

40 PAGES

5^c
LE NUMERO

de bonne lecture EQUIVALANT A

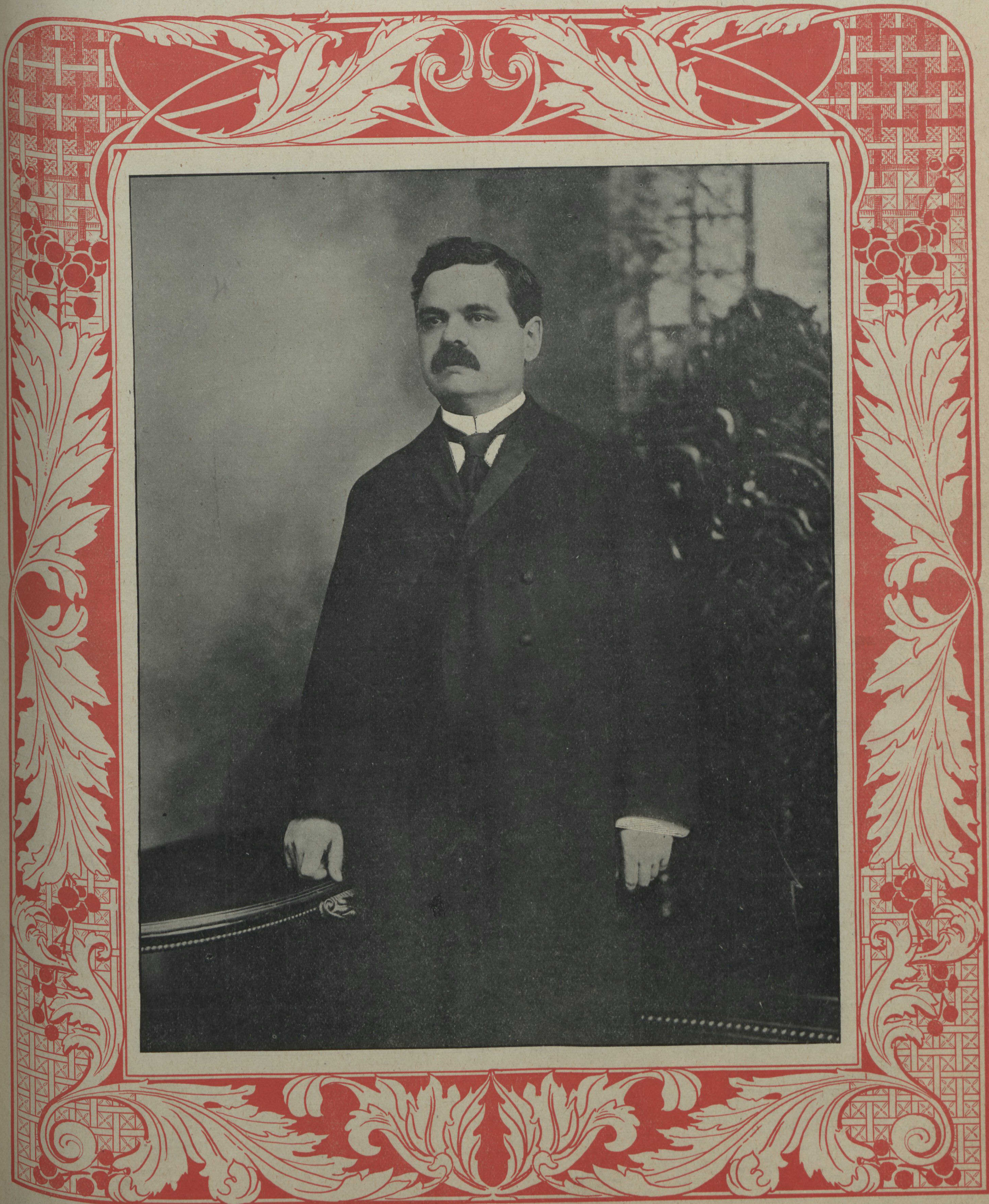
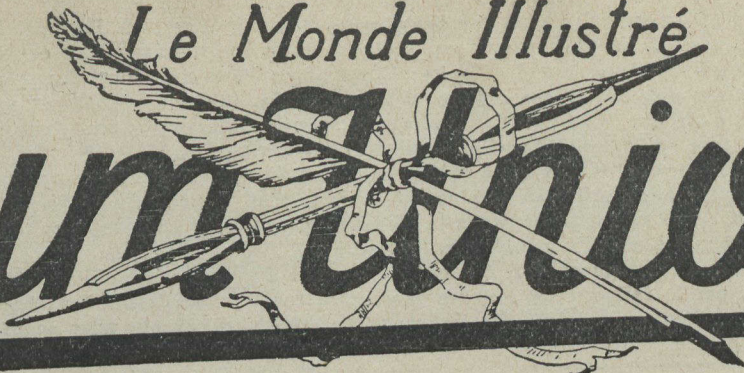
120 PAGES

d'un Magazine in-octavo

DE 15c. 20c OU 25c.

Le Monde Illustré

Album *Universel*

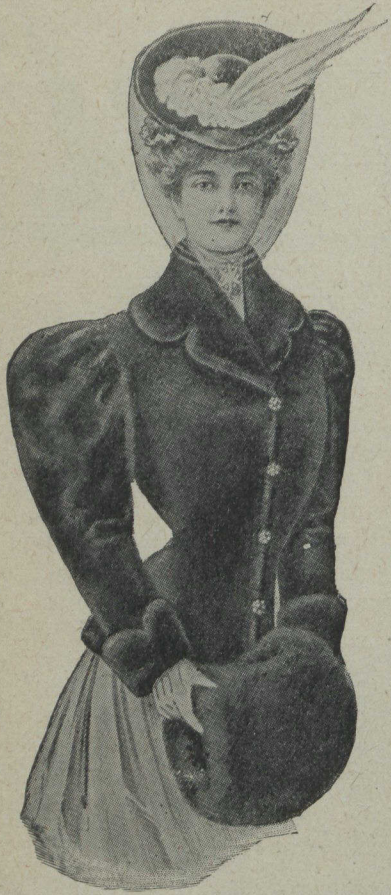


L'hon. LOMER GOUIN,

Premier ministre de la Province de Québec. Président de la dernière Conférence des Premiers ministres des provinces du Canada

D'après photographie de Quéry Frères, Montréal

FOURRURES



CHOIX, — BEAUTÉ, — QUALITÉ

Confection soignée—Dernières nouveautés. Notre réputation à soutenir est votre garantie.

O. NORMANDIN

350 Boulevard St-Laurent
et 220 Rue St-Jacques

FERDINAND MORETTI

TAILLEUR FASHIONABLE

IMPORTATIONS DIRECTES d'Europes, des étoffes les plus nouvelles et de la plus indiscutable élégance

COUPE GARANTIE

Téléphone Bell
MAIN 2681

1658 rue Notre-Dame
(2 portes de la Cote St-Lambert)



Si vous voulez

vous procurer ce qu'il y a de plus

Nouveau et de plus Chic

EN FAIT DE

Merceries à des prix modiques

VENEZ ME VOIR

M. BEAUPRE

282 rue Ste-Catherine Est,
MONTREAL.

Ouïmetoscope, salle Poiré

Le lieu par excellence où se voient les meilleures vues animées et où l'on entend les plus belles chansons accompagnées de projections picturales. Ne manquez pas de jouir du programme excellent offert au public cette semaine. I. E. Ouïmet, Propriétaire, 624 rue Sainte-Catherine Est.

A NOS LECTEURS

La valeur de l'annonce est tellement bien reconnue, et par les annonceurs et par les acheteurs, que, sur ce continent, le service de la publicité dans les journaux et les revues a pris depuis quelques années une importance capitale.

Pour donner un exemple de cet avancé, nous citerons le "New-York Herald", le journal qui reçoit le plus d'annonces en Amérique, et, même, dans le monde entier.

Récemment, un de ses numéros contenait 391 pages d'annonces, ainsi décomposées: 112 colonnes de 200 lignes, à \$2.50 chacune, soit \$56,000; 128 colonnes de 200 lignes, à \$1.00, valant \$25,600; enfin, 151 colonnes de 200 lignes, à 75 cents, valant \$22,650; en tout, près de \$105,000, pour un seul numéro.

Il est vrai que c'est la plus forte publication d'annonces qui ait été faite, même par ce journal; l'année dernière, le plus fort numéro avait 45 pages de moins. Les annonces étant une indication de l'activité du commerce, il faut supposer que 1906 est une année spécialement favorable aux Etats-Unis.

Croit-on que le commerce ferait une telle dépense d'annonces s'il n'en retirait un bénéfice, par le fait que les lecteurs (lisez acheteurs) reconnaissent l'avantage d'acheter chez des annonceurs sérieux? C'est seulement ceux-là que nous annonçons dans l'Album.

NOS ANNONCEURS

AVOCATS

J. O. FOURNIER, L. L. L.

Bureau: 80 St Gabriel. Résidence: 206 Cherrier.
Tél. Bell Main 4400 Tél. Bell Est 2982

HURTEAU & GIBEAULT

Tél. Main 2619 56 rue Notre-Dame Est

ASSURANCES

ESINHART & MAGUIRE

117 St François-Xavier. Tél. Bell Main 593.

FAUTEUX & PACAUD

72 St François-Xavier. Tél. Bell Main 5430.

STEWART & MUSSEN

Tél. Bell Main 5189 Edifice Alliance

ART. DE SPORT ET FERRONNERIES

T. COSTEN & CIE

Tél. Main 2856 48 rue Notre-Dame Ouest

L. J. A. SURVEYER

Tél. Main 1914 6 rue St Laurent

BEAUVAIS FRERES

316 rue St Laurent

AUVENTS ET TENTES

"Sonne" Awning, Tent & Tarpaulin Co.

Tél. Bell Main 727 329 rue Craig Ouest

ARTICLES PHOTOGRAPHIQUES

THE D. H. HOGG CO.

660 rue Craig

CHAUSSURES

RONAYNE BROS

485 rue Notre-Dame Ouest

COIFFEURS

PALMER & SON

1745 rue Notre-Dame. Tél. Bell Main 391.

CORSETS

CORSET D & A et CORSET E. T.

DENTISTES

Dr JOSEPH VERSAILLES

926 rue St Denis

DOREURS, ARGENTEURS, ETC.

MONTREAL PLATING CO.

Tél. Bell Est 2576 414 rue St Laurent

FOURRURES

O. NORMANDIN

Rue St Laurent et rue St Jacques.

HORLOGERS-BIJOUTIERS

NARCISSE BEAUDRY & FILS

212 rue St Laurent

MARCHANDS-TAILLEURS

FERDINAND MORETTI

1658 Notre-Dame. Tél. Bell Main 2681.

J. N. LEFEBVRE

Coin Amherst et de Montigny. Tél. Bell E. 9064

MALE ATTIRE

Coin Craig et St Pierre

DOMINION COOPERATIVE

Chambre 6 et 7 11 rue St Sacrement

MERCERIES

M. BEAUPRE

282 rue Ste Catherine Est

MEUBLES

M. BEAUDOIN

Tél. Bell Est 2074 687-693 Ave Mont-Royal

RENAUD, KING & PATTERSON

Coin Guy et Ste Catherine

F. DUFOUR

395 Ontario Est Tél. Bell Est 3389

CANADA OFFICE FURNITURE CO.

221 rue St Jacques Tél. Bell Main 1691

NOUVEAUTES

ARCAND FRERES

Tél. Main 230 111 rue St Laurent

NOUVEAUTES

A. LAMY

Tél. Est 2552 830 rue St Denis

JETTE & LEMIEUX

342 Boulevard St Laurent

DUPUIS FRERES

441-449 rue Ste Catherine Est

PHARMACIENS

SYLVIO MOISAN

Tél. Est 4739 421 rue St Laurent

H. ARCHAMBAULT

78 rue Notre-Dame Est

A. J. LAURENCE

Coin St Denis et Ontario

L. A. BERNARD

1882 rue Ste Catherine

JOHN T LYONS Ltée

8 Bleury

LABORATOIRES S. LACHANCE, Limitée

87 rue St Christophe

PHOTOGRAPHES

SUCH & CO. Photographies à prix réduits.

251 Ste Catherine Est. Ouvert le Dimanche

PIANOS, ORGUES, MUSIQUE

LEACH PIANO CO

Up 998 2440 rue Ste Catherine

NORDHEIMER PIANO CO.

589 rue Ste Catherine Ouest

PLOMBIERS

N. DULUDE

No 766 Charlevoix, rés. 193 St Charles, Pte St C.

Succursale Ouest: S. DUPLANTIS, Gérant

POELES ET FOURNAISES

A. GALARNEAU & CIE

Tél. Marchands 2134. 322 rue Mont-Royal

LA FONDERIE CANADIENNE

496 rue Ste Catherine Est

LUDGER GRAVEL

22 Place Jacques-Cartier

POMPES FUNEBRES

L. THERIAULT

Tél. M. 1399 3514 16 1/2-18 St Urbain, 237 Centre

JOSEPH LARIN

Tél. M. 3255—Ring 2 647 Notre-Dame Ouest

POUR LA MENAGERE

MINE GRASSE OZO

POUDRE A LAVER RACSO

ESSENCES CULINAIRES DE JONAS

EMPOIS REMY

VIANDES PREPAREES DE CLARK

RESTAURATEUR

GIRARDOT

46 rue Ste Catherine Est

TAPIS NETTOYES

HAMMOND'S CARPET BEATING WORKS

Tél. Bell Up 1445 245A rue Bleury

VALISES ET HARNAIS

LAMONTAGNE LIMITEE

Bloc Balmoral

VINS ET LIQUEURS

D. MASSON & CIE

Rue St Paul

A. SABOURIN & CIE

18 Place Jacques-Cartier

PREPARATIONS POUR LA TOILETTE ET REMEDES BREVETES

Amers Indigènes — La Codiline — Vin Biquina — Corsine — Savon "Babys' Own" — Bustinol — Biphosphate de Chaux des FF. Maristes — Tonique du Père Koenig — Razorine — Antikor Laurence — Rectal — Composé Végétal de Lydia Pinkham — Remèdes de Mme Gaspard Dion — Lait des Dames Romaines — Samaria — Remède du Père Mathieu — Poudres Orientales — Mousse de Mer — Baume Rhumal.

LE SECRET
DU CHIC



LE CORSET

E. T.

EST INDISPENSABLE

Il assure à la femme élégante une taille fine et souple, permet de porter avec grâce n'importe quelle toilette et assure en même temps le confort. De plus, il surpasse tous les autres pour la durée, et est fabriqué selon les lois de l'hygiène. Exigez-le chez les marchands.

COMPLETS

Confectionnés sur votre commande à votre goût, de tissus tout laine importés et de la meilleure qualité, et suivant les derniers modèles.

Pour \$10.00

Nos échantillons et modes d'automne viennent de nous arriver; vous avez votre choix parmi des milliers.

Nous garantissons le parfait ajustement.

Nous vous désirons comme clients, et avec vous tous vos concitoyens qui veulent s'habiller d'une façon à la fois économique et élégante.

Nous avons ouvert un bureau au centre même de la partie commerciale de la ville, No 332 Notre-Dame Ouest, et nous attendons votre visite; faites-la dès aujourd'hui.

The Dominion Co-operative Association Co. LTD.
(Capital \$1,000,000.00)

332 Notre-Dame Ouest, MONTREAL



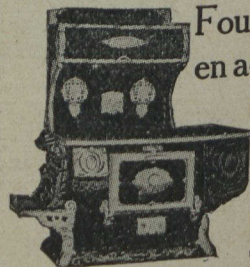
Poils Follets
Cheveux et Barbe
Superflus

QUELQUE TOUFFUS QU'ILS SOIENT

enlevés instantanément sans douleurs et sans en dommager en aucune façon la peau la plus délicate.

\$50.00 de récompense à quiconque ne réussit pas.

C'est par un accident que le Dr Simon, de Paris, a découvert ce miraculeux produit auquel il a donné le nom de **RAZORINE** parce qu'il est appelé à faire disparaître l'usage du Rasoir, et nous ne craignons pas de la faire essayer. Envoyez-nous 10c pour un paquet assez gros pour vous convaincre de sa parfaite infailibilité. Le prix de la **RAZORINE** du Dr Simon, est de \$1.00 le flacon et est expédié franco dans tous les pays du monde. Si votre pharmacien ne l'a pas encore en stock, insistez pour qu'il vous le procure, ou adressez **COOPER & CIE**, Dept. 50, Montréal ou à **M. BRUNET & CIE**, Québec, aux Etats-Unis: **GEO. MORTIMER & CIE**, 247, Ave Atlantic, Boston, Mass.



Fourneau "Pilot"
en acier de Walker

Incomparable comme poêle de cuisine. Se fait avec ou sans réservoir, Tablettes ou Réchaud.

Venez les voir. Demandez catalogues

Seul Agent
LUDGER GRAVEL,
22 à 28 Place Jacques-Cartier,
MONTREAL

Téléphones Bell,
Magasins, - Main 641
Bureaux, - Main 512
Après 6 p.m. Fa 2314
Tél. Marchands 648

AVIS DE L'ADMINISTRATION

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois. Les remises d'argent doivent être faites en mandats-poste, mandats d'express ou chèques à l'ordre de E. Mackay, Boite postale 758, Montréal. Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

LE MONDE ILLUSTRÉ

Album Universel

Publié toutes les semaines à Montréal, par E. MACKAY, Editeur-Propriétaire.

L'Honorable G. A. NANTÉL, Directeur de la Rédaction.

51, rue Sainte-Catherine-Ouest.

Téléphone EST 4415

Coin de la rue St-Urbain

PRIX DE LA REVUE

Par abonnements: \$2.50 par année, \$1.25 pour 6 mois, franc de port pour tout le Canada, les Etats-Unis, l'Alaska, Cuba, le Mexique, les Iles Hawai et les Iles Philippines.

Au numéro: 5 cents.

Pour les autres pays de l'Union Postale: Abonnements: \$3.50 par année, ou 18 francs.

LE CANADA PITTORESQUE



OU LES CERFS ABONDENT: "Log house" appartenant à un club de chasse, sur les bords de la rivière Maganetawan, Ontario. Ligne du G. T. R.



EN ROUTE POUR LE CAMP: Chasseurs traînant leur prise, à travers les bois du district environnant les lacs Muskoka, près du lac Rousseau. — Ligne du G. T. R.

NOS GRAVURES D'ACTUALITÉ



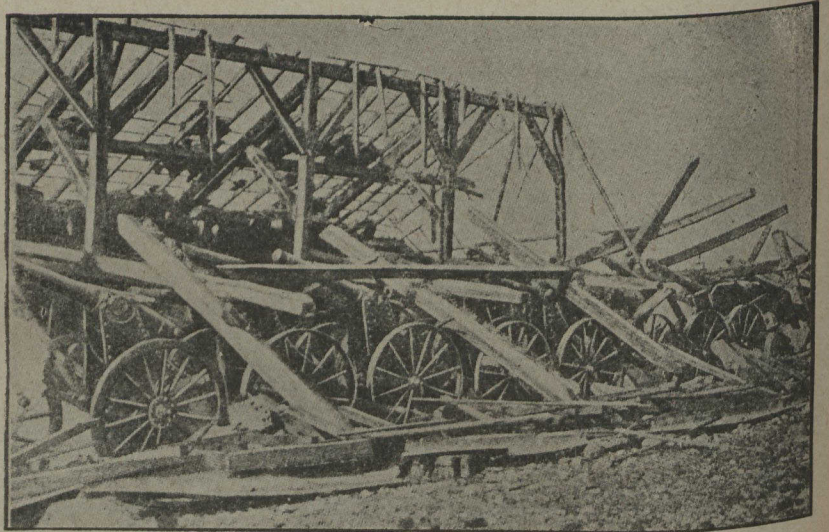
En Angleterre. — Aux manoeuvres anglaises, le bureau ambulante du général French, d'où furent dirigées toutes les manoeuvres.



En Angleterre. — Le croiseur monstre "Dreadnought", construit et armé en une année, rentrant de faire ses fameux essais au large de Portsmouth.



En France. — L'illustre sculpteur français Rodin (auteur de la statue symbolique de M. Rollinat, qui vient d'être inaugurée), dans son salon, en sa belle résidence de Meudon, près Paris.



En France. — Aspect d'une batterie du fort de Montfaucon, après la récente explosion (causée par la foudre), de 63 tonnes de dynamite. Cet accident causa plusieurs pertes de vie.



En Angleterre. — Mme Cadogan, grande dame anglaise fort excentrique, et son boa vivant, favori peu banal.



En Angleterre. — Original véhicule passeur, aérien, en service à Southport.



En Angleterre. — Etrange monument offert au bourg de Battersea, par l'"Association internationale d'anti-vivisection".

Sommaire du No 1175 du 3 novembre 1906

Planches hors texte : Le Canada pittoresque — Nos gravures d'actualité — Choses d'Europe — La Constitution amendée, par l'hon. G. A. Nantel — Propos de Montréalais — Echos d'Amérique, par L. d'Ornano — L'homme du jour — Nouvelle canadienne inédite, "La bouillotte", par Mlle Marie Le Franc — Le tueur de requins, par H. Renou — Nouvelle : La belle robe, par Paul et Victor Marguerite — A travers la mode — La vie au foyer — Pour nos jeunes amis — Feuilleton inédit : Les pirates du golfe St Laurent, par le Dr E. Dick — Colomba, roman par Prosper Mérimée — Trois pages humoristiques — La cuisine de Madame — Mlle Idola St Jean — Les grands musiciens — Conte de fée : La chatte blanche — Le remaniement du tarif — Les grèves, leurs conséquences — A travers le Canada — Nouvelle : L'homme aimable — Poésies, variétés, etc.

Musique :

Marche funèbre, par L. Van Beethoven

CHOSSES D'EUROPE

En Angleterre

Les membres du Parlement se sont réunis le 23 octobre pour la session d'automne. Ils ont trouvé de grands changements dans l'aménagement de la Chambre que l'Orateur Lewis Harcourt a transformée du tout au tout en certaines parties. Il y a fait préparer de nouvelles salles à manger et à fumer et placer plus de sièges dans la salle des séances, ce qui ne manquera pas de plaire aux députés obligés de rester debout des heures durant faute de chaises comme on en voit dans la plupart des parlements. Tout se modernise dans le vieux pays du conservatisme et personne ne le regrette puisque c'est affaire de confort et d'hygiène.

M. Arthur Chamberlain, président de la fabrique de cartouches Kynoch, a décidé d'adopter le système métrique dans ses immenses usines, ce qui est considéré par les meilleurs juges du Royaume-Uni comme un progrès sensible dans les idées d'avancement de la mécanique. Mais combien de temps encore avant que nous voyions adopter ce système par l'unanimité des fabricants et comme le seul reconnu à la place des différentes mesures en usage dans la Grande-Bretagne? Les colonies suivent l'exemple de la métropole, un peu par habitude, beaucoup par nécessité et toutes à leur regret, car rien de simple et de commode comme le système français qui sera, espérons-le, un jour ou l'autre, adopté par le consensus de toutes les nations réunies en Congrès à cet effet.

Une des plus belles églises abbatiales du moyen-âge vient d'être la proie des flammes à la grande désolation de tous les amis de l'ancien et des vieux souvenirs historiques : l'abbaye dite de Selby n'est plus qu'un monceau de ruines. Le feu s'est déclaré dans les orgues et les brigades de l'endroit comme celles de York et de Leeds n'ont pu venir à bout de l'éteindre. Il ne reste plus que les murs nus de ce monument qui était l'un des plus vénérés de la vieille Angleterre.

L'abbaye de Selby fut fondée dans le douzième siècle par les Bénédictins et une partie de la nef et du transept a survécu aux atteintes du temps jusqu'au jour de l'incendie.

L'abbaye possédait des sculptures intéressantes et des tombes d'abbés qui l'ont dirigée pendant le régime des Normands.

La perte de ce monument sera vivement ressentie par le monde des amateurs d'antiquités anglaises qui a le culte des vieux souvenirs historiques et dépense des sommes incroyables pour leur conservation. On se demande comment a pu se produire l'accident que tous déplorent quand on sait que les autorités locales et les sociétés pour la protection des antiquités nationales n'épargnent rien pour conserver ce qu'elles dénomment, si justement, l'héritage patrimonial des ancêtres.

La société londonienne est à peu près toute rentrée dans la Cité et la "season" commence à battre son plein, ce qui coïncide naturellement avec l'ouverture du Parlement.

On remarque que le Premier ministre a l'air morose et soucieux, ce qui est assez naturel à

la suite des tracasseries que lui causent les exigences du parti ou mieux des partis ouvriers.

Le jour même de l'ouverture de la session, le roi Edouard VII et tout le monde chic et sportif de la Cour sont allés aux courses de Newmarket, qui sont regardées comme le signal des grandes courses de l'automne.

Mme Melba et Mademoiselle Terry seront les deux étoiles rivales de la saison, l'une au Théâtre de Sa Majesté, l'autre à Covent Garden. Cette dernière est toujours la favorite du grand monde londonien. L'autre soir, lorsqu'elle parut dans "La Bohème", elle fut applaudie et encorée par une foule de dames qui étaient couvertes de diamants et paraissaient aussi richement mises qu'à une soirée de juin, où est, c'est entendu, le zénith de la saison anglaise. On dit qu'il y a longtemps que Londres n'a pas vu un par il concours d'artistes dramatiques et musicaux, ce qui fait contraste avec la saison dernière qui fut si pauvre sous tous les rapports.

Le roi Edouard VII n'est pas un chauffeur comme ses co-souverains les rois d'Espagne et d'Italie, de fait il ne l'est pas du tout et il est même, plus souvent qu'à son tour, assez malheureux dans ses excursions d'automobile. L'autre jour, se faisant conduire aux courses de Newmarket, sa machine dérapa et malgré toute la science et tous les efforts du mécanicien, le Roi restait toujours en panne. A la fin, ennuyé, il prit bravement son parti, héla un "handsome" et s'en fut tout comme un vulgaire pékin, au lieu de sa destination, où il arrivait aux applaudissements de toute la foule. L'officier qui l'accompagnait donnait un demi-souverain au cocher, soit \$3.00 à raison d'un mille, et tout finit pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles.

La Reine Alexandra, elle-même, n'est pas plus heureuse que son royal époux. S'en allant de Balmoral à Ballaster pour prendre le train de Sandrigham, l'un des pneus de son automobile creva avec un bruit étourdissant. La Reine dut se soumettre à attendre que passât quelque véhicule pour poursuivre son chemin. Heureusement vint un dogcart sur lequel elle s'empressa de monter, et s'assit en arrière du cocher tout interloqué mais qui fit de son mieux pour conduire Sa Majesté à la gare où elle devait s'embarquer.

Les autobus sont loin d'être un succès dans la capitale anglaise, contraste frappant avec ce qui se passe à Paris, où ils sont de plus en plus en demande. Est-ce défaut de construction des voitures, mauvais chemins ou incapacité des conducteurs ou un peu de tout cela à la fois? On ne sait, mais tout indique que la vieille diligence traînée par des chevaux et dont le conducteur connaissait et nous expliquait Londres mieux que n'importe quel guide n'est pas prête d'être remise avec les antiquailles qui ont vécu. On y revient avec plaisir, et, dit-on, même avec reconnaissance, presque avec quelque remord de l'avoir abandonnée.

Le plus riche enfant de Londres! Le beau monde s'intéresse vivement au plus riche enfant de Londres, qui vient de naître. C'est l'héritier de l'hon. Rupert et de Lady Gwendoline Guinness. Le grand-père, lord Iveagh, passe non seulement pour le plus riche citoyen de la Grande-Bretagne, mais encore pour le plus riche sujet du Roi Edouard VII. Il a de grands intérêts dans la fameuse brasserie d'Arthur Guinness, et son petit-fils sera le plus grand propriétaire de la partie ouest de Londres, rivalisant avec les successions Cadogans et Portmans.

En France

La démission de M. Sarrien, pour cause diplomatique, ou autrement dit, pour cause de mauvaise santé, laisse le chemin libre à celui qui était déjà, de fait, le Premier ministre ou Président du cabinet français, M. Clémenceau.

M. Clémenceau a joué longtemps le rôle de faiseur et de défaiseur de ministères et jusqu'à l'âge de 65 ans il s'est réservé soit pour user ses rivaux, soit pour mieux guetter l'occasion de sa vie politique. Ce qu'il durera? Mystère. C'est un homme fort, énergique, habile, orateur puissant quand il ne tombe pas dans la diatribe et les lieux communs du parti-pris et du sectarisme.

Il déclarait, naguère, qu'aucune église ne serait fermée, puis au cours de son dernier discours à La-Roche-sur-Yon, en Bretagne,

en vue sans doute de son avènement à la tête du pouvoir et du débarquement de son Président, il se lança dans des déclarations beaucoup moins rassurantes pour l'Eglise et beaucoup plus rapprochées des sentiers du radicalisme révolutionnaire que des voies de conciliation propres à ramener l'ordre intérieur de France.

Clémenceau s'est flatté, en maintes circonstances, d'appartenir à l'école constitutionnelle et d'initiative privée de l'Angleterre. Dans un discours récent, il s'est déclaré l'ennemi du fonctionnarisme qui fait rage dans son pays. Les jeunes Français préfèrent une petite situation officielle au travail du commerce et de l'industrie. M. Clémenceau entend décourager cette ambition malsaine. On dit même qu'il abolirait les "sous-préfets". Pourquoi pas les préfets eux-mêmes, si ce n'est que ces délégués du pouvoir sont les meilleurs agents d'élection des ministres?

Il y a quelques jours un certain nombre de familles nobles reçurent une invitation d'assister à la célébration de la messe anniversaire de la mort de Marie-Antoinette, dans la chapelle de Saint-Denis. L'invitation était signée: "Un groupe d'amis de "La Survivance."

"La Survivance", c'est la famille Naundorf, qui prétend être descendante du fils de Louis XVI et de Marie-Antoinette, lequel d'après certains récits, se serait échappé de la garde du cordonnier Simon qui a déclaré, toutefois, avoir assisté à ses derniers moments, dans la prison même du Temple, où il était enfermé.

La messe fut célébrée, comme avant, le plus solennellement du monde, par l'abbé Bonniot, curé de la paroisse, prêtre vénérable s'il en est en France. Il fit une très touchante allocution à la réunion de ces Bourbons de coeur s'ils ne le sont pas de naissance, rappelant les souffrances de Marie-Antoinette et leur disant, sous forme de consolation, que cette grande reine était morte mille ans après l'apparition de l'archange saint Michel sur le mont qui porte son nom.

De trois à quatre cents personnes assistaient à la cérémonie. A la place d'honneur étaient "Le Roy", Prince Henri de Bourbon; le Dauphin, jeune enfant de 10 ans; la princesse Madeleine et le prince Charles, frère et soeur du Prétendant.

Avant de se séparer, les assistants défilèrent devant "La Survivance", le Prétendant recevant les hommages de ses féaux sujets, non sans une certaine hauteur. C'est d'ailleurs un bel homme, au teint basané, à l'air décidé, à la figure ouverte et agréable. Le nombre de ses partisans n'augmente pas sensiblement, mais lui reste très attaché comptant sur quelque coup de la Providence pour le mettre à la tête de la France. Louis XVII n'est pas mort enfant, il revit dans son descendant, vive le roi!

On rapporte que le Lord-maire de Londres a été si bien reçu par la municipalité de Paris qu'il s'est trouvé, à la fin, dans un état de faiblesse telle que l'on dut le transporter de la salle d'attente au train, dans une chaise roulante, ce qui, malgré tout le sérieux attaché à l'alliance offensive et défensive de l'entente cordiale, n'a pas manqué de provoquer les rires de la bonne ville de Paris.

Edouard Drumont, dans la "Libre Parole", écrit un long article sur les protestants, dont le sens peut être résumé dans les lignes suivantes: "Les protestants qui possèdent quelque autorité sur leurs coreligionnaires devraient réagir contre les efforts de certains d'entre eux, qui affichent le plaisir qu'ils éprouvent à penser que la question des associations culturelles va conduire les catholiques au schisme et à l'hérésie.

"Que peuvent demander de plus les Protestants? Ils ont obtenu ce résultat paradoxal et monstrueux que dans un pays qui est surtout catholique, ce sont les croyances des minorités qu'on respecte."

En Russie

Le ministre de l'Instruction publique, comme tous ses collègues, pousse tranquillement aux réformes et annonce qu'il veut dépenser \$103,000,000 pour la construction et l'entretien d'écoles élémentaires parmi les paysans. Il faudrait dix ans pour effectuer les changements projetés et on croit qu'alors, il restera peu d'endroits privés des moyens rudimentaires d'instruire leurs enfants.

NEMO.

LA CONSTITUTION AMENDEE

La conférence des Premiers provinciaux qui vient de clore ses travaux est la 3^{ième} qui se soit réunie pour améliorer la situation financière des gouvernements locaux.

La première se tenait au début du régime Mercier, — 1887 — qui prenait la dépense ordinaire à \$3,000,000 et l'avait portée, lors de sa chute à plus de \$5,000,000. Cette convention se tenait à Québec même, manquait de l'unanimité entre toutes les provinces et le prenait sur un ton d'autorité plutôt que de conciliation à l'égard du pouvoir fédéral. Le "Globe" du temps, à la tête de presque tous les journaux libéraux anglais, et la "Gazette" de Montréal, comme d'ailleurs aujourd'hui encore, opposèrent la demande des Provinces appuyant leurs raisons sur leur administration extravagante des deniers publics.

Nous ne mentionnerons pas les démarches de MM. Flynn et Marchand auprès du pouvoir fédéral. Elles étaient isolées et restèrent sans résultat, l'opinion publique n'étant pas encore mûre et l'opposition des journaux grits d'Ontario étant si énergique qu'il ne semblait pas prudent de l'affronter.

Une seconde conférence fut convoquée à Québec par M. Parent, en 1902. Elle se composait des délégués de toutes les Provinces, délibéra et décida avec une unanimité parfaite, et la ferme détermination de forcer la main au gouvernement fédéral. Ontario et la Colombie britannique, quoique non présentes à la conférence par leurs délégués, applaudissaient à l'initiative de M. Parent et M. Ross, premier ministre d'Ontario, préparait un mémoire qui admettait pratiquement les conclusions de la conférence.

C'était l'unanimité acquise aux "better terms", unanimité que resserra davantage le changement de gouvernement à Ontario et, sans doute, la politique nouvelle de chemins de fer de cette Province qui, imitant celle, tant blâmée, de Québec, prenait à sa charge la construction du chemin de fer du Témiscamingue.

M. Whitney, Premier d'Ontario, a été le bras droit de M. Gouin, au cours de toute la conférence d'Ottawa, et l'on conçoit que la détermination bien arrêtée des deux grandes provinces du Canada-Uni, mère de la Confédération canadienne, doit faire baisser le plateau de la balance du côté de l'amélioration des finances provinciales.

Sir Wilfrid Laurier s'est déclaré, il y a déjà quelques mois, favorable à la réunion de la conférence qui s'est tenue comme sous son patronage et avec sa participation et celle d'un sous-comité du conseil exécutif fédéral composé de MM. Fielding, Aylesworth et Lemieux. A l'ajournement de la conférence, Sir Wilfrid a fait part de la décision de son gouvernement et il semble parfaitement entendu que la 17^{ième} résolution de la conférence de 1887, servira de base aux prochains arrangements et attribuera aux provinces 80 cts par tête de la population qu'accusera le dernier recensement décennal et non celui de 1861, ce qui était une anomalie aussi étrange, qu'illogique et injuste contre laquelle les meilleurs esprits n'ont pas été lents à protester.

L'agitation parlementaire et populaire en faveur d'un supplément de subsides aux Provinces remonte à 1873, alors qu'un député libéral, M. P. B. Casgrain, voulut déposer à la Chambre une proposition pour rendre aux Provinces la propriété des droits d'accise. M. Mackenzie, le Premier ministre d'alors, l'en empêcha, et à titre de compensation, il fit assumer au trésor fédéral le reste de la dette du Canada-Uni.

Les droits d'accise, comme aux États-Unis, auraient dû rester aux Provinces qui n'eussent pas eu, alors, à quémander des augmentations de subvention, au risque de se voir traiter de mendiantes et de pillardes, comme le "Globe" et la "Gazette" ne manquent pas de faire dans des articles émaillés de toutes sortes d'amabilités à l'adresse des "petty politicians" des provinces. Quand la Confédération fut établie, un certain parti, invinciblement entraîné du côté de l'Union législative, se consola d'avoir été battu, par l'espoir que les gouvernements locaux ne seraient guère que de grands conseils municipaux ne s'occupant que de la seule administration des services qui tombaient entre leurs mains, simples commis chargés de percevoir et de payer aux employés publics les deniers qu'ils toucheraient.

Par malheur pour ces myopes, les choses prirent une autre tournure, et les Provinces, sou-

cieuses de se développer en se lançant dans tous les progrès qui dépendaient d'elles, faisaient des chemins de fer d'intérêt local que le gouvernement fédéral ne voulait pas entreprendre; elles encourageaient l'instruction publique, l'agriculture et prenaient généralement des allures de gouvernements véritables ayant de grands intérêts à protéger et des progrès nécessaires à réaliser.

Dès 1883, pour sa part, la Province de Québec se trouvait endettée d'une douzaine de millions pour un chemin de fer indispensable à son développement et elle pressait contre le gouvernement fédéral le règlement d'une réclamation parfaitement juste puisque ce chemin était déclaré d'intérêt fédéral par le Parlement fédéral lui-même.

Sir John A. Macdonald reconnut la justice de la réclamation et ce fut sous ce gouvernement conservateur que fut créé, en 1884, le premier précédent d'assistance aux gouvernements provinciaux, qui fut d'un caractère général et plaçait un capital de plusieurs millions au crédit des Provinces. Depuis, conservateurs et libéraux n'ont pas cessé d'agiter la question et c'est sous la forme d'un amendement à la constitution du Canada que le gouvernement fédéral et les gouvernements provinciaux entendent voir consacrer les nouveaux arrangements.

C'est toujours une affaire grave que de toucher à une constitution fédérative, où, par conséquent, des intérêts multiples, divers et divergents sont en jeu, et la chose devient plus délicate encore quand une minorité court le risque de se voir discutée dans son gouvernement local, par l'autorité impériale qu'une opposition



LE COMTE ROMANONES, ministre espagnol de la justice, dont la politique libérale menace d'amener une séparation entre l'Église catholique et l'État.

locale pourrait réussir à indisposer contre nous. Heureusement sommes-nous couverts de ce côté par l'unanimité des provinces anglo-canadiennes qui déclare nécessaire au fonctionnement, au maintien de la Confédération une subvention additionnelle aux provinces.

Qui veut la fin veut les moyens, et si les Provinces sont tenues à de certains devoirs publics pour le bien-être, le développement moral et matériel du Dominion, il faut qu'elles en possèdent les moyens.

La constitution des États-Unis qui prit près de dix ans à s'élaborer et ne fut ratifiée qu'en 1781, n'a subi qu'une quinzaine d'amendements jusqu'en 1889, c'est-à-dire dans l'espace d'un siècle si l'on compte de la date de sa revision et de son adoption définitive par le Congrès. "Tous les partis la respectent comme leur bien commun, a dit un écrivain français, et leur sauve-garde; il ne vient à l'idée de personne de l'attaquer; et s'il est une leçon à tirer de son étude, c'est la nécessité de ne toucher, qu'en des cas bien graves et d'une main très légère, au délicat édifice qu'abrite notre société française et nos libertés si chèrement conquises."

Nous pouvons invoquer ces paroles pour notre propre cause. La constitution est notre sauvegarde, notre palladium et elle a été modelée d'une main si experte et si ferme à la fois, qu'elle abrite sans heurt et sans secousses, un grand peuple en voie de formation.

Les intérêts généraux que le pouvoir central devait garder sous sa protection immédiate, ont pris un développement inespéré et se peuvent comparer, période pour période, à l'élan de la plus grande république du monde.

Les intérêts particuliers, locaux, confiés aux Provinces ont marché de pair avec les progrès d'ordre fédéral et ont pris un tel essor que les conditions faites originellement aux Provinces ne peuvent plus leur convenir et que pour le maintien de l'union fédérale elle-même il faut

les améliorer sans plus de délai, du consentement de tous les pouvoirs invités à en délibérer.

Ce sera le premier amendement grave à la Constitution que sera appelée à ratifier l'autorité impériale. C'est chose délicate d'en venir à cette extrémité, mais le salut du peuple n'est-ce pas la loi suprême?

E. Bantel

PROPOS DE MONTREALAIS

Il était bien inutile d'appeler une consultation auprès de l'illustre malade qu'est la cité de Montréal. Le bon Dr Lavallée qui soigne d'habitude en la maison devait, sans trop d'efforts et au moment psychologique, trouver une panacée souveraine bien propre à soulager la malade et à la guérir à tout jamais, de manière à la sauver de la main de ses médecins ordinaires et de ses médecins extraordinaires.

Sauvez-la de ses médecins et je répons du reste!

Pourquoi demander si on va taxer la propriété foncière, ou la mobilière ou le revenu? L'échevin Lavallée a découvert un Eldorado, à côté duquel celui du bon Candide n'est que de la potte pour les caniches.

Il n'y a qu'à suivre la plus-value annuelle de la propriété et à chaque cran qu'elle montera lui coller un bel et bon emprunt de pas moins de \$3,000,000 à la fois, et nous sommes sauvés, nous les Jean, contribuables de la cité, de par l'incroyable découverte du docteur échevin Lavallée.

Et surtout, on ne touche pas, de cette façon, aux P'tits chars, cette bonne providence des échevins qui s'occupent de la propriété comme de l'an quarante et n'ont l'oeil ouvert que pour veiller au bien-être des Trusts.

L'essentiel dans le "scheme" du Dr Lavallée, c'est de trouver de l'argent sans s'adresser à nouveau à la Législature. Le beau tour qu'on lui jouerait ainsi qu'aux députés rétifs qui se refusent aux demandes, plus ou moins saugrenues, des illustres immortels de Montréal.

Mais là où le "hic" se dresse dans le joli projet de M. Lavallée, c'est quand il faut trouver l'intérêt sur tous ces successifs emprunts s'attachant comme la lèpre à chaque plus-value de la propriété. Qu'y aura-t-il de soulageant sous le nouveau régime? La propriété paiera plus de taxes, c'est tout, c'est-à-dire qu'elle continuera à payer toutes les taxes comme par le passé et les gros bonnets qui jouissent de toutes les protections, sans bourse délier, continueront aussi comme par le passé, leur macabre exploitation de la ville, sous la protection de leurs dévoués avocats du Conseil de Ville.

Est-ce bien cela que veut le soulèvement en règle que les bons citoyens ont déterminé pour arriver à un système de taxation générale, répartie aussi également que possible sur tous les habitants de Montréal, qui profitent de tous ses services et devraient être, en tout bien, en tout honneur, appelés à en défrayer le coût!

M'est avis que le docteur échevin Lavallée a trop vite démasqué ses batteries et que sa poudre, déjà éventée, ne partira pas.

Il importe peu aux imposés de savoir qu'on peut les taxer davantage, ce qu'ils demandent c'est de l'être moins sur la propriété foncière et de se voir mis de pair avec tous les détenteurs de chartes, de privilèges, de poteaux, de fils, souterrains, aériens et municipaux quelconques, qui sont autrement maîtres de la ville que les simples propriétaires taillés, rançonnés et plumés à merci. Voilà ce que j'ai voulu faire comprendre depuis longtemps à nos maîtres du Conseil, dont les maîtres sont les Trusts. Apparemment que ma prose n'est pas claire à moins que ça soit la vue des tenants des Trusts qui soit embrouillée.

Répondre à toutes les réclamations récentes des propriétaires d'immeubles par un ingénieux détour qui gonflerait davantage la taxe foncière n'est pas répondre du tout: c'est aggraver le mal.

M. le docteur conseiller Lavallée eût mieux fait d'attendre l'avis de la grande consultation mandée auprès de la très malade cité de Montréal. Il saurait, d'ailleurs, se rendre beaucoup plus intéressant, s'il voulait, en quête d'argent, tourner ses regards du côté de ses grands protégés en train d'arroser leur stock qui l'est quelque peu, je crois, contraste brutal avec nos rues qui le sont si peu.

JEAN LENDURCI

Echos d'Amérique

Aux Etats-Unis

— Dans un discours prononcé récemment au théâtre Olympique de St Louis, Missouri, une dame Véronica E. Church, s'adressant à l'Association nationale des banquiers, a franchement déclaré que les femmes sont plus aptes à administrer les banques que MM. leurs frères ou leurs époux. Tranchant dans le vif de la question, Mme Church, après avoir prôné l'honnêteté, l'intégrité, la courtoisie, et la prévoyance des femmes, (qualités que nous n'osions contester un instant), conclut: "Je crois pouvoir assurer que la femme est en général plus honnête que l'homme, et, partant, qu'on devrait lui confier des emplois importants dans les banques."

La brave Mme Church n'y va pas de main-morte, comme vous voyez. Sans vouloir la contrister, nous nous permettrons de remarquer, cependant, qu'elle est par trop affirmative. Tout en admettant que nos voisins ne jouissent pas d'une réputation sans taches quant aux manipulations de fonds, nous sommes d'avis — supposant vrai le jugement de Mme Church — que, si aux Etats-Unis les hommes sont moins honnêtes que les femmes, c'est que celles-ci élèvent mal leurs fils, ou que les amies les soeurs, ou les femmes des yankees les poussent trop à mettre la main dans le sac du public, pour satisfaire leurs trop fréquents et coûteux caprices féminins. Jusqu'ici les gentilles petites Américaines faisaient tirer les marrons du feu par le sexe fort, maintenant, — juste retour des choses, — elles veulent se charger de cette besogne. Sont-elles certaines, néanmoins, qu'à ce jeu elles ne se brûleront pas les doigts? Il est vrai, dans ce cas, elles pourront avoir recours aux lumières de Mme Church, femme apparemment géniale, et mieux avisée que tous les vieux barbons de sa patrie...

— Le costume féminin s'opposant aux fugues précipitées, ce n'est pas une fille d'Eve qui aurait pu accomplir le récent exploit d'un brigand new-yorkais.

Oui, d'un brigand. Jugez, du reste, si la petite manoeuvre suivante, pratiquée la semaine dernière dans un tramway de la 95^{ème} rue, près de la 102^{ème} avenue, peut mériter un autre nom à son auteur.

Comme une voiture électrique roulait dans l'aristocratique quartier de la métropole américaine, non loin de "Central Park", un homme masqué y monta prestement, pointa un revolver sur le wattman, à qui il intima de mettre la voiture à toute allure, puis, sans perdre de temps, l'émule de Fra Diavolo cueillit les réticules et les bijoux des passagers terrorisés, et... comme en un cauchemar, disparut aux abords de la 102^{ème} avenue. La police n'a pas encore retrouvé l'audacieux voleur, qui, certes, ne contribuera pas à faire changer les pessimistes vues de Mme Church, sus-nommée, à l'endroit des hommes.

On va bien, à New-York, en ce commencement du XX^{ème} siècle!

— D'après la statistique mensuelle publiée par le Trésor américain, il ressort qu'à la date du 31 août dernier, la dette publique de l'Union atteignait 970,368,383 dollars, l'encaisse du Trésor non comprise, soit une diminution de 3,488,418 dollars sur le mois de juillet précédent.

La dette se répartit comme suit:
Dette portant intérêt, 992,133,380 dollars;
dette qui a cessé de porter intérêt, 1,126,375 dollars; dette ne portant pas intérêt, 397,795,503 dollars; soit au total, 1,321,055,258 dollars;
balance de caisse du Trésor, 350,686,875 dollars; le montant net de la dette est donc de 970,368,383 dollars.

Toutefois, dans ce montant ne sont pas compris 1,058,260,869 dollars, représentant les certificats et bons du Trésor émis, et qui sont compensés par une somme égale gardée en caisse, comme fonds de réserve, pour leur rachat.

Ce sont là de jolis chiffres, bien petits, cependant, quand on songe à l'avenir qui est réservé aux Etats-Unis, à leur population sans cesse croissante, et à leur merveilleuse activité toute de production; sans oublier, en passant, que le militarisme y étant pour beaucoup, notre ancienne mère-patrie, toute riche qu'elle soit, plie sous le fardeau d'une dette publique qui approche des 8 milliards de dollars.

Quant au Trésor américain, réservoir des fonds d'état, son encaisse métallique toujours au 31 août dernier, s'élevait à 1,328 millions de dol-

lars, contre 1,319 millions de dollars au 31 juillet. L'encaisse or a augmenté de plus de 11 millions de dollars. L'argent en barre et l'argent monnayé ont diminué de 1,300 mille dollars. La circulation du papier a diminué d'environ 4,800 mille dollars; et les certificats du Trésor en circulation ont passé de 1,007 millions à 1,000,400 mille dollars.

— Etant donnée la lutte économique à laquelle se livrent depuis quelques années les nations manufacturières, et l'amour du gain qui aiguillonne tout spécialement les Etats-Unis, il est permis de supposer que, peut-être prochainement, ils auront à défendre par les armes leurs aspirations mercantiles. En ce moment, tel un premier pas vers ce déplorable état de choses, nous signalons la friction assez intense qui se produit entre l'empire Nippon et les concitoyens de M. Roosevelt.

A Tokio, pour parler clairement, on ressent vivement le mouvement anti-japonais qui se manifeste aux Etats-Unis depuis quelque temps. Aussi, les journaux nippons daubent-ils, comme ils le savent le faire, sur le compte des Américains. Dans la capitale japonaise, à un dîner où assistaient, le 20 octobre, en l'hôtel Impérial, 150 des principaux banquiers et hommes d'affaires nippons, ces messieurs ont déclaré intolérable l'attitude agressive des Etats-Unis vis-à-vis des Japonais. Laconiquement, il fut dit que depuis 3 mois se sont passés les faits très graves que voici: protestation des Américains contre le programme japonais à exécuter en Mandchourie; assassinat par les yankees de pêcheurs de phoques, japonais; assassinat du président de la banque du Japon à San Francisco; attaques violentes de J. D. Rockefeller, au sujet de ce qu'il appelle la tricherie commercia-



M. F. BRUNETIERE, célèbre critique français, de l'Académie française, dont le récent ouvrage sur Balzac, lui vaut les éloges de tous les lettrés. Dans ce livre, M. Brunetière définit magistralement le roman, assigne sa place véritable dans la littérature, et analyse l'entendement logique de ses fins.

le du Japon; exclusion des Japonais des îles Hawaï; insultes publiques adressées au professeur Omori, et, enfin menaces de guerre entre les Etats-Unis et le Japon, faites par M. Kahn, membre du Congrès américain. Mais, ce que les Nippons ressentent le plus, c'est le nouvel arrêté qui exclut les jeunes Japonais des écoles publiques de la Californie. La situation diplomatique entre l'empire insulaire d'Extrême-Orient, et la plus grande des républiques est si tendue, que le gouvernement japonais s'efforce de calmer la presse de l'empire, de crainte de voir détruire l'amitié politique qu'il entretient avec les Etats-Unis, ainsi que les relations financières et commerciales dont bénéficient ces deux pays.

Somme toute, l'oncle Sam n'a peut-être pas tort de construire rapidement une puissante marine, tandis que le président Roosevelt prêche la paix aux hommes de bonne volonté. Lisez: Jocrisses qu'il entend... Achevez.

— Toujours à propos d'argent, puisque l'argent semble lester la barque que dirigent les mentalités de ce continent, nous rapportons la brouille domestique du Duc de Marlborough, grand décafé anglais, dont Miss Consuelo Vanderbilt redora le blason, par son mariage du 6 novembre 1895, célébré en l'église Saint-Thomas de New-York. De potins colportés dans la haute aristocratie britannique, il paraîtrait que depuis dix-huit mois le Duc et la Duchesse font mauvais ménage et se voient fort peu. Le

fin mot de la situation serait que le Duc trouve insignifiante la dot de \$5,000,000 que lui apporta l'Américaine, surtout depuis que le mariage de W. K. Vanderbilt, père de la Duchesse, avec Mme Rutherford, a détruit les rêves dorés d'héritage possible, du jeune Duc anglais. Sa grâce de Marlborough escomptant les millions des Vanderbilt, s'appretait à conquérir une vice-royauté, en suivant les brisées de ce veinard de Lord Curzon, qui, de par les millions des Leicester, en décrocha une il y a quelques années. On affirme que les enfants du Duc, le jeune Marquis de Blandford, et le plus jeune Lord Ivor Spencer, empêcheront par leur présence une séparation judiciaire; mais que, malgré les efforts de W. K. Vanderbilt et ceux des amis du Duc, une séparation à l'amiable est inévitable entre le Duc et la Duchesse; le seigneur de Blenheim ayant un très mauvais caractère que sa déception n'améliorera probablement pas. Tant il est vrai que ce n'est pas la fortune qui fait le bonheur, comme dit la chanson. Cette pauvre Duchesse, "Consuelo" des salons de New-York, pendant quelques années une des étoiles de la cour de St James, doit en savoir quelque chose. Plaignons-la. Son berceau fut trop doré pour ne point susciter des convoitises malsaines.

A Cuba

— Comme si Cuba n'eût pas eu assez d'une tempête politique, qui lui vaut de faire ridiculement flotter son pavillon national sur la tête d'un gouverneur étranger, sorte de magister à la main chargée de fêrues, les éléments ont ajouté à l'infortune de cette île en l'accablant de leur furie. Le 17 octobre, à 7.30, après avoir été annoncé une heure avant sa venue, par le Rév. Père Lèves, savant astronome du collège de Berlin de la Havane, un épouvantable cyclone s'abattit sur la partie nord de Cuba. Le vent qui soufflait à la vitesse de quatre-vingts milles à l'heure, tua en divers accidents une centaine de personnes, abattit quantité d'immeubles, et, détruisant la récolte du tabac dans les campagnes avoisinant la capitale, causa pour plus de \$2,000,000 de pertes. On se fera une idée de la violence de cet ouragan tropical, quand on saura qu'ayant chassé sur toutes ses ancres, le croiseur "Brooklyn" des Etats-Unis fut jeté à la côte; que des centaines de gabares furent brisées contre les môles de la Havane.

Comme nous écrivons ces lignes, la quiétude renaît à peine dans la Perle des Antilles. Le même cyclone a aussi affecté grandement les côtes de la Floride, et, les 18 et 19 octobre, suivant sa course formidable il semait la mort et la désolation parmi les navigateurs de l'Atlantique, du golfe du Mexique aux côtes de Floride et jusqu'aux Bermudes. De néfastes et extraordinaires raz de marée se manifestèrent sous la poussée du vent, en de nombreux points des côtes éprouvées. Voici, brièvement, un détail des malheurs causés par le redoutable phénomène dont nous parlons:

A Elliott Key, petite île située à 20 milles au sud de Miami, Floride, le raz de marée couvrit totalement l'île, noyant toute la population d'environ 300 âmes.

Sur les côtes de l'Honduras, un grand nombre de navires ont été coulés par le terrible phénomène, plusieurs centaines de marins ont perdu la vie, et les plantations de ce petit Etat ont subi des pertes énormes.

A San Salvador, dans le Nicaragua, en Floride surtout, les dégâts et les malheurs sont incalculables. C'est dire que le cyclone de la mi-octobre de cette année, laissera un triste et impérissable souvenir aux populations de l'Amérique centrale et des Antilles, et qu'il attire en ce moment la sympathie universelle sur les populations et les pays éprouvés.

Nous vous parlerions bien de la situation faite à l'avenir de Cuba par l'intervention des Américains, mais l'espace nous fait défaut. En tout cas, constatons sincèrement que M. Magoon, le gouverneur américain de l'île, fait oeuvre bonne en épurant le moral des insulaires, comme ses compatriotes épurèrent jadis les infectes quartiers de la Havane, foyers de pestilence et de fièvre jaune. C'est en prenant sa mission civilisatrice au sérieux, que M. Magoon vient de découvrir un déplorable et peu flatteur état de choses, dans les hôpitaux de la Havane. Il serait futile d'ajouter que le gouverneur Magoon imposera à ses administrés, à cet égard, de salutaires, morales, et hygiéniques mesures.

L'HOMME DU JOUR

Ce fut le 18 mai 1903 que l'honorable M. Gouin inaugura, par un discours à Montréal, sa campagne en faveur d'un supplément du subside fédéral aux Provinces. Cette campagne ne devait se terminer que par le triomphe final d'une cause difficile, mais essentiellement patriotique, c. a. d. plus de trois ans après, à la Conférence des Premiers ministres de toutes les provinces de la Confédération.

La cause des Provinces était bien, au fond, la cause de toute la Confédération et ce n'est pas parce qu'on avait, en 1865, au cours des débats du Parlement, affirmé que les Provinces pourraient vivre des revenus qu'on leur attribuait, qu'elles pouvaient réellement remplir les fonctions exigées d'elles pour le maintien du régime fédératif.

Tenir les Provinces à l'état de bureaux d'administration chargés d'encaisser les recettes et d'en remettre le montant aux divers services publics, c'était les condamner à l'insignifiance à la disparition, à courte échéance; c'était dénaturer l'esprit du pacte de 1865 et remettre au pouvoir fédéral, maître de ressources incalculables fournies par les habitants des Provinces, l'exercice de fonctions d'un caractère local, que les Provinces devraient prendre à leurs charges.

De fait, on en était rendu, en certains quartiers, à demander l'intervention du pouvoir fédéral dans de simples questions d'instruction publique, réservées pourtant bien exclusivement à la sollicitude des Provinces.

Présentée sous ces points de vue divers, non seulement la cause des Provinces était bonne, inattaquable, mais sa solution n'admettait plus de délai. C'est de cette double vérité qu'il fallait convaincre à la fois le pouvoir fédéral, malheureusement divisé sur la question, et les pouvoirs provinciaux qui, d'accord sur le principe, étaient d'avis différents sur le mode de la nouvelle subvention à adopter.

Et ce fut l'oeuvre qu'entreprit le Premier ministre de la Province de Québec: oeuvre de patience, de persuasion et de vigueur que vient de couronner de succès éclatant la déclaration officielle de Sir Wilfrid et du sous-comité qu'il s'était adjoint pour conduire cette grave négociation.

Amener à ses vues tous les représentants des Provinces, à la suite de visites, de voyages et de conversations qui ne visaient rien autre chose que la solution des "better terms"; former de tous ces pouvoirs disjoints par plus d'un intérêt local un faisceau solide, une unanimité composée de libéraux et de conservateurs devant laquelle l'autorité fédérale pouvait difficilement résister; présenter de la façon la plus complète et la plus éloquente au nom de la logique, du bon sens, de faits irrésistibles et du patriotisme le plus élevé, les arguments que des brochures, des articles de journaux et des discours répandus sur tous les coins du pays, devaient rendre populaires et convaincants, voilà ce qu'a fait M. Gouin depuis mai 1903.

L'oeuvre de ces quelque trois années, qui sera l'oeuvre capitale de sa vie, était reconnue par ses collègues les Premiers de la Conférence quand ils l'appelaient à présider à leurs travaux; elle l'était surtout par Sir Wilfrid Laurier lorsqu'il lui apprenait que la Conférence demandée et décisive serait tenue à Ottawa, sous son patronage et comme avec sa participation directe, personnelle, et celle d'un sous-comité de ses collègues.

Le succès de M. Gouin s'élève à la hauteur du triomphe national, car il comprend à la fois le règlement d'une grosse difficulté pécuniaire et l'affirmation du provincialisme qui, dans une Confédération d'États ou de Provinces préposés à des intérêts différents, a sa raison d'être tout autant que les parties de l'organisme humain, qui répondent aux pulsations du coeur et agissent sous les indications du cerveau.

Ce triomphe de M. Gouin auquel tous applaudissent dans notre Province pour y avoir contribué de tout leur bon vouloir sera encore grandi par le judicieux emploi des deniers obtenus de l'échiquier fédéral.

Les ennemis du remaniement des subventions fédérales reprochent aux Provinces leur manque d'économie et leurs extravagances.

Le Premier ministre de Québec fera mentir ces prophètes de malheur et montrera par l'application des \$600,000 obtenues d'Ottawa, aux besoins essentiels de la Province, qu'il sait aussi bien administrer la finance publique qu'améliorer les ressources d'un budget.



LA BOUILLOTTE

NOUVELLE CANADIENNE INÉDITE

Par MARIE LE FRANC



"Ah ça, docteur, nous diras-tu maintenant d'où t'est tombée cette idée d'hier, d'hurluberlu de baptiser ta villa de ce nom de "bouillotte"? C'est extraordinaire, incompréhensible, insensé. La bouillotte, la bouillotte! C'est comme si le Président Roosevelt se mettait en tête de donner à sa Maison-Blanche cette enseigne: "On loge à pied et à cheval", ou le Président Fallières au Palais de l'Élysée: "Au chat qui pe-lote"... Tiens... comme si moi, Jean Demers, avocat, j'écrivais sur ma porte: "Madame Rosta, envoie le passé, le présent et l'avenir, le portrait de votre future (sic) mari ou femme, horoscope complet à partir de vingt-cinq cents, ou comme si toi, le docteur Réval, tu adressais à tes honorables clients ce prospectus: Eau merveilleuse, guérison absolue, tous ceux qui souffrent moralement ou physiquement — La bouillotte! un nom si bête pour une si jolie chose. Sers-nous ton histoire, docteur."

Après cette boutade, Jean Demers ralluma son cigare qui avait eu le temps de s'éteindre et s'enfonça commodément dans son rocking-chair, les pouces aux entournures du gilet, montrant bien qu'il prenait l'attitude de l'écouteur et qu'il attendait.

Ils étaient là quatre compagnons réunis après dîner dans le jardin, à l'ombre d'un massif de merisiers. Sur la table rustique, à l'écorce élatée et noircie par les pluies, mais que recouvrait un napperon de toile brodée, le cabaret à liqueurs étincelant au soleil et la boîte de cigares blonds à bague d'or donnaient aux flâneurs la promesse d'une digestion heureuse, agrémentée par la sensation d'un renouvellement de forces et l'émoi de rêveries nouvelles.

Par les fenêtres ouvertes du salon s'échappaient des rires et des caquetages de femmes. Au bout du jardin qui, à vrai dire, n'était qu'une pente gazonnée semée de rochers, demi-sauvage et demi-cultivée, où la femme du docteur obtenait à grands renforts d'arrosage à l'ammoniaque quelques parterres de capucines et où le vent et le soleil faisaient lever des buissons d'églantines vigoureuses, on voyait le Saint-Laurent, sur lequel passaient au large les vapeurs de la compagnie Richelieu, parfois des steamers de haute mer, tandis qu'au bord de l'eau clapotait un petit canot portant lui aussi ce nom fastidieux, ce nom grotesque de "La bouillotte."

Le docteur, invité à parler, gardait le silence, sa belle figure énergique et calme tournée vers le fleuve, ses yeux gris lumineusement ouverts derrière le lorgnon d'or, ses lèvres rasées au dessin parfait, s'entr'ouvrant dans un léger sourire.

Jean Demers, qui avait été le camarade d'enfance et d'études, aussi le compagnon d'âge mûr de Réval, et vis-à-vis duquel il gardait le plus franc parler, reprit avec un peu d'impatience:

"Allons, docteur, ne te fais pas prier, donne-nous une explication plausible, ou nous doutons de ton bon goût, et même du bon fonctionnement de ça, ajouta-t-il en se frappant le front. N'est-ce pas, messieurs?"

Les autres convives ainsi interpellés, hochèrent approbativement la tête et l'un d'eux exprima sa surprise de ce que Mme Réval, dont la nature d'artiste était connue de tous, eût permis ce sacrilège, une inscription aussi bouffonne sur la façade d'une aussi plaisante demeure. Et tous les quatre levèrent la tête et se tournèrent vers la maison neuve où leur hôte les avait invités à venir pendre la crémaillère.

Elle n'avait rien de l'élégance suspecte, de la grâce maniérée et prétentieuse, des caprices imprévus et bizarres des résidences d'été qui commencent à gâter les plus beaux sites de la campagne canadienne. Elle se composait d'un corps de logis en pierres grises, aux ouvertures larges et basses par lesquelles respiraient les vieux meubles normands du rez-de-chaussée, et qui eût paru lourd sans les deux tourelles octogonales des ailes, massives et percées d'étroites fenêtres, qui donnaient à l'habitation l'air d'un pied-à-terre féodal.

Le docteur Réval se décida à prendre la parole.

"Eh bien, puisque vous y tenez, je vais vous conter pourquoi ma femme et moi, d'un commun accord, avons fait planter là ce nom qui blesse vos délicatesses, mes chers garçons. C'est toute une histoire, en effet.

Il y a dix ans, j'avais fait la connaissance de deux soeurs jumelles, deux miennes cousines vaguement, Elisabeth et Geneviève Launay, jeunes Canadiennes élevées de la façon la plus cosmopolite et la moins canadienne possible, ayant appris l'anglais à Londres et le français à Paris. La mère étant morte quelques années après leur naissance et le père ayant la passion

des voyages, elles avaient été promenées avec les valises et les boîtes à chapeaux de ville en ville et d'hôtel en hôtel. Quand celui-ci, que le rhumatisme plus que l'expérience avait assagi, revint au bercail originel de Montréal, les deux filles continuèrent à planter leur tente de gipsies à droite et à gauche, l'une filant à Berlin pour étudier sur place les grands compositeurs allemands, l'autre battant la campagne florentine pour découvrir des Fra Angelico. C'était du moins la toquade la plus récente d'Elisabeth, qui avait un talent réel pour la peinture.

Elle rallia le logis la première. Elle se fit aménager un "studio" sur le toit du pigeonnier où le vieux coureur d'aventures qu'avait été son père gémissait en battant de l'aile. J'allais de temps en temps lui rendre visite, un peu apitoyé de l'humeur chagrine où il était de traîner d'un fauteuil à l'autre ses jambes alourdies et de fumer sa pipe en considérant alternativement ses pieds goutteux chaussés de pantouffles. Mais le bonhomme avait de bons moments: il rapportait de ses voyages un tas d'anecdotes, de connaissances, de souvenirs, aussi un esprit éclairé et façonné, qui dégourdissaient un peu le jeune coquebin assez lourdaud que j'étais alors.

Elisabeth, Lizzie, comme l'appelait son père, retournait à ses pinceaux dès que j'apparaissais, me chargeant de distraire l'infirme, de lui fournir la riposte, de lui ramasser sa canne ou de chercher dans l'appartement les albums de croquis qu'il possédait des pays parcourus et où il situait sous mes yeux ses aventures. Bref, j'étais investi du rôle de dame de compagnie.

Dans les rares occasions où je rencontrais Lizzie, je la jugeais moqueuse, superficielle, coeur froid et tête folle, et possédée de cette terrible monomanie du mouvement, comme son père sans doute. A vrai dire, Lizzie me faisait un peu peur et j'étais mal à l'aise en sa présence, soit qu'elle prit part à la conversation de ce ton railleur et léger, fuyant et mordant à la fois, enjoué et amer, qui était le sien, soit qu'elle m'écoutât parler sans rien dire, me déconcertant de son petit rire acerbe, faisant peser sur moi son regard profond, un regard qui n'était pas du tout celui de sa voix et de ses paroles. Même quand elle paraissait m'entretenir sérieusement, je n'étais pas sûr qu'elle ne se moquât pas de moi. Parfois, elle se faisait un jeu de me contredire, de donner aux paradoxes les

plus insensés une apparence de raison, et de dérouter avec ces armes déloyales l'armée rigide de mes arguments de bon élève de rhétorique; elle avait toujours le dernier mot dans nos discussions et me laissait abasourdi, muet, stupide, doutant de mon bon sens.

Elle ne se gênait pas pour rire aux éclats de mon accent et de mon langage de brave Canadien campagnard — vous ai-je dit que Lizzie parlait le plus pur et le plus musical français de France? — et de mes naïvetés, de mes ignorances d'écolier qui a tout appris sur les bancs des collèges classiques, hors la manière pratique de se conduire dans la vie et le moyen de supporter avec sang-froid les taquineries d'une petite fille écervelée. Ah non, elle ne s'en laissait pas imposer par le carabin que j'étais alors, le carabin de quatrième année qui veut bien s'asseoir pendant quelque mois encore sur un banc d'Université, mais qui s'en va gaillardement chaque matin voir béer des ventres, des poitrines, des crânes, sur les tables d'opération de l'hôpital... et qui tremble devant sa petite cousine.

Bref, j'en étais arrivé à détester autant qu'à craindre Lizzie et, un matin, exaspéré de la trouver plus agressive que de coutume, je pris brusquement mon chapeau en annonçant à mon vieil ami que j'étais obligé de le quitter, ayant arrangé une partie de chaloupe avec ma soeur, son amie, et un camarade pour ce jour-là. A ces mots, Lizzie me demanda d'un air provocateur si sa compagnie serait de trop: elle avait vraiment mal aux nerfs, le grand air lui ferait du bien. Je ne pus que balbutier qu'il y avait place pour elle parmi nous. Elle campa en un tour de main un petit canotier à long voile rose sur ses cheveux, échangea ses mules contre des souliers de daim gris, et nous partîmes, moi furieux, elle insouciant, chantonnant entre ses dents une valse favorite.

La partie de chaloupe dont je parlais avait été réellement projetée, mais pour une heure assez avancée de la matinée. Nous arrivâmes bien avant le moment convenu au lieu du rendez-vous, chez une de mes parentes, à la Longue-Pointe, où je laissais mon embarcation. Tandis que j'étais embarrassé de mon personnage et surtout de celui de Lizzie, elle semblait m'avoir oublié et causait le plus amicalement et le plus simplement du monde avec ma parente, une radoteuse qui n'avait d'autre sujet de conversation que ses poules, les salades de son jardin, la nouvelle portée de sa chatte. Enfin parut ma soeur Monique, flanquée de l'amie Rose, son inséparable, toutes les deux portant un tas de paquets dans leurs bras. La curieuse Lizzie voulut y mettre le nez et savoir à quoi tout ce chargement était destiné. Monique, en simple fille, répondait que chaque fois qu'on allait camper dans les îles on y faisait la "bouillotte." Je lui aurais, je crois, tordu le cou à cette bonne Monique qui, tranquillement, expliquait les proportions exactes de viande et de légumes, y compris les "patates", de sel et de poivre, nécessaires pour obtenir une "bouillotte" succulente. Elle répétait ce mot "canayen" à plaisir et tant d'autres dont son langage était émaillé et je m'étonnais de n'avoir pas déjà entendu le petit rire crispant de Lizzie.

J'étais de mauvaise humeur, je savais que ma journée serait gâtée par la présence de cette belle demoiselle poseuse et qu'en plus, moi, ma soeur, son amie, mon camarade, nous serions insipides, que dis-je, ridicules, grotesques à ses yeux. Je la fis embarquer sans la moindre précaution, remarquant avec une joie rageuse que les petits pieds chaussés de daim gris baignaient dans l'eau de la chaloupe mal vidée et que le voile rose s'accrochait aux rugosités des banquettes dépourvues de coussins. Mais Lizzie ne se plaignit pas.

Monique et Rose se livraient au manège habituel, casaient leurs paquets dans le coffre d'avant, enlevaient leurs chapeaux, retroussaient leurs jupes, et enfin "confortables", entonnaient à gorge déployée "A la claire fontaine" ou d'autres refrains de même valeur que d'ordinaire je chantais avec elles avec le même enthousiasme et les mêmes notes fausses. De me trouver sur l'eau en pleine nature, de pouvoir dé penser ma force physique en faisant voler la chaloupe à coups de rames et le trop plein de ma jeunesse en rires, en cris et en chansons, me métamorphosait. Je ne me possédais plus, je possédais le monde, j'étais heureux, j'étais enfant. Il me fallait hennir comme un jeune poulain en liberté. Mais mon enthousiasme se sentait bridé par la présence de Lizzie et ma gaité avait un mors.

Je ne la regardais pas, je me figurais ses moues d'ennui et ses mines précieuses, et cette image m'aurait fait briser mes avirons. Aussi quel ne fut pas mon étonnement quand j'entendis sa voix se mêler à celles des deux jeunes filles et chanter avec entrain "A la claire fontaine". Je levai la tête: Lizzie, débarrassée du voile rose, laissait le vent gonfler ses cheveux dorés et il y avait sur sa physionomie une détente, un naturel, une gaité que je ne lui connaissais pas.

Nous abordâmes à une des îles désertes qui pullulaient dans le golfe, une petite île dont on fait le tour du regard et où il ne pousse que de hautes herbes entremêlées de grands liserons roses et où sur le rivage on trouve des poissons morts, des pierres noircies par les feux de campements de chasseurs et de pêcheurs. Je voulus aider Lizzie à descendre, un peu moins rudement que je l'avais fait embarquer, mais elle me glissa des mains et sauta à terre d'un pied leste.

A peine arrivées, nos deux ménagères se mirent en devoir de préparer leur "bouillotte." Elles avaient plein la bouche de ce mot et chaque fois qu'elles le prononçaient j'avais les nerfs au vif, évoquant malgré moi certain mauvais petit sourire. D'ordinaire, je trouvais ces préparatifs charmante et il n'y avait à mon avis de silhouette plus poétique que celle de mon épaisse Monique puisant dans le fleuve l'eau nécessaire à la "bouillotte." Je suis un peu popotte, moi, et popotte et bouillotte riment ensemble. Aucun des petits détails du campement ne me rebutait, je chantais en dressant la tente, je chantais en ramassant dans l'île les débris de bois qui devaient alimenter le feu, je chantais de me savoir loin de la ville, en pleine campagne, en pleine liberté, et voilà qu'aujourd'hui je m'attardais à donner à ma chaloupe des soins minutieux et inusités.

La voix de Monique vint me faire tressaillir. "Eh bien! paresseux, te décideras-tu à nous préparer du feu? C'est la tâche des hommes, ça!"

Je me retournai et une fois encore je demeurai muet de surprise. Les trois jeunes filles, je dis les trois, s'empressaient comme des fourmis. Monique donnait des ordres, Rose lavait les légumes dans le fleuve, et Lizzie, armée d'un énorme couteau, pelait des "patates." Elle ne devait pas être très accoutumée à la besogne qu'elle accomplissait avec une énorme attention. A la fin, sentant probablement mon regard peser sur elle, elle leva les yeux et éclata de rire, puis me cria:

"Vous savez, c'est de moi que je ris, vous pouvez rire aussi!"

Enfin, que vous dirais-je, mes amis? Que je passai une journée charmante, la plus jolie que j'eusse connue de ma vie. Nous nous amusâmes comme des enfants et je crois bien même que ces grandes filles de vingt ans et ces grands garçons de vingt-cinq que nous étions jouèrent à cache-cache dans les herbes. N'étions-nous pas chez nous, dans "notre" île?

Je m'émerveillais de découvrir une Lizzie nouvelle, aussi gamine, aussi joyeuse, aussi naturelle que nous, une Lizzie qui, dans un touchant mouvement d'expansion, nous avoua que ces quelques heures passées au milieu de gens simples, sur cet îlot inhabité du Saint-Laurent, venaient de lui faire revivre, avec une force in-

tense, ses jeunes années... Oui, au temps où sa mère vivait, elle ne courait pas le monde. Elle habitait une grande propriété aux environs de Montréal, elle ne savait exactement où, à Saint-Hilaire croyait-elle — et dans le lointain elle nous désigna les montagnes bleues — Une propriété qui datait de l'occupation française, une grosse maison solide, moitié ferme et moitié castel, entourée de labours et de pâturages, une grande cour avec un chien dans sa niche, un régiment de poules, une belle chatte opulente, toujours entourée d'une nichée nouvelle.

A ces souvenirs, les beaux yeux de Lizzie s'étaient voilés de larmes. Hélas! les murs de la maison grise devaient être en ruines aujourd'hui, et dans la cour abandonnée il n'y avait plus sans doute que la niche à demi-pourrie parmi les herbes folles. Depuis, elle avait voyagé, elle était loin, physiquement et moralement, de la bonne petite canadienne aux joues rondes et au parler rude des jours d'antan.

Mais je la retrouvais, moi, cette bonne petite canadienne dans l'enveloppe délicate de ma nouvelle amie, et je sentais battre son coeur primitif, ce coeur vrai, ce coeur sain, ce coeur aimant sous le masque menteur dont la vie avait failli l'étouffer.

Le soir, quand, avant de partir, nous fîmes un feu de joie au bord de l'eau, avec l'inimaginable butin glané dans l'île, quand nous chantâmes un dernier refrain autour de la flamme en formant une ronde, je ne pus me retenir de dire à Lizzie dont je tenais la main: "Vous vous en rappellerez?"

Alors l'espiègle retrouva quelque chose de son malin sourire et répondit:

"De quoi, de la bouillotte?" mais le regard profond et sincère de ses yeux que je comprenais cette fois, enlevait tout soupçon d'impertinence à ses paroles.

A partir de ce jour, Lizzie changea d'attitude à mon égard. Elle consentit à me connaître et à se laisser connaître, à ne plus dresser entre nous la batterie des coups d'épingles, des sarcasmes, des scepticismes, qui font saigner les coeurs goutte à goutte, épuisent les bonnes volontés, détruisent les confiances.

Elle m'avait jugé sincère, pourquoi m'eût-elle fait souffrir, pourquoi ne se fût-elle pas départie à mon égard de la réserve, disons de la suspicion, disons de l'esprit de défensive qu'une trop grande fréquentation du monde lui avait inspiré? De mon côté, je découvris ce qu'il y avait de spontané et de généreux, de susceptible de dévouement et de tendresse dans cette nature à peine gâtée par une déplorable éducation. Cependant, je me serais défendu de la prendre pour femme si elle avait été une mondaine, même une exquise mondaine. Vous me connaissez: j'ai horreur de la ville, du bruit, de l'agitation. Mais pouvais-je mettre en doute les goûts de Lizzie puisqu'une journée passée à la campagne et, je le répète, au milieu de gens simples, avait suffi à la rendre meilleure et plus heureuse, à ressusciter en elle son âme d'enfant. Et puis, je lui faisais battre des mains rien qu'en lui promettant de lui donner à peindre une bonne grosse maison campagnarde, qui serait la sienne, un chien dans sa niche, de vraies poules, une belle chatte plantureuse, tout un petit domaine dont elle serait la reine.

J'ai tenu ma promesse, mais j'ai mis dix ans à y arriver.

J'épousai Lizzie quelques mois après notre délicieuse promenade; mais une fois mariés, nous continuâmes à habiter la ville. Nous ne pouvions laisser derrière nous le pauvre infirme, déjà assez malheureux d'être condamné à l'immobilité et qui l'eût été plus encore de venir se terrer dans quelque village perdu. Lui mort, ce furent les ressources qui nous manquèrent pour construire la maison de nos rêves et y vivre selon nos goûts. Enfin, j'ai travaillé dur pendant dix ans et aujourd'hui me voilà propriétaire de "La Bouillotte." J'y mènerai la vie paisible de médecin de campagne, bêchant mon jardin — vous voyez que ce ne sera pas une mince tâche — et rendant quelques services autour de moi. Dites que c'est enfantin, prosaïque, tout ce que vous voudrez, d'avoir placé nos dieux lares sous le drôlatique vocable que vous savez. Mais n'est-ce pas en mangeant ensemble une première "bouillotte" que nous avons compris que nous nous aimions, ma femme et moi?

Voilà toute l'histoire. Et maintenant si nous allions rejoindre ces dames, qu'en dites-vous, Messieurs?

MARIE LE FRANC.



FEU LE GÉNÉRAL TRÉPOIFF, qui commandait la garde impériale à Péterhoff, décédé subitement le mois dernier.

Le tueur de requins

Le chemin de fer de Bagdad progresse, on entrevoit déjà le moment où il donnera une plus-value considérable à l'empire des Indes, détenu par l'Angleterre, convoité par la Russie. Tout ce qui touche à cette partie de l'Asie intéresse le public c'est pourquoi nous publions le récit suivant :

Dans les eaux de Bahreïn, et sur presque toute la côte arabe du golfe Persique, la grande occupation des riverains, de mai à octobre, est la pêche des perles. Dans le seul archipel de Bahreïn, 50,000 marins s'occupent de la pêche des huîtres perlières.

En vertu des usages, les perles appartiennent à tous les habitants du littoral; eux seuls peuvent aller ramasser les huîtres sur le fond marin; cependant, presque tous les profits de la pêche sont assurés d'avance aux prêteurs hindous et arabes, les banquiers usuraires des équipages de pêcheurs.

L'épisode suivant, que nous sommes heureux de placer sous les yeux des nombreux lecteurs de l'Album Universel, nous a été raconté par un des rares négociants européens qui séjournent durant des années en Asie centrale pour y faire leurs acquisitions de perles, diamants et autres gemmes précieuses. Afin de donner plus de rapidité au récit, nous laissons la parole au voyageur :

Comment se pêchent les perles

En 1896, je venais m'installer, pour la première fois, aux îles Bahreïn, chez un négociant persan, l'intermédiaire choisi pour mes achats, car, à aucun prix, les entrepreneurs de pêche n'auraient osé traiter directement avec un marchand européen.

Nadir-Hadj, c'est le nom de mon hôte, avait mis à ma disposition un pavillon dépendant de sa demeure, et séparé de celle-ci par un jardin, dont quelques palmiers, tamariniers et mimosas constituaient toute la végétation. Là, je vivais un peu comme un anachorète, ayant pour seule compagnie, Ismaël, un juif arabe de dix-sept ans, chargé de la conduite de mon ménage de garçon; il s'occupait de la cuisine, on ne peut plus sommaire : riz, mouton ou poisson, ce menu ne variant jamais, et de quelques petits travaux intérieurs. Mais la connaissance des principaux idiomes parlés à Bahreïn, jointe à un certain nombre de mots français, appris je ne sais où ni comment, en faisait un interprète très utile, d'autant qu'il était familier avec les notables patrons de barque.

Dans l'archipel des Bahreïn, le mode d'exploitation des perles est encore rudimentaire; les plongeurs alourdis par une pierre qu'on leur attache aux pieds, les narines fermées par un obturateur en corne, les oreilles bouchées par un tampon de cire, descendent sur le fond par 10, 20 ou même 30 mètres de profondeur; puis, après 50 ou 60 secondes de recherches, ils remontent à la surface avec leur butin.

Tant qu'ils en ont la force, ils recommencent cette immersion périlleuse, exposés aux attaques des requins ou des espadons (poisson-épée) encore plus redoutables. Ces brigands de la mer font chaque année une cinquantaine de victimes au moins parmi les 60,000 pêcheurs de la côte.

Une fois remonté à la surface, le plongeur vide dans le fond de la barque le filet contenant les huîtres perlières qu'il a réussi à détacher; le nombre de ces dernières est de dix à douze en moyenne. Exposés ensuite à l'ardeur du soleil, ces mollusques meurent et pourrissent, mettant au jour les concrétions perlières, lorsqu'ils en sont affectés.

La nourriture journalière du pêcheur, à la charge du patron de la barque est des plus misérables: deux fois par jour une distribution de riz et de poisson sec. Les parts de profits sont réglées: tant au patron de la barque, tant aux plongeurs et aux servants; mais, en général, toutes ces parts avant d'être distribuées, sont déjà saisies par les bailleurs de fonds. D'après un calcul qu'on m'a assuré très exact, un pêcheur doit s'estimer heureux quand, au bout de la campagne de cinq mois environ, il peut retirer net une somme de cent cinquante à deux cents francs, le produit final de fatigues et de périls journaliers.

Un soir, qu'après la chaleur suffocante de la journée je respirais un peu de fraîcheur dans le jardin de mon hôte, celui-ci apparut en compagnie d'un personnage qu'il semblait traiter avec une considé-

ration particulière, malgré la pauvreté de son costume.

—C'est Salef, le tueur de requins, me dit à voix basse Ismaël.

Salef, le tueur de requins

C'était un homme au visage foncé, grand et nerveux, taillé comme un athlète, coiffé d'un mouchoir à carreaux dont les bouts, s'échappant d'un grossier chapeau de paille, descendaient sur ses épaules; une blouse bleue, serrée à la taille par une ceinture de cuir, et un pantalon de même nuance descendant à mi-jambes, complétaient son costume.

—Je vous présente, me dit Nadir-Hadj, un héros comme vous les appelez, vous autres Européens, qui a sauvé la vie à je ne sais combien de plongeurs sur le point d'être coupés en deux par les requins.

Salef est le gendarme de la mer où on le voit circuler dans son léger bateau entre les barques de pêcheurs, toujours à l'affût du monstre auquel il a voué une haine implacable.

Pendant une demi-heure j'eus l'occasion d'échanger, par l'intermédiaire de mon hôte, quelques mots de politesse avec Salef qui m'engagea à le visiter dans sa cabane située près de là, à quelques mètres de la mer.

La mort d'Azab

Quand il se fut retiré, je priai Nadir-Hadj de me raconter par suite de quelle circonstance l'homme qui venait de sortir s'était consacré à un sport aussi périlleux qu'humanitaire.

—Salef, me répondit-il, apparut pour la première fois sur cette côte il y a six ans environ; il était accompagné d'un frère beaucoup plus jeune que lui,



“Je vous présente un héros,” me dit Nadir-Hadj,

du nom d'Azab, auquel il témoignait en toute occasion une affection touchante, tenant plutôt de celle d'un père pour son fils.

“Les deux pêcheurs, naturellement engagés sur le même bateau, s'étaient fait remarquer parmi les plongeurs pouvant rester le plus longtemps au fond de l'eau. Un jour, le plus jeune venait à peine de descendre dans la mer que la corde qui l'attachait à la barque fut violemment secouée; Salef, remonté depuis un instant à la surface, saisit par un pressentiment terrible, replongea aussitôt, son couteau à la main, pendant que les servants hâlaient la corde. A peine était-il arrivé à quelques mètres du fond, qu'il aperçut la tête de son malheureux frère engagée dans la gueule d'un requin énorme.

“La courte lutte qui suivit dut être terrible, au dire des témoins de cette effroyable scène.

“Pendant que les servants ramenaient le corps mutilé du jeune plongeur auquel la tête manquait, celui de Salef, donnant à peine quelques signes de vie, apparaissait à la surface, et fut heureusement recueilli par les hommes de la barque. Enfin, un troisième corps flotta, celui du squal, dans le flanc duquel le couteau du plongeur était resté planté jusqu'au manche.

“Dans l'estomac du monstre, on retrouva la tête de l'infortuné Azab.

“A partir de ce jour, Salef se désintéressa de la pêche des perles, mais, ayant voué aux squales une haine farouche, il s'en fit le chasseur impitoyable, d'où le nom qui lui fut donné un peu après de “tueur de requins”.

“Les guettant chaque jour, pendant la saison de pêche, alors qu'ils accourent nombreux de tous les points de l'Océan, attirés par ce rassemblement inaccoutumé de corps humains, Salef semble deviner leur présence au moindre bouillonnement de l'eau; de loin il aperçoit les rayures significatives sur l'élément liquide; et, armé de son long et large coutelas, il attaque le requin comme s'il ne s'agissait que d'un mouton à égorger”.

—Mais, fis-je observer, de quoi vit-il donc?... S'il ne va plus à la mer pour y travailler comme les autres pêcheurs... aurait-il, par hasard, de la fortune?

—Oh! non, répondit mon hôte, mais, en raison des services qu'il rend, tous les patrons de barque prélèvent sur leurs bénéfices une petite somme en faveur de Salef. De cette façon, il est à l'abri du besoin.

Le palais de Salef

“Du reste, poursuivit Nadir-Hadj, puisqu'il vous a engagé à le visiter, vous devriez le prier de vous prendre une fois avec lui pour être témoin de sa manière d'opérer; la chose est curieuse et mérite d'être vue”.

Un jour donc, accompagné d'Ismaël qui devait me servir d'interprète, je pris le chemin de la demeure de Salef. La cabane, à une demi-heure de distance de l'habitation de Nadir-Hadj était pour moi un but de promenade.

Isolée au bord de la mer, c'était une espèce de hutte à toit plat; le mur était formé de troncs de palmiers espacés soutenant dans les intervalles un torchis de terre glaise et de bourre de crin incrusté çà et là de larges écailles d'huîtres perlières dont l'iris brillait aux rayons du soleil.

Deux tamariniers couvraient cette hutte de leur ombre. Au milieu de la solitude morne, la cabane eût semblé inhabitée, si une légère fumée ne se fût élevée en spirales bleuâtres entre les branches des tamariniers.

Ismaël et moi nous entrâmes dans la cabane. Sur un foyer, à l'angle de la pièce où nous pénétrâmes, quelques tisons achevaient de se consumer. Des poissons, en compagnie de quelques morceaux de viande, grillaient sur les braises. A quelques pas de là, Salef, assis sur un escabeau de bois de palmier, fumait gravement, les yeux perdus dans la vague et absorbé dans ses pensées.

L'intérieur de la cabane était pauvre et nu. Parmi des filets semblables à ceux dont se servent les pêcheurs de perles, on apercevait une demi-douzaine de coutelas longs et larges: le râtelier d'armes du chasseur, et, également appendus à la muraille, un burnous blanc et un turban de fine mousseline, souvenir du pauvre Azab, le frère toujours regretté.

—Ah! c'est toi, Sidi, me dit Salef en m'apercevant. Sois le bienvenu dans ma pauvre cabane.

“Me feras-tu l'honneur de partager ce frugal repas, continue-t-il, en montrant d'un geste le foyer”.

Par l'entremise d'Ismaël, je crus devoir le remercier tout en refusant son offre, mais en le priant de ne pas se gêner pour manger en ma présence. C'est ce qu'il fit.

Pendant qu'il portait les morceaux à la bouche, en brisant de temps en temps une galette de froment, je lui exposai le désir que j'avais de l'accompagner dans une de ses expéditions à la poursuite des squales.

—Demain, dit-il, au lever du soleil, sois ici, nous rejoindrons la flotille de pêche.

Homme contre monstre

En effet, le lendemain, je le trouvai, m'attendant au bord de la mer, sa barque fine et allongée prête à partir. Salef était entièrement nu, sauf un court caleçon de toile serré à la taille par une cordelette dans laquelle était passé son long couteau; deux autres tout pareils se trouvaient à l'avant du bateau.

—C'est en cas d'accident, me dit le pêcheur interrogé à ce sujet. Il arrive quelquefois que l'arme plantée dans le corps du requin disparaisse avec lui au fond de l'eau; si je n'en avais de rechange, il me faudrait revenir à terre... une journée perdue, ajoute-t-il avec un sourire triste.

M'ayant fait placer à la proue de l'embarcation, Salef prit les avirons et, bientôt, nous volions sur la surface du flot calme et bleu.

Accueilli par les saluts habituels de bienvenue, Salef, absorbé dans l'examen de l'eau, circulait lentement entre les barques immobilisées, prêtant une attention particulière aux mouvements de la corde qui soutenait le plongeur.

Comme nous passions près d'une barque, au moment où l'un des hommes venait de descendre dans la mer, les pieds alourdis par la pierre, mon compagnon se dressa brusquement et me fit voir un point mobile, semblable à une rayure argentée sur la surface liquide; puis, après avoir assuré le manche de son poignard dans la main, il se jeta à l'eau.

L'objet avançait vers l'endroit où était descendu le pêcheur; grâce à la transparence de la mer, j'aperçus le dos noir d'un requin énorme dont les yeux verdâtres semblaient phosphorescents; il se dirigeait en droite ligne vers le plongeur qui, tout occupé de son travail, ne l'avait pas aperçu.

En un instant, Salef eut pris position entre ce dernier et le monstre qui nagea aussitôt vers cette nouvelle proie.

Immuable, en apparence, le pêcheur, son couteau à la main, attendait le choc du squalo.

Lorsque la tête de l'homme toucha presque celle du requin, ce dernier se renversa brusquement sur le côté afin de pouvoir saisir sa proie, mais, plus rapide que lui, Salef avait plongé sous son dos, et, dans le ventre argenté qui brillait alors au soleil, il avait enfoncé jusqu'au manche la lame pointue et tranchante qui disparut dans le cœur même du monstre.

Tout ceci eut lieu si rapidement que j'étais encore comme paralysé par la vue du danger couru par le pêcheur, lorsque ce dernier, étant lestement monté sur le bateau lança un regard de haine satisfaite sur le corps du monstre, pendant qu'autour du canot retentissaient les applaudissements et les cris joyeux des pêcheurs.

Ce fut, du reste, le seul exploit de cette journée, mais, d'après ce qui me fut rapporté depuis, il paraît que le "tueur de requins" avait une fois mis à mort trois de ces animaux dans l'espace de quelques heures.

Lorsque, avant la tombée de la nuit, nous revînmes vers l'anse qui servait de port à l'embarcation

de Salef, nous étions silencieux l'un et l'autre, Ismaël n'étant pas là pour traduire nos paroles; mais mon regard et une étreinte chaleureuse de mes deux mains témoignaient à ce vaillant si modeste dans sa victoire, l'admiration émue que son dévouement m'inspirait.

Et, ce soir là, de retour dans mon logis solitaire, étranger à toute autre préoccupation, je me demandais quelle récompense mériteraient, chez nous autres civilisés et raffinés, ces actes d'incroyable héroïsme accomplis si simplement presque chaque jour, pour le salut de pauvres et infimes travailleurs de la mer!

Cependant, sans vouloir en rien diminuer son mérite, je ne pouvais m'empêcher de me ressouvenir du regard chargé de haine qu'il avait lancé à sa victime, et je me disais que chez lui, le courage était stimulé plus encore par le souvenir de la mort tragique de son frère que par le désir de sauver ses semblables d'une mort si atroce.

HENRI RENOÛ.

LA BELLE ROBE

—Drédré, si tu recommences, tu auras une claque!

—Pourquoi? demanda l'enfant, avec l'inflexible logique des tout petits, qui, emprisonnés dans des obligations incompréhensibles pour eux, ligottés de restrictions dont on ne prend pas la peine de leur expliquer le sens, se cognent par tous les bouts à la vie comme des papillons dans un abat-jour lumineux.

Mme Solre était bien trop occupé avec la merveilleuse étoffe, huit mètres de crêpe de Chine soyeux, nacré, un coupon splendide que son mari venait de lui acheter, tandis que le "marchand chinois", un gaillard tanné par les voyages, tenant le milieu entre le maître d'hôtel des premières sur paquebot et le mercanti exotique, rempaquetait, avec des gestes lents, l'espoir secret d'une nouvelle affaire, ses bronzes d'animaux, ses figurines d'ivoire, ses écharpes et ses broderies éclatantes où l'on voyait des fleurs de soie parmi des feuillages d'or.

M. Solre satisfait, mais ne voulant pas le paraître, ravi, mais d'un air méfiant, dégoûté presque, tournait entre ses doigts le bibelot qu'il venait de s'offrir, un enfant chevauchant un buffle, le tout d'une grâce contournée et charmante. Et quelle patine!

Drédré, à qui l'on n'avait rien acheté, parce que "ce n'étaient pas des choses pour les enfants", réfugié dans le coin de la chambre, s'évertuait à retirer un album d'images de dessous une lampe, dépliée du guéridon voisin où le marchand reprenait ses objets de vente, et qu'indéfiniment, sans respect pour la propriété privée, M. Solre avait posée sur l'album de son fils.

"Mon album". Drédré avait bien le droit de le prendre, et, avec des efforts sournois, en dépit de la menace de sa mère, il tirait, tirait, sous le lourd presse-papier de la lampe. Va-t-en, vilaine lampe! Ce n'est pas ta place!

Patatras! Un grand bruit, tout est par terre, le verre en miettes, le pétrole coule en mare. Clac!

—Tu l'a reçue, ta gifle!...

Oh! quelle gifle! On a dû l'entendre de la cuisine! Aussi sonore que lorsque Jean, l'aîné des trois frères, abat sur le mur la grande règle plate dont il est si fier.

—C'est vrai, il est insupportable, cet enfant!

Et, le "marchand chinois" expédié, Drédré se voit solennellement privé de dessert; justement Jean et Pierrot reviennent du lycée, assistent à la confusion du cadet, et il y a sur la table, Drédré l'avait remarqué, de la confiture de framboise et des bananes. Des bananes!...

Le cœur gonflé, mais détournant les yeux de ses frères qui nettoient leur assiette aussi nette que s'ils l'avaient léchée — ils n'en ont pas donné leur part de la belle gelée rose sombre — bon! les voilà

qui pèlent leur banane: ça ressemble à du drap ou à du cuir, la peau; on pourrait peut-être en faire des habits — Drédré écoute sans le vouloir, entend, malgré lui, sa mère qui, dans un babil d'oiseau gai, explique à papa comment elle fera la belle robe.

Elle se tourna vers les trois petits garçons:

—Vous serez fiers, n'est-ce pas, quand vous verrez votre maman aussi belle?

Jean hochait la tête, Pierrot prit un air malin, Drédré seul baissa la tête, avec une expression gauche et triste.

—Cet enfant a l'air sournois, remarqua le père.

S'il entendait par là que Drédré, à cinq ans, éprouvait beaucoup de sensations intenses qu'il ne savait comment exprimer, M. Solre, homme distingué, mais peu perpicace papa, et d'ailleurs trop occupé pour faire de la psychologie puérile, M. Solre avait tout à fait raison.

Mais Drédré n'avait pas moins raison, quand, dans sa logique obscure, et sentant plus qu'il ne se le traduisait par des mots, il songeait que sa petite mère n'avait de pensées, de tendresse en ce moment que pour la belle robe. D'ordinaire, après le café, elle appelait d'un signe Drédré auprès d'elle; il se blotissait contre ses genoux, assis sur le petit tabouret de tapisserie où l'on voit la bergère et le chat. (Il était une bergère, et ron, ron, petit patapon... Le chat qui la regarde, avec un air fripon, ron ron). Sitôt là, maman caressait les longues boucles blondes de Drédré, ces boucles soyeuses, elles aussi, et douces, douces autant que la méchante robe, l'odieuse robe qui attire les clagues!

Il ne peut regarder sans rancune l'étoffe de luxe et de plaisir, cette étoffe que sa mère palpait, brassait, aimait, disposait déjà en bouffants imaginaires, en fugitifs plissés. Non, il ne l'aimerait jamais, cette robe; jamais on ne lui ferait convenir qu'elle était belle. Et, plus forte que son chagrin, son humiliation, sa rancœur, — gros mots, mais proportionnés à sa taille, égaux à sa peine, — une souffrance le mordit.

Il aimait sa mère, et sa mère l'avait frappé. Oh! ce n'était rien; souvent, d'autres fois, il ne l'en aimait que plus après: c'était si bon un baiser sur des yeux en larmes, et l'attendrissement de se serer contre la jeune poitrine, de sentir un cœur de maman! On l'avait privé de dessert aussi. Ça, c'était dur. C'était injuste, d'abord. La lampe, oui. Mais pourquoi était-elle venue, cette lourdaude, s'accroupir sur l'album, faire poids exprès, semblant dire: "Tu resteras là, que tu le veuilles ou non?" Eh bien! la gelée de framboise, la banane, — Pierrot en avait une joliment grosse, si grosse qu'il ouvrait les yeux autant que la bouche, en y mordant, — tant pis! ce sont des calamités qu'un homme — un homme! — peut supporter. Mais ne pas s'asseoir sur la bergère et le chat (ron, ron, ron) ne pas être caressé par petite mère, voir les doigts légers, les doigts purs aux ongles à pointe d'ivoire — il n'y a pas beaucoup de belles dames qui ont des doigts si jolis!... — voir ces doigts aimés fourrager sans trêve l'étoffe maudite, cela, Drédré ne le put supporter sans une atroce douleur.

La jalousie, dont il ne devait connaître le nom que bien plus tard, lui était révélée du coup, âcre,

obsédante. Elle le tenailla tout le jour, et son visage malheureux eût fait pitié s'il n'eût paru si maussade.

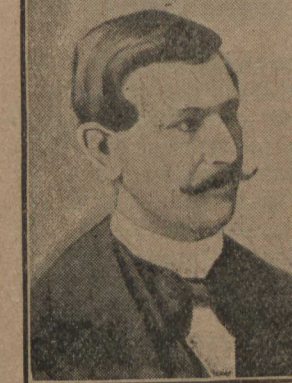
—C'est curieux comme Drédré a l'air sournois, dit le soir Mme Solre à son mari.

—Tiens! tu l'as remarqué aussi?

Le lendemain, elle alla chez sa couturière.

Un soir enfin, voilà qu'une apprentie apportait un immense carton plat, recouvert de toile cirée et bouclé d'une ceinture de cuir. Longuement, elle attendait dans l'antichambre. Oh! que pouvait-il bien y avoir dans cette mystérieuse boîte? Pas quelque chose de bien haut, toujours. Des jouets, une surprise? Justement Noël approche.

Du temps s'écoule et l'apprentie s'en va. Drédré estime qu'il peut se glisser chez sa mère. Il tourne doucement le bouton de la porte, et ce qu'il voit, ce n'est pas le chemin de fer circulaire, ce n'est pas les courses sur la piste ronde, c'est, immobile, souriante, grave du sentiment de sa beauté, maman, pareille à une princesse de neige, à une mariée angélique, toute blanche dans la robe précieuse, la robe de crêpe de Chine, dont on a tant parlé, qu'il semble qu'elle ait pris l'importance d'une personne, qu'elle soit vivante, et douée d'un sortilège.



VICTOR MARGUERITTE.

Médusé, Drédré contemple, et, dans sa cervelle enfantine, des sentiments confus et violents se pressent: l'admiration, l'amour malheureux, vindicatif, et la jalousie toute revenue d'un coup, la jalousie de l'enfant, instinctive et profonde, de toute la force d'une passion d'homme. Il rêve, en rapidité d'éclair, à des choses insensées: il voudrait que cette belle robe brûle, flambe comme un rideau de gaze, mais sans que sa mère ait du mal. Il pense à la déchirer, cette robe, à la salir, à l'anéantir. L'expression de son petit visage est si singulière que Mme Solre balbutie, interdite:

—Eh bien! Drédré?

Drédré fond en larmes. Quels sanglots! quelle douleur! Non, même le jour où il a roulé du haut de l'escalier, même le jour où Pierrot lui a crevé son énorme ballon de caoutchouc, il n'a tant pleuré. Stupéfaite, bouleversée, rappelée à son âme de mère sans souci de sa belle robe qu'elle froisse, Mme Solre saisit à pleins bras son petit:

—Qu'est-ce que tu as? pourquoi pleures-tu?

Et, dans les bras qui l'étreignent, Drédré suffoque, délicieusement, surtout quand Mme Solre — a-t-elle deviné? a-t-elle compris? — murmure, de tout son cœur troublé, où percent une angoisse vague et une tristesse obscure (elle ne pense plus à sa robe, maintenant):

Drédré chéri, mon petit garçon que j'aime... que j'aime...

Paul et Victor MARGUERITTE.

A TRAVERS LA MODE



Robe d'intérieur en pongé, garnie d'entredeux de guipure et terminée par un volant de dentelle. Cette robe empire est maintenue par un ruban noué à la base du grand col de guipure. Manche bouffante rattrapée au milieu et finie par un sabot de dentelle.

LE COSTUME-TAILLEUR

Pourquoi vouloir refaire l'éloge du costume-tailleur?—(dit la Bne de Trèves dans "La Mode Nationale" de Paris) — il n'est plus à faire; toutes les femmes, quelle que soit leur manière de s'habiller, quel que soit leur train de vie, ont pu reconnaître les immenses avantages qui résultent pour elles de la grande vogue dont jouit depuis quelques années déjà le costume tailleur.

En été on porte le costume tailleur léger; en hiver, la veste ou la jaquette se fait plus chaude et elle peut suffire si on complète l'ensemble par une douillette fourrure.

Mais, c'est surtout pendant les périodes de demi-saison que l'on apprécie le mieux les costumes tailleur, du reste c'est l'habillement vraiment pratique pour l'usage courant.

Le costume tailleur comprend la jupe et le petit vêtement semblable sous lequel on porte une blouse ou une chemisette disparate.

La jupe est toujours relativement simple, et nous expliquerons cette appellation en disant que la simplicité n'est souvent qu'apparente; on a, il est vrai, des jupes tout unies, toutes plates sur les hanches, taillées en forme avec une couture au milieu du devant. Au bord inférieur quelques piqures terminent la jupe de façon très nette; ces jupes sont doublées en plein, ce qui permet de les retrousser facilement, et cependant nous ne devrions pas parler ici de la question du relevage des jupes puisqu'il est maintenant établi que pour le tout aller on porte des jupes rasant terre qu'il n'est point besoin de relever; souvent même on les écourte à une petite distance du sol, ce qui est encore mieux quand l'allure peut permettre cela. Très appréciées, et plus gracieuses sans doute, bien qu'étant moins pratiques, sont les jupes plissées. Les plis sont disposés de façons très diverses: parfois ce sont des plis plats faisant tout le tour, d'autres fois ils sont isolés par groupes. Une disposition fort heureuse consiste à faire les côtés plats tandis que le devant

seul a des plis rentrés formant l'éventail au milieu. Le contraire est bien aussi un large pli rond ou deux plis ronds plus petits s'ouvrant vers le bas pour fournir l'ampleur voulue.

Au bas de la jupe, des biais piqués, des straps et des plis religieuse ou encore des biais pèlerines: voilà qui garnit très volontiers très bien quoique sobrement. Il convient de noter que très volontiers les garnitures, biais ou volants plats, etc., ne partent que des côtés, laissant le tablier ou l'espace qui en tient lieu, uni; la silhouette ne se trouve pas ainsi autant raccourcie qu'avec les ornements tournant en cercles tout autour.

Comme vêtements complétant le costume tailleur on a le choix. Pour les personnes qui aiment le classique, il se fait encore des petites jaquettes et des boléros, mais ce ne sont point modèles nouveaux, on ne saurait trop le répéter. On fait beaucoup de fantaisie; des vestes à taille courte, avec des ceintures, des basques rapportées; des boléros très écourtés, complétés par des basques plissées ou des basques en forme très courtes; toujours nous constatons un raccourcissement voulu de la taille qui semble se placer haut sous les bras, éveillant l'idée du genre Empire.

Ce qui aura un succès très grand, ce sera le petit vêtement droit, veste, ou veston à taille courte, également droit devant: nous y retrouvons des biais, des straps piqués qui rappellent les garnitures de la jupe. L'encolure se termine par un col et des revers, par un col châle, par un de ces jolis cols ronds ou découpés de mille et une façons, et c'est toujours sur le col que viennent se placer les garnitures qui, en se répétant aux parements, donnent la note gaie à l'ensemble du costume.

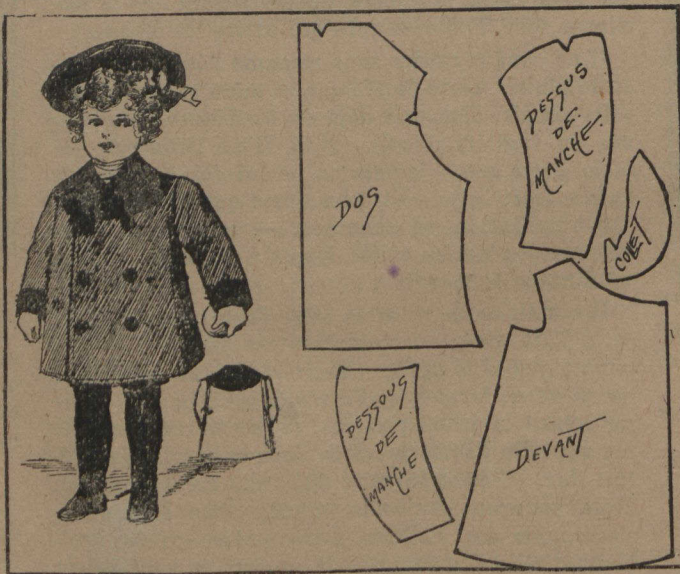
LES CEINTURES

Lorsque dans la toilette il y a jupe et corsage, la ceinture devient nécessaire, indispensable même. Souvent le corsage se pose sur la jupe et l'habillage se trouve ainsi simplifié, car la ceinture est faite sur la doublure même. On n'a donc point à s'en occuper pour la poser en bonne place, elle est fixée comme il convient.

Mais c'est lors de la confection du corsage que l'on doit bien étudier la place où sera posée la ceinture, car celle-ci a une importance très grande. Pour suivre les décrets de la Mode, il faut en ce moment des ceintures hautes et ron-



Manteau de drap — Voici arrivées les fraîcheurs automnales, et, quelles que soient encore les ardeurs du soleil, il n'est plus permis, sans courir le risque d'un refroidissement, d'entreprendre une excursion ou de faire une promenade de quelques heures sans emporter un vêtement avec soi. Mais, par une belle journée ensoleillée, quel dommage de cacher sous un carriek ou quelque autre vêtement disgracieux une toilette élégante et claire! Voici un manteau très commode à porter et très habillé. Il est en fin drap réséda, de forme droite et ample, et peut se faire sans manches, celles-ci étant couvertes par trois pèlerines très courtes devant, et allant en descendant très bas dans le dos. Un élégant motif de bijouterie formant agrafe retient les pèlerines. Au col rabattu se place une barrette de galon d'argent. L'angle formé par les pèlerines, à l'endroit où elles rencontrent le col, est rempli par une légère broderie en fil d'argent et soie réséda. Vers le bas du manteau se retrouve aussi une petite broderie ton sur ton. Le chapeau, demi-saison, est à fond béret en taffetas vert-de-gris avec cache-peigne réséda, et sur le devant un gros chou de même teinte d'où s'élève une aigrette blanche.



PATRON No 502

Manteau pour garçonnet de 3 à 6 ans.

Ce patron se compose de cinq pièces: Devant, dos, dessus de manche, dessous de manche, collet. Le devant se coupe droit fil au milieu. Le dessous de bras se trouve en biais et s'assemble avec le dos qui se trouve droit fil au milieu et sans couture. Assembler les 2 morceaux de manche, dessus avec dessous. Le collet se coupe droit fil au milieu du dos et sans couture. Matériaux: 1 verge $\frac{1}{2}$ en 48 pouces de large.

Pour recevoir ce patron en papier tissu, il suffit de nous adresser 10 cents, de nous indiquer son numéro, et l'âge de l'enfant. (N'oubliez pas de donner votre adresse complète et de signer lisiblement).

des; plus de ceintures descendant en pointe très accentuée au milieu du devant: cela donne un air ancien. Les pointes sont radicalement supprimées et si le mouvement reste quelquefois un peu descendant pour allonger la silhouette, ce n'est pas en formant l'angle mais une légère pente. Ceci seulement pour les personnes fortes, autrement la ceinture est ronde.

Avec les corsages ajustés, les blouses sous les boléros flottants, on veut souvent des ceintures plates remontant presque à la façon d'un corselet. Ces ceintures se font de plusieurs façons: parfois, on se contente d'un large biais qui enserre le buste; d'autres fois, ce sont des coutures placées sous le bras qui permettent d'avoir l'ajustement sans couture, surtout lorsque la ceinture doit être haute et que la personne est très cambrée.

Les ceintures drapées plaisent toujours beaucoup.

Lorsque la ceinture en soie ou en ruban n'est aucunement doublée, les fronces ou les plis sont tenus par des baleines souples; il est au moins nécessaire d'en placer une au milieu du devant, une au milieu du dos, et il n'est pas superflu d'en ajouter une sous les bras.

Avec les costumes tailleur, qui se complètent par une blouse ou une chemisette mise dans la jupe, les ceintures mobiles sont nécessaires.



LA VIE AU FOYER

Le sucre brûlé

Un chimiste de l'Institut Pasteur a montré que les vapeurs qui se dégagent pendant la combustion du sucre contiennent un gaz fortement antiseptique, l'aldéhyde formique ou formol. Or, vous savez certainement que si, dans le temps, on désinfectait les appartements en y vaporisant une solution d'acide phénique ou de sublimé, aujourd'hui cette désinfection se pratique au moyen de lampes spéciales qui, en brûlant, dégagent des vapeurs de formol.

Voilà donc un premier fait qui, au point de vue de l'hygiène et de la désinfection, justifie déjà pleinement la coutume de faire brûler du sucre dans les chambres des malades. Mais les quantités de formol qui se forment pendant la combustion du sucre sont-elles assez grandes pour opérer une véritable désinfection de l'atmosphère? Jugez-en par l'expérience que voici:

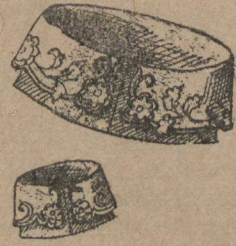
Sous une cloche de verre de la capacité de 2 gallons, on fait brûler une très petite quantité de sucre. Puis, quand les vapeurs se sont refroidies on place sous la cloche des flacons contenant des bacilles typhiques ou tuberculeux, des microbes du charbon, des bactéries de la putréfaction. Au bout de trente minutes, quand on retire ces microbes, on constate qu'ils ont été tous tués par les vapeurs du sucre brûlé!

Non seulement le sucre brûlé tue les microbes, mais il possède encore la propriété d'enlever les mauvaises odeurs. Si l'on fait brûler du sucre sous une cloche contenant de la viande ou des oeufs pourris ou une culture du microbe de la putréfaction, toute mauvaise odeur disparaît. Est-ce parce que l'odeur du sucre brûlé masque maintenant celle de la viande ou des oeufs putréfiés? Nullement. Il s'agit là d'un phénomène strictement chimique dont l'explication est fort simple: le formol qui s'est formé pendant la combustion du sucre se combine avec les gaz puants et forme des produits inertes, c'est-à-dire inodores qui n'offensent plus notre nez. Il paraît même qu'un quantité minime de formol, ou, si vous aimez mieux, de sucre brûlé, est capable de neutraliser une masse considérable de gaz mal odorant.

(La Science Pratique.)

Pour la conservation des tapis

Placez des feuilles de papier brun sous les tapis; cela donne du moelleux sous le pied, assure au tapis une plus longue vie, en diminuant l'usure, en même que cela isole mieux de l'air et rend les pièces plus chaudes.



Col et manchettes brodés

Modèle pouvant se faire en drap ou en linon. S'exécute au plumetis pour le linon et en cordonnet d'or ou d'argent pour le drap.

Pour ôter les taches des tapis

On peut enlever les taches de graisse, de boue, toutes les souillures d'un tapis, sans nuire à la couleur, à l'aide de la mixture suivante: un quart de livre de savon blanc de Marseille, trois onces d'ammoniaque, une once d'éther, une once d'esprit de vin, une once de glycérine. Coupez le savon en petits morceaux et dissolvez dans une demi-chopine d'eau de pluie; ajoutez 1 pinte d'eau de pluie et tous les autres ingrédients. Frottez les taches avec la mixture en vous servant d'une brosse douce; rincez avec un linge trempé dans l'eau claire et frottez avec un linge sec.

Nettoyage des vieilles gravures

Il peut être intéressant de rendre nettes et propres des gravures jaunies par le temps. Voici un procédé au moyen duquel l'opération est facile et peu coûteuse. On mettra tremper les gravures pendant vingt-quatre heures dans de l'eau oxygénée à un demi-volume, avec addition d'une faible quantité d'ammoniaque. Les gravures seront ensuite retirées et lavées à l'eau claire. Ce moyen est le meilleur de tous.

Taches d'huile ou de graisse sur le papier

L'enlèvement de ces taches demande de la patience et de la délicatesse. Mélangez par parties égales, de l'alun calciné et du soufre légèrement pulvérisés. Humectez la tache, étendez dessus un peu de votre poudre et frottez légèrement avec le doigt jusqu'à disparition complète de la tache. Il sera souvent nécessaire de recommencer plusieurs fois avant d'obtenir un résultat satisfaisant. La tache sera d'autant plus difficile à faire disparaître qu'elle sera plus ancienne et plus pénétrante.

Propriétés de quelques fruits

Les fruits jouissent de propriétés médicales qu'il n'est pas inutile de connaître. Le citron, par exemple, est un antiseptique du canal intestinal; les mûres sont toniques, et bonnes à employer contre la diarrhée; les figues sont purgatives, et les cerises, surtout les noires, sédatives. Les fraises sont favorables aux goutteux et aux rhumatisants, en raison des sels minéraux qu'elles contiennent.

Pourquoi les légumes sont-ils parfois coriaces

Deux causes contribuent à rendre coriaces ou difficiles à cuire les légumes farineux.

La première résulte des trop fortes chaleurs de l'été pendant leur végétation, ce qui les rend cornés; la deuxième dépend de l'eau dans laquelle on les fait cuire.

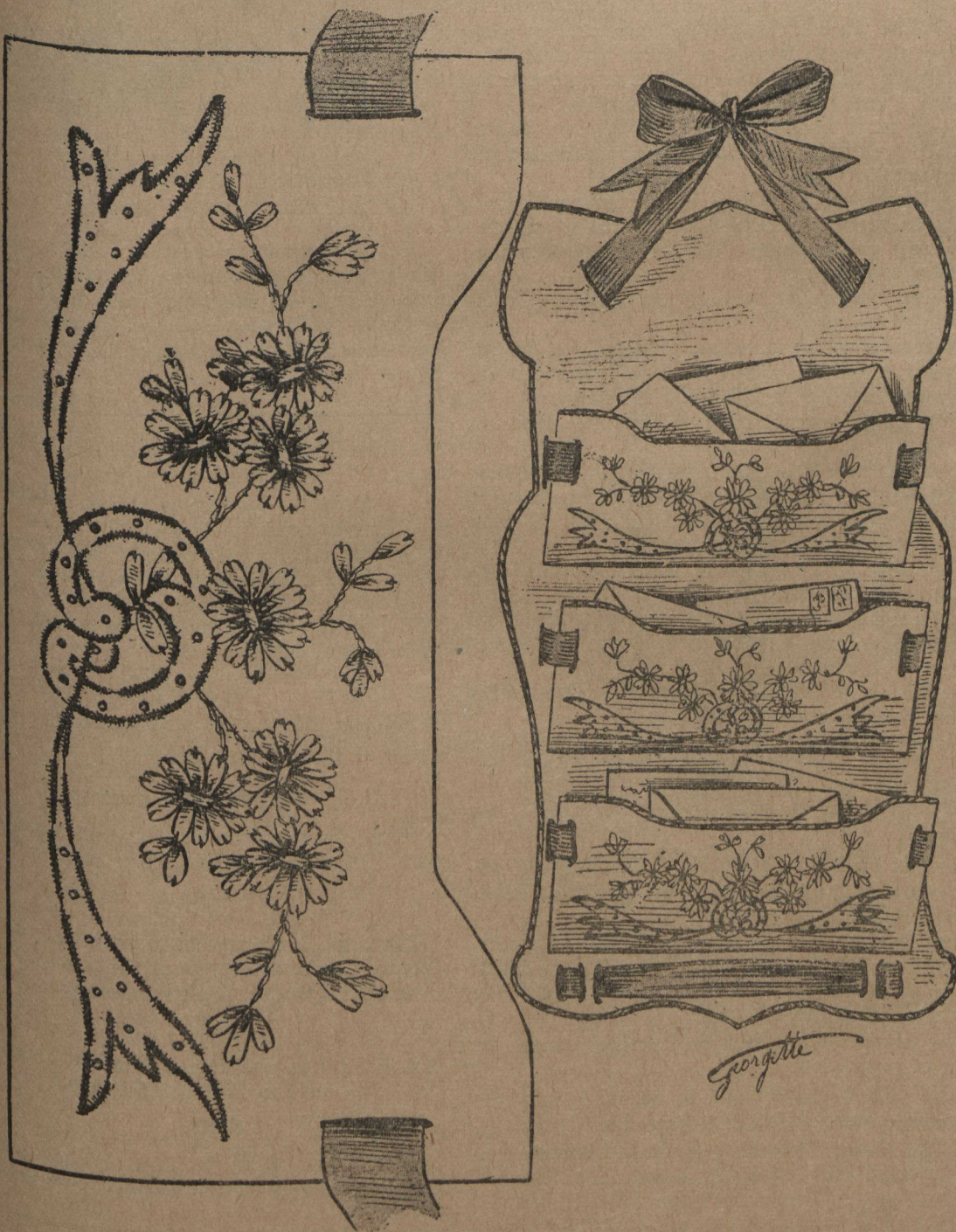
On sait que l'eau de puits, par exemple, est impropre à cet usage par la quantité de chaux qu'elle contient en dissolution.

On remédie à cet inconvénient, en mettant de la cendre de bois, gros comme un oeuf, dans un linge serré qu'on jette dans la marmite, et qu'on retire après la cuisson. Ce moyen, outre l'avantage de cuire promptement les légumes, a celui de contribuer à en améliorer le goût. Il économise en même temps le sel, dont il convient de diminuer la quantité.

Voici un autre moyen:

Par l'addition de 26 décigrammes de sous-carbonate de potasse ou de carbonate de soude par sceau d'eau, on décompose ces sels: les légumes cuisent très bien, et l'eau ne contracte aucune propriété malfaisante.

Il existe encore un autre moyen: il consiste à ajouter un peu de vinaigre, ou de l'oseille, dans un nouet, à l'eau dans laquelle on fait cuire les légumes.



Porte-lettres en drap ou velours brodé

Broderie en rubans rococo, points de tige, chenille et paillettes. Le même motif se répète sur les trois pochettes qui sont bordées d'une ganse de soie assortie à la nuance. Cet ouvrage est particulièrement en velours ou en soie vert empire, avec fleurs en rubans roses et bleus de plusieurs tons, chenille en vert foncé et paillettes or ou argent.

POUR NOS JEUNES AMIS



Laquelle des deux ?

On sait que l'air, de même que les autres gaz, est très compressible. Les liquides ne le sont presque pas, et l'expérience qui le démontre se fait facilement sans laboratoire; il suffit, lorsqu'on met du vin en bouteilles, de s'obstiner à boucher une bouteille trop pleine. Au premier coup de battoir sur le bouchon, le fond de la bouteille s'en va... et le vin aussi!

Les corps solides, tels que le bois, le papier, les étoffes, sont plus ou moins compressibles; le liège, le bois blanc, le sont beaucoup; les bois durs le sont très peu. Les métaux sont compressibles; nous en avons la preuve dans les pièces de monnaie et les médailles qui conservent l'empreinte reçue sous le balancier.



Mais il est bien évident que cette compressibilité varie avec l'état dans lequel ces corps se trouvent, témoins notre expérience d'aujourd'hui, qui peut être présentée sous forme d'un jeu de société très amusant.

Tirez légèrement le tiroir d'une boîte d'allumettes suédoises, et enfoncez, entre ce tiroir et les côtés de la boîte, les extrémités non garnies de phosphore de deux allumettes qui figureront deux montants verticaux. Entre les deux bouts phosphorés de ces deux allumettes, placez-en une troisième, figurant une traverse horizontale; elle écartera les deux montants de leur position verticale, et ceux-ci la maintiendront serrée entre eux.

Cela fait, mettez le feu, à l'aide d'une quatrième allumette, "au milieu" de l'allumette horizontale, et demandez au public laquelle des deux allumettes verticales s'enflammera la première, lorsque le feu aura atteint les bouts de la troisième. Les uns parieront pour celle de droite, les autres pour celle de gauche, et ils constateront au bout d'un instant qu'ils ont tous perdu. En effet, l'allumette horizontale, dont le milieu s'est carbonisé, n'a pu résister à la compression et a été violemment projetée loin de la boîte par les deux autres, agissant sur elle comme des ressorts.

LES TROIS FILEUSES

Un roi très riche, mais fort avare, voulant donner pour femme à son fils, une bonne travailleuse, fit avertir toutes les jeunes fileuses du royaume d'avoir à se présenter au palais. Sitôt arrivées, il conduisit chacune d'elles dans une chambre où se trouvaient un rouet et un grand tonneau plein de lin.

—Si tu veux être princesse, il faut filer tout ce lin en trois jours! disait le roi à chaque fileuse. Et il s'en allait, fermant la porte à clef. Aucune ouvrière n'ayant pu venir à bout de la besogne, le prince risquait fort de rester garçon. Mais voilà qu'un jour, la jolie Mirza, fille

VERS A DIRE

L'OISEAU-MOUCHE

Il est si petit qu'il se perd,
Quand du soir souffle la rosée;
Par une goutte il est couvert,
Par une goutte de rosée.

Du chasseur il brave le plomb,
Car où l'atteindre? il est si frêle
Et si léger qu'un cheveu blond
Pèse plus à l'air que son aile.

Il s'endort au milieu des fleurs
Quand il vole de tige en tige;
Avec son chant et ses couleurs
Il semble une fleur qui voltige.

Il voit pâlir son vermillon,
Si la main d'un enfant le touche;
Il est moins grand qu'un papillon,
Un peu moins petit qu'une mouche.

LEON GOZLAN.

d'un pauvre charbonnier, était sur sa porte, en train de filer, lorsqu'elle aperçut trois vieilles femmes. Elles étaient bien laides: l'une était bossue, la seconde avait des lèvres énormes, la troisième un nez long d'une aune. Elles portaient de lourds fagots, et Mirza qui avait bon cœur leur offrit son aide qu'elles acceptèrent. En route, l'une d'elles dit à la jeune fille:

—Si tu es bonne fileuse, pourquoi ne vas-tu pas te présenter au palais. Tu pourrais devenir princesse!

—C'est que, dit Mirza, on prétend que le roi fera travailler sa belle-fille du matin au soir. Ce n'est pas la peine d'être princesse pour travailler tout le jour!

—Ne crains rien! dirent les vieilles. Crois-nous, et tu verras!

Mirza s'en fut donc au château, et le roi l'ayant enfermée, elle se mit à la besogne. Vers minuit: toc! toc! on frappa à la fenêtre.

C'étaient les trois vieilles, chacune avec un rouet.

—Aide-nous à monter! crièrent-elles à Mirza. Et sitôt que celle-ci les eut hissées dans sa chambre, elles se mirent à filer, filer, si bien qu'au matin le tonneau fut vide.

—Adieu! dirent-elles à Mirza. N'oublie pas de nous inviter à ta noce!

Mirza les remercia et promit. Quand le roi vint, vers midi, voyant tout le lin filé, il s'écria:

—Tu es la reine des fileuses! Dans trois jours tu épouseras mon fils!

La veille du mariage, Mirza dit à son fiancé:

—Il faut que j'invite mes tantes! Et elle envoya chercher les trois vieilles.

Le prince en les voyant, fit la grimace, et dit à Mirza:

—Tes tantes ne sont pas belles! Puis il demanda à la première comment elle était devenue bossue.

—C'est à force de filer, répondit la vieille. Quand on file tout le jour, le dos devient rond!

Le prince demanda à la seconde pourquoi elle avait de si grosses lèvres.

—Quand tout le jour on mouille son fil, les lèvres grossissent.

—Pourquoi avez-vous le nez si long? demanda le prince à la troisième vieille.

—Seigneur, répondit-elle, c'est à force de filer. Quand tout le jour on branle la tête, en filant, le nez s'allonge peu à peu!

Quand le prince eut entendu cela, il dit à Mirza:

—Je ne veux pas que tu deviennes laide comme tes tantes. Mon père dira ce qu'il voudra: tu ne travailleras que pour te distraire!

Qui fut bien attrapé? Ce fut le vieux roi. Qui fut bien aise? Ce fut Mirza!

Enlever d'une assiette, sans la toucher, une pièce de 10 cents

C'est un bol ordinaire qui permet de résoudre ce problème.

Mettez la pièce de 10 cents au milieu d'une rondelle de papier, dont le diamètre sera un peu plus petit que celui du bol. On peut prendre, à la place du bol, un verre, une timbale, etc. Le papier portant la pièce étant mis dans l'assiette, recouvrez-le avec le bol. Prenez le pied de ce bol dans votre main, enlevez le bol brusquement; vous produisez une aspiration d'air qui enlève la feuille de papier et la pièce, et celle-ci retombe en dehors de l'assiette, si vous avez eu soin d'enlever le bol non pas verticalement mais dans une direction un peu oblique.



Cette amusante récréation vient nous rappeler en petit le phénomène des "trombes" dans lesquelles l'aspiration verticale de l'air de bas en haut suffit pour soulever la mer en cônes immenses, ou pour déraciner des forêts entières.

PROBLEMES ET DEVINETTES

No 60 — Le son, la vue et la balle

Trois hommes assis au bord d'une rivière discutent à qui a vu le premier la décharge d'un coup de fusil tiré sur la rive opposée. Le No 1 a entendu la détonation, le No 2 a vu la fumée de la décharge et le No 3 a vu la balle frapper l'eau à ses pieds.

No 61

Qu'est-ce qu'on peut recevoir et ne pas posséder, et donner sans perdre?

No 62 — Le hareng

Si un hareng et demi coûte un sou et demi, combien coûtera une douzaine et demie?

No 63

On offre à un marchand un escompte sur sa facture de 20, 10 et 5 pour cent, ou 5, 10 et 20 pour cent. Quel est le plus avantageux pour lui?

Solutions des problèmes publiés dans le No 1174 de l'Album Universel

No 57 — Trois chats.

No 58 — A, 7; B, 5.

No 59 — 5 vaches, 1 cochon, 94 moutons.

Suivent 12 pages qu'on peut détacher de la revue, elles sont paginées de façon à permettre leur reliure. En lisant nos feuillets, nos lecteurs sont priés d'observer le numérotage mis au bas des pages.
L. R.

Enregistré conformément à l'acte des droits d'auteur

LES PIRATES DU GOLFE ST-LAURENT

Suite d'"UN DRAME AU LABRADOR," publié dans (Le Monde Illustré) Album Universel

ROMAN CANADIEN INÉDIT



PAR LE DR EUGÈNE DICK

(Suite) I

Partout autour de ce vertigineux entassement de rochers chauves, on ne trouva que la solitude, — mais non le silence, car les oiseaux y faisaient un vacarme étourdissant.

Après en avoir fait le tour, — ce qui prit bien une couple d'heures, — on dirigea la proue du vaisseau vers la baie de Kécarpoui, où l'on aurait peut-être des nouvelles du "Marsouin", si toutefois aucun autre indice de la jeune femme disparue n'était arrivé à la connaissance des deux familles.

Au moment où le "Vengeur" embouquait l'ouverture de la baie, deux embarcations s'élançèrent des rives opposées et abordèrent le yacht, avant même qu'il ne fût complètement immobilisé dans son mouillage.

Il était alors cinq heures de relevée.

Les gens de la baie ne savaient rien de particulièrement intéressant, — si ce n'est toutefois, vers le petit jour, une goélette, ressemblant par ses agrès et sa voilure au "Marsouin" avait remonté le golfe, mais si loin dans le sud qu'on ne pouvait jurer de rien.

D'ailleurs les fonds de cette goélette étaient peints en rouge, tandis que la carène du "Marsouin" avait toujours été enduite de goudron, c'est-à-dire noire.

—Ce sont eux! s'écria le capitaine Labarou: le badigeonnage de "leurs fonds" est une frime de contrebandiers. En chasse, camarades!...

L'ancre fut aussitôt remontée. Puis, la voilure étant orientée tribord amures, le "Vengeur" se pencha sur son flanc gauche et reprit sa course vers le golfe, — vers l'inconnu.

Comme la mer avait encore une couple d'heures à monter, il s'agissait de profiter du courant pour se rapprocher le plus possible des forbans qui fuyaient sur le "Marsouin" et de tâcher de les rattraper avant la nuit.

Mais il devint bientôt évident que la goélette des ravisseurs avait une forte avance, car les lunettes marines furent en vain braquées sur le golfe, dans toutes les directions: on ne put la signaler.

Vers le milieu de la nuit, le "Vengeur" passa à quelques encablures du Petit-Mécatina, — du côté septentrional, — sans rien voir qui ressemblât de près ou de loin à une goélette.

Contournant l'île au nord-ouest, il reprit sa course vers le large, longeant la côte occidentale de cette terre inhospitalière.

Mais il n'avait pas fait un demi-mille, que Wapwi, — qui avait obtenu que son canot fût mis à bord, — fut pris d'un désir aussi singulier qu'impérieux.

Il demanda qu'on lui permit de gagner l'île avec sa pirogue et de séjourner là jusqu'au retour du "Vengeur."

—Mais, que comptes-tu faire dans ce pays de Robinson? lui demanda Arthur Labarou: il n'y a pas un chat au milieu de ces rochers...

—J'attendrai ici le retour de la goélette... Les "squaws" de Shécatica m'ont dit que la Grande-Ourse gardera petite mère sur une grande île... Si c'était ici?

—Nous avons à peu près fait le tour du Mécatina, et, tu vois, le "Marsouin" n'y est pas. Ce doit être l'"Anticosti" qu'elles ont voulu désigner.

—Allez à l'Anticosti, maître... Moi, je vous attendrai ici, sur le Mécatina. Wapwi a dans la tête un petit oiseau qui chante: Viens! viens!

Le capitaine sourit tristement et demeura un instant songeur. Puis, se décidant tout à coup:

—Allons, c'est dit... Puisque tu y tiens, je

vais te faire donner des munitions, des vivres et du luminaire, et ton canot va être mis à la mer... Quand le "Vengeur" repassera, dans un jour ou deux, nous ferons escale pour te reprendre.

Un quart-d'heure ne s'était pas écoulé, que Wapwi quittait le bord, dans sa pirogue bien approvisionnée, et disparaissait au sein de la zone d'ombre entourant les hautes rives du Petit-Mécatina.

De son côté, le "Vengeur" se fondait bientôt dans la vague obscurité du golfe, la proue tournée vers l'île d'Anticosti...

Nous laisserons la goélette continuer sa croisière vers le haut du golfe, à la recherche du "Marsouin", pour suivre le canot du jeune Abénaki.

Aussitôt installé dans son frêle esquif, un double aviron en mains, Wapwi ne s'amusa pas à se créer des fantômes imaginaires (ils le sont tous), — comme n'aurait pas manqué de le faire tout autre enfant de son âge en se voyant ainsi abandonné seul, en pleine nuit, dans les parages les plus déserts du grand fleuve canadien.

Il se hâta de pagayer vers la rive, anxieux de

Au détour d'un cap qui faisait une forte saillie, il crut voir une vague clarté filtrant d'une crevasse élevée, presque au même niveau de la crête rocheuse, à une couple de cents pieds en avant.

Le nocturne canotier crut d'abord à un effet de lune sur quelque roche luisante. Mais un court examen lui permit de se rendre compte que l'astre des nuits "brillait par son absence", comme on dit, et que la clarté observée était bien d'une origine terrestre.

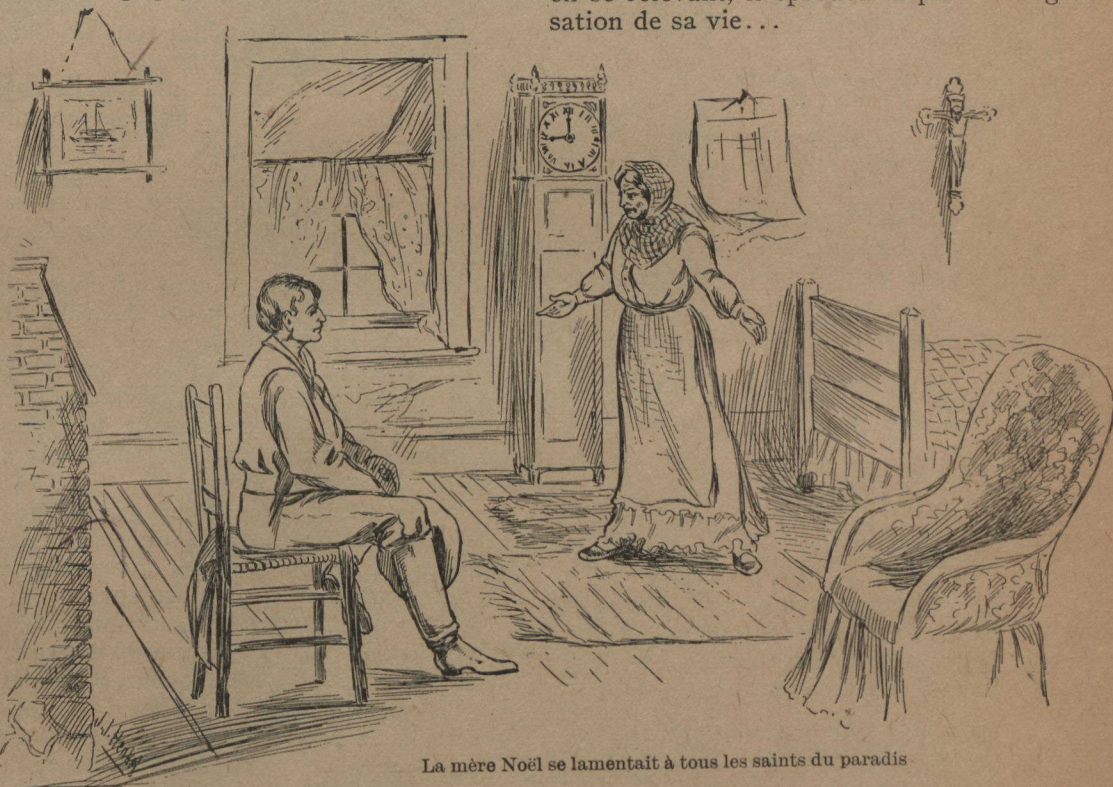
Robinson Crusoë, en voyant l'empreinte de pieds nus sur la grève de son île, ne fut pas plus étonné que Wapwi, à la vue d'une lumière "humaine" rayonnant au sein des rochers du Petit-Mécatina.

"Ils sont là!" se dit l'enfant.

"Ils", dans son idée, c'étaient sa petite mère Suzanne et ceux qui la gardaient, après l'avoir enlevée.

Aussitôt, dans une conception rapide comme l'éclair, Wapwi forma le projet de pénétrer dans cette forteresse de pierre et d'arriver jusqu'à la jeune femme, qu'il aimait comme un fils aime sa mère.

Il se baissa pour reprendre son aviron. Mais, en se relevant, il éprouva la plus étrange sensation de sa vie...



La mère Noël se lamentait à tous les saints du paradis

gagner le plus tôt possible la zone d'ombre protectrice qui ourlait l'île "mystérieuse."

Ce qu'il voulait tout d'abord, c'était se dérober aux regards humains, afin de pouvoir mener à bonne fin son petit programme d'investigations.

Il entra donc dans la ceinture de ténèbres qui estompait la base capricieusement zigzagée des falaises septentrionales du Petit-Mécatina.

Puis, quand il se crut absolument invisible, il cessa de pagayer et déposa doucement son aviron dans le fond du canot.

Ses yeux perçants lui permirent de constater, en dépit de l'obscurité presque complète, qu'il se trouvait à deux ou trois encablures d'une muraille de rochers très élevés qui courait, vers sa gauche, jusqu'à la tête de l'île, et s'abaissait, au contraire, à mesure que le regard s'éloignait dans la direction méridionale.

Wapwi, reprenant son aviron, pagaya doucement le cap au nord, longeant la muraille de roches à une distance qui lui permit de tout voir et entendre.

Mais il n'alla pas loin.

Le firmament, jusque là assombri, mais encore visible tout de même, s'était soudain transformé en cloaque noir comme de l'encre.

Pas une étoile!...

Pas même cette vague translucidité dans l'air qui semble garder, au milieu des nuits les plus noires, le reflet amoindri du jour qui s'en est allé!

Le néant, — pour tout dire.

Le petit Abénaki, bouche bée, leva son aviron dans un geste de surprise et d'effroi involontaire.

L'aviron toucha une voûte de pierre, qui bientôt s'enleva comme par enchantement, et tout bruit du dehors s'évanouit.

Après les ténèbres, le silence.

Le canot s'était arrêté doucement.

Il avait heurté un fond malléable, car son immobilité presque subite n'avait en rien troublé l'équilibre du jeune nautonier qui le montait.

Wapwi se demandait, en son âme de naïf sauvage, s'il ne venait pas de mourir et de tomber dans le pays des ombres.

Mais un sourd murmure de voix, semblant venir du voisinage au-dessus de sa tête, le rap-

(1) Voir le numéro 1172 de l'"Album Universel", et les suivants.

pela soudain à la réalité et lui rendit son sang-froid habituel.

Il battit le briquet, alluma son fanal, — dont il avait eu la précaution de se munir, — et... regarda autour de lui.

Alors seulement il comprit...

Pendant qu'il observait la clarté jaillissant d'une fissure de la falaise, le reflux avait entraîné son canot sous une des nombreuses arcades, qui se voient à mi-marée, au niveau de l'eau.

Et l'embarcation s'y était engouffrée, poussée par le courant.

Cette constatation faite, et bien sûr d'être encore en ce bas-monde, Wapwi redevint absolument maître de lui.

Quant à sortir de là, il ne s'en préoccupa même pas, pour l'instant.

— Puisque je ne suis pas dans le pays des ombres, se dit-il, je finirai bien par revoir le jour.

Et il se mit à examiner curieusement, en élevant son fanal au-dessus de sa tête, le wigwam quasi-sous-marin où le jusant l'avait poussé.

Le sol, couvert de sable fin, se relevait en montée raide vers l'intérieur, — talus fortement cloisonné de piliers informes tapissés d'une mousse verdâtre.

Wapwi choisit le coin de la caverne le plus élevé au-dessus du niveau de la marée haute et s'y installa tant bien que mal, ayant soin de tirer à lui sa pirogue et de l'amarrer à une aspérité du roc.

Comme il était là à peine depuis cinq minutes, un chant bizarre, une mélodie traînante, solifiée d'une voix basse et gutturale, arriva jusqu'à ses oreilles, singulièrement intensifiée par les échos roulants des cavernes.

Et cette mélodie, en langue micmaque, entendue au milieu de la nuit, dans les entrailles d'un rocher perdu, produisit l'effet d'un chant de sirène sur l'esprit superstitieux du jeune sauvage.

Allongé dans le boyau souterrain, s'appuyant sur les genoux et les mains, le cou tendu et respirant à peine, Wapwi se tint immobile, cloué au sol par cette voix étrange qui lui parlait de ses aïeux.

Mais un goéland noctambule ayant fait entendre, sur les rochers, son cri déchirant, la chanteuse se tut pendant une minute.

Puis la voix gutturale recommença, après un court répit, reprenant la mélodie du commencement.

Voici ce que disait ce chant un peu triste, qui fut toute une révélation pour Wapwi :

Dans la hutte d'écorce,
Ouvrée à l'orient,
L'innocence et la force
Dorment paisiblement.

Le père tient son arme
Et l'enfant, son joujou...
Dors, petit, sans alarme
Sous l'oeil du manitou.

Ho! qui vient là dans l'ombre
Du bois silencieux?...
C'est l'Abénaki sombre,
A l'oeil audacieux.

D'un trait sûr et rapide,
Le père est transpercé...
Petit enfant, sans guide,
Que faire, délaissé?

Ma hutte est solitaire...
Viens: tu seras mon fils.
Et l'orphelin sans père
Écoute mon avis.

Mais l'homme blanc que mène
Le souffle du vent fort
Vient un jour... Il emmène
Mon fils, mon doux trésor!

Et l'Ourse est misérable
D'avoir perdu l'Ourson.
Manitou secourable,
Rends-lui son nourrisson!

Ici, la voix se tut, — ou plutôt le chant cessa, — car l'organe qui venait de moduler une si touchante élégie monta d'une octave pour crier :

— Hé bien! ma fille, tu ne dis pas seulement

merci à la Grande-Ourse, qui s'arrache le gosier pour te chanter ses plus rares palabres?...

Aucune voix ne répondit à cette apostrophe; mais Wapwi, qui en avait parfaitement saisi le sens, se dit à lui-même: "Petite mère est là. L'Ourse la garde. Mais Wapwi veille."

Et le jeune Abénaki, s'allongeant tant bien que mal dans son boyau souterrain, souffla son falot, ferma les yeux et demeura immobile.

Ce n'est pas que la musique vocale de sa belle-mère eût amolli son coeur ou amoindri sa rancune d'enfant maltraité par une marâtre.

Oh! non. Les traces du bâton de la vieille Micmaque lui brûlaient encore le dos et, la rancune indienne aidant, il se promettait bien toujours, le cas échéant, de venger à la fois, un de ces jours, son défunt père mené à la baguette et lui-même, enfant sans défense, éduqué à coups de trique.

Mais les souvenirs du "pays" où s'était écoulée son enfance, où il avait grandi, lui étaient venus au coeur avec ce chant approprié aux circonstances de son départ.

Et il avait soudain éprouvé une grande lassitude, comme si toutes les fatigues des jours précédents se fussent appesanties à la fois sur ses membres courbaturés...

Ses paupières s'alourdirent; le souffle de sa respiration se ralentit d'abord, puis s'égalisa dans un rythme à peine perceptible...

L'enfant dormait.

CHAPITRE XII

DOUBLE CONTREBANDE

Laissons pour un instant notre jeune ami voyager dans le pays des songes, — pays mystérieux où l'esprit humain, se débarrassant de ses entraves matérielles, prend d'étranges ébats, sans souci des lois physiques ou des idées ayant cours.

Près de la moitié de la vie humaine se passe ainsi dans des conditions d'indépendance psychique, propres à dérouter tous les philosophes de notre raisonneuse planète.

Ce feu central, — qu'on l'appelle âme, esprit ou être moral, — ne s'éteint pas complètement pendant notre sommeil.

On dirait plutôt qu'il se condense sous sa propre cendre, pour fuser à travers les scories de la matière animale, en jets capricieux, sans ordre et sans but.

Wapwi, dormant, voyageait d'un coup d'aile de la baie de Kécarpoui au Mécatina, du chalet de la baie au rocher du fleuve.

Et, toujours, derrière les figures sympathiques de ses amis Arthur, Suzanne, Mimie, etc, se dressait le sombre masque de Gaspard, que dominait de toute la tête la silhouette anguleuse de la Grande-Ourse.

Ce fut même le fantôme grimaçant de cette dernière qui devint la figure principale dans la sarabande de personnages divers s'agitant sous le crâne ahuri du petit dormeur.

A force de repousser, dans son rêve, la vieille guenon menaçante, Wapwi en arriva à frapper réellement... la paroi rocheuse de son alcôve.

Ce qui suffit pour l'éveiller.

Il faisait noir comme en un four autour de lui, — on le comprendra sans peine.

Mais, au dehors, mille bruits divers, — chants d'oiseaux de mer, clameur du flot battant les rochers, beuglements lointains de sirènes de navires à vapeur, et cette espèce de vibration universelle qui laisse deviner la présence du soleil au-dessus de l'horizon, — tout ce remue-ménage inappréciable pour une oreille ordinaire, mais perceptible aux sens affinés de l'homme de la nature, toute cette mise en scène fut un grimoire parfaitement déchiffrable pour Wapwi.

— Le jour! se dit-il.

Puis, après cinq secondes de réflexion:

— Quatre heures du matin!... Assez dormi... ajouta-t-il, en se redressant avec précaution.

Une fois sur son séant, suivant son habitude avant d'agir, Wapwi analysa en vrai "peau-rouge" la situation et surtout prêta l'oreille pour saisir au vol le moindre bruit indiquant le réveil de ses voisins.

Laissons-le à ses réflexions, comme nous l'avons laissé à son sommeil, au commencement de ce chapitre, et voyons un peu ce qui se passe à quelques pieds de là, dans la grotte contiguë.

Sur des madriers soutenus par des futailles vides, une paille est étendue, dissimulée sous d'épaisses couvertures de laine.

Suzanne Noël, la femme du capitaine Labarou, git sur ce grabat improvisé.

A quelques pas de là, se vautrant au sein d'un tas de menues branches garnies de leurs feuilles, la Grande-Ourse, à moitié assoupie, fume du mauvais tabac dans un calumet de bois façonné grossièrement.

Après son chant de tout à l'heure, la vieille "squaw" est tombée dans un mutisme abruti, dont elle ne sortira que trop tôt.

Eclairant cette chambre à coucher digne des temps préhistoriques, une lampe de fer à mèche fumeuse jette un jour sinistre sur les figures à la Rembrandt qui animent ce sombre tableau.

La lampe est placée sur une saillie du roc, en face de la prisonnière, et n'éclaire que faiblement sa figure marmoréenne.

Depuis au-delà de vingt heures, Suzanne est aux mains de la Grande-Ourse.

On devine la scène qui s'était passée.

La nuit précédente, comme le capitaine Labarou mettait le pied sur le pont du "Vengeur", sa femme tombait entre les mains de la Grande-Ourse, qui n'attendait que son départ pour exécuter son coup.

Un châle, plusieurs fois enroulé autour de sa tête et de ses bras, empêcha la prisonnière de faire la moindre résistance.

Toutefois, le bâillonnement, si vite fût-il exécuté, laissa une seconde à la victime pour lancer dans la nuit calme ce cri d'agonie qui fut entendu du "Vengeur."

Mais la belle-mère de Wapwi n'était pas, on le sait, une petite maîtresse prête à perdre la tête à la moindre alerte.

Sans s'émouvoir, elle chargea son léger fardeau sur son épaule et prit sa course sous bois, se dirigeant vers l'est, suivie de ses compagnons qui avaient fait le guet aux alentours.

On refit au pas de course, en se relayant pour porter le fardeau, le chemin parcouru quelques heures auparavant, sans même se soucier de Wapwi, près duquel les ravisseurs passèrent, toujours courant.

Puis on arriva au canot, hâlé sur la berge orientale de la pointe, sans malencontre, cette fois.

Et la grande pirogue, portant toute l'expédition, s'éloigna vers le large, payagée par six vigoureux canotiers.

Une goélette se tenait en panne, à plus d'un mille de distance de la rive, fanaux éteints et voiles "brassées" de façon à garder une certaine immobilité.

C'était le "Marsouin", retour de Miquelon.

La pirogue aborda, et les deux femmes, l'une portant l'autre, furent aussitôt hissées sur le pont, puis dirigées en silence vers une cabine de l'arrière.

Pas un mot ne fut échangé, tant que la prisonnière n'eût pas été confortablement couchée sur le lit qui meublait cette cabine.

Quand ce fut fait, Gaspard se contenta de dire:

— Dormez sans inquiétude, madame: nous causerons plus tard. Pour le moment, vous êtes sous la sauvegarde de votre cher voisin de la baie, qui ne vous veut aucun mal, — bien au contraire.

Puis, s'adressant à la veuve micmaque:

— La mère Ourse, commanda-t-il, enlevez ce châle qui empêche madame de respirer à l'aise. Quand ce fut fait, Gaspard ajouta:

— Bonne nuit, madame. Je vous conseille de ne pas vous agiter inutilement... Nous avons une petite course à faire pour vous trouver un palais à la fois confortable et sûr, où vous vivrez comme une reine, jusqu'à... nouvel ordre... Au revoir, madame!

Et Gaspard, un mauvais sourire aux lèvres, remonta sur le pont; non sans avoir soigneusement verrouillé la porte de la cabine.

La pirogue était repartie, laissant la Grande-Ourse à bord.

Maître Gaspard, avisant Thomas à la roue, le rejoignit.

— Eh bien, fit celui-ci, comment ça va-t-il en bas?

Gaspard haussa les épaules, sans répondre. Il avait la mine fort bourru, le compère.

COLOMBA

... Par ...
Prosper Mérimée

(Suite)

V

Le lendemain, un peu avant le retour des chasseurs, miss Nevil, revenant d'une promenade au bord de la mer, regagnait l'auberge avec sa femme de chambre, lorsqu'elle remarqua une jeune femme vêtue de noir, montée sur un cheval de petite taille, mais vigoureux, qui entrait dans la ville. Elle était suivie d'une espèce de paysan, à cheval aussi, en veste de drap brun trouée aux coudes, une gourde en bandoulière, un pistolet pendant à la ceinture; à la main un fusil, dont la crosse reposait dans une poche de cuir attachée à l'arçon de la selle; bref, en costume complet de brigand de mélodrame ou de bourgeois corse en voyage. La beauté remarquable de la femme attira d'abord l'attention de miss Nevil. Elle paraissait avoir une vingtaine d'années. Elle était grande, blanche, les yeux bleu foncé, la bouche rose, les dents comme de l'émail. Dans son expression on lisait à la fois l'orgueil, l'inquiétude et la tristesse. Sur la tête, elle portait ce voile de soie noire nommé "mezzaro", que les Génois ont introduit en Corse, et qui sied si bien aux femmes. De longues nattes de cheveux châtains lui formaient comme un turban autour de la tête. Son costume était propre, mais de la plus grande simplicité.

Miss Nevil eut tout le temps de la considérer, car la dame au mezzaro s'était arrêtée dans la rue à questionner quelqu'un avec beaucoup d'intérêt, comme il semblait à l'expression de ses yeux; puis, sur la réponse qui lui fut faite, elle donna un coup de houssine à sa monture, et, prenant le grand trot, ne s'arrêta qu'à la porte de l'hôtel où logeaient sir Thomas Nevil et Orso. Là, après avoir échangé quelques mots avec l'hôte, la jeune femme sauta lestement à bas de son cheval et s'assit sur un banc de pierre à côté de la porte d'entrée, tandis que son écuyer conduisait les chevaux à l'écurie. Miss Lydia passa avec son costume parisien devant l'étrangère sans qu'elle levât les yeux. Un quart d'heure après, ouvrant sa fenêtre, elle vit encore la dame au mezzaro assise à la même place et dans la même attitude. Bientôt parurent le colonel et Orso, revenant de la chasse. Alors l'hôte dit quelques mots à la demoiselle en deuil et lui désigna du doigt la jeune della Rebbia. Celle-ci rougit, se leva avec vivacité, fit quelques pas en avant, puis s'arrêta immobile et comme interdite. Orso était tout près d'elle la considérant avec curiosité.

"Vous êtes, dit-elle d'une voix émue, Orso Antonio della Rebbia? Moi, je suis Colomba."

"Colomba!" s'écria Orso. Et, la prenant dans ses bras, il l'embrassa tendrement, ce qui étonna un peu le colonel et sa fille; car en Angleterre on ne s'embrasse pas dans la rue.

"Mon frère, dit Colomba, vous me pardonnez si je suis venue sans votre ordre; mais

j'ai appris par nos amis que vous étiez arrivé, et c'était pour moi une si grande consolation de vous voir..."

Orso l'embrassa encore; puis, se tournant vers le colonel:

"C'est ma soeur, dit-il, que je n'aurais jamais reconnue si elle ne s'était nommée. — Colomba, le colonel sir Thomas Nevil. — Colonel, vous voudrez bien m'excuser, mais je ne pourrai avoir l'honneur de dîner avec vous aujourd'hui... Ma soeur..."

—Eh! où diable voulez-vous dîner, mon cher?

être, elle se trouvait en présence d'étrangers gens du monde. Cependant dans ses manières il n'y avait rien qui sentit la province. Chez elle l'étrangeté sauvait la gaucherie. Elle plut à miss Nevil par cela même; et, comme il n'y avait pas de chambre de disponible dans l'hôtel que le colonel et sa suite avaient envahi, miss Lydia poussa la condescendance ou la curiosité jusqu'à offrir à mademoiselle della Rebbia de lui faire dresser un lit dans sa propre chambre.

Colomba balbutia quelques mots de remerciement et s'empressa de suivre la femme de chambre de miss Nevil pour faire à sa toilette les petits arrangements que rend nécessaires un voyage à cheval par la poussière et le soleil.

En rentrant dans le salon, elle s'arrêta devant les fusils du colonel, que les chasseurs venaient de déposer dans un coin. "Les belles armes! dit-elle; sont-elles à vous, mon frère?"

—Non, ce sont des fusils anglais au colonel. Ils sont aussi bons qu'ils sont beaux.

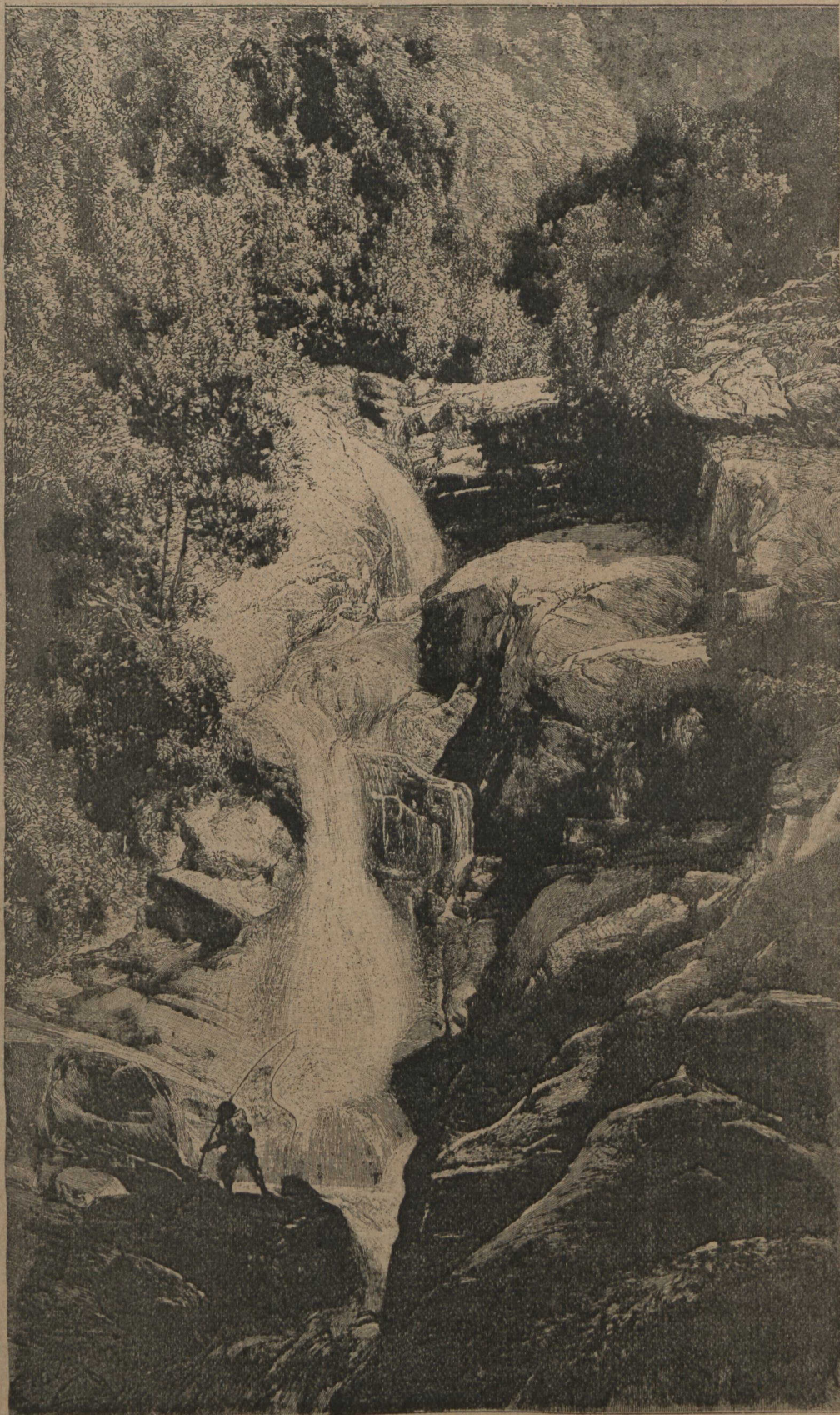
—Je voudrais bien, dit Colomba, que vous en eussiez un semblable.

—Il y en a certainement un dans ces trois-là qui appartient à della Rebbia, s'écria le colonel. Il s'en sert trop bien. Aujourd'hui quatorze coups de fusil, quatorze pièces!"

Aussitôt s'établit un combat de générosité, dans lequel Orso fut vaincu, à la grande satisfaction de sa soeur, comme il était facile de s'en apercevoir à l'expression de joie enfantine qui brilla tout à coup sur son visage, tout à l'heure si sérieux. "Choisissez, mon cher", disait le colonel, Orso refusait. "Eh bien! mademoiselle votre soeur choisira pour vous". Colomba ne se le fit pas dire deux fois: elle prit le moins orné des fusils, mais c'était un excellent Manton de gros calibre. "Celui-ci, dit-elle, doit bien porter la balle".

Son frère s'embarrassait dans ses remerciements, lorsque le dîner parut fort à propos pour le tirer d'affaire. Miss Lydia fut charmer de voir que Colomba qui avait fait quelque résistance pour se mettre à table, et qui n'avait cédé que sur un regard de son frère, faisait en bonne catholique le signe de la croix avant de manger. "Bon, se dit-elle, voilà qui est primitif". Et elle se promit de faire plus d'une observation intéressante sur ce jeune représentant des vieilles moeurs de la Corse. Pour Orso, il était évidemment un peu mal à son aise, par la crainte sans doute que sa soeur ne dit ou ne fit

quelque chose qui sentit trop son village. Mais Colomba l'observait sans cesse et réglait tous ses mouvements sur ceux de son frère. Quelquefois elle le considérait fixement avec une étrange expression de tristesse; et alors, si les yeux d'Orso rencontraient les siens, il était le premier à détourner ses regards, comme s'il eût voulu se soustraire à une question que sa soeur lui adressait mentalement et qu'il comprenait trop bien. On parlait français, car le colonel s'exprimait fort mal en italien. Colomba entendait le français, et prononçait même assez bien le peu de



Paysage Corse — La cascade de Camera.

s'écria le colonel; vous savez bien qu'il n'y a qu'un dîner dans cette maudite auberge, et il est pour nous. Mademoiselle fera grand plaisir à ma famille de se joindre à nous".

Colomba regarda son frère, qui ne se fit pas trop prier, et tous ensemble entrèrent dans la plus grande pièce de l'auberge, qui servait au colonel de salon et de salle à manger. Mademoiselle della Rebbia, présentée à miss Nevil, lui fit une profonde révérence, mais ne dit pas une parole. On voyait qu'elle était très effarouchée et que, pour la première fois de sa vie peut-

mots qu'elle était forcée d'échanger avec ses hôtes. Après le dîner, le colonel, qui avait remarqué l'espèce de contrainte qui régnait entre le frère et la soeur, demanda avec sa franchise ordinaire à Orso s'il ne désirait point causer seul avec mademoiselle Colomba, offrant dans ce cas de passer avec sa fille dans la pièce voisine. Mais Orso se hâta de le remercier et de dire qu'ils auraient bien le temps de causer à Pietranera. C'était le nom du village où il devait faire sa résidence.

Le colonel prit donc sa place accoutumée sur le sofa, et miss Nevil, après avoir essayé plusieurs sujets de conversation, désespérant de faire parler la belle Colomba, pria Orso de lui lire un chant de Dante; c'était son poète favori. Orso choisit le chant de l'enfer où se trouve l'épisode de Francesca da Rimini, et se mit à lire, accentuant de son mieux ces sublimes tercets, qui expriment si bien le danger de lire à deux un livre d'amour. A mesure qu'il lisait Colomba se rapprochait de la table, relevait la tête, qu'elle avait tenue baissée; ses prunelles dilatées brillaient d'un feu extraordinaire; elle rougissait et pâlisait tour à tour, elle s'agitait convulsivement sur sa chaise. Admirable organisation italienne, qui, pour comprendre la poésie, n'a pas besoin qu'un pédant lui en démontre les beautés!

Quand la lecture fut terminée: "Que cela est beau! s'écria-t-elle. Qui a fait cela, mon frère?"

Orso fut un peu déconcerté, et miss Lydia répondit en souriant que c'était un poète florentin mort depuis plusieurs siècles.

"Je te ferai lire le Dante, dit Orso, quand nous serons à Pietranera.

— Mon Dieu, que cela est beau!" répétait Colomba; et elle dit trois ou quatre tercets qu'elle avait retenus, d'abord à voix basse; puis, s'animant, elle les déclama tout haut avec plus d'expression que son frère n'en avait mis à les lire.

Miss Lydia très étonnée: "Vous paraissez aimer beaucoup la poésie, dit-elle. Que je vous envie le bonheur que vous aurez à lire le Dante comme un livre nouveau.

— Vous voyez, miss Nevil, disait Orso, quel pouvoir ont les vers du Dante, pour émouvoir ainsi une petite sauvagesse qui ne sait que son "Pater"... Mais je me trompe; je me rappelle que Colomba est du métier. Tout enfant, elle s'escrimait à faire des vers, et mon père m'écrivait qu'elle était la plus grande "voceratrice" de Pietranera et de deux lieues à la ronde".

Colomba jeta un coup d'oeil suppliant à son frère. Miss Nevil avait oui parler des improvisatrices corses et mourait d'envie d'en entendre une. Aussi elle s'empressa de prier Colomba de lui donner un échantillon de son talent. Orso s'interposa alors, fort contrarié de s'être si bien rappelé les dispositions poétiques de sa soeur. Il eut beau jurer que rien n'était plus plat qu'une ballata corse, protester que réciter des vers corses après ceux du Dante, c'était trahir son pays, il ne fit qu'irriter le caprice de miss Nevil, et se vit obligé à la fin de dire à sa soeur: "Eh bien! improvise quelque chose, mais que cela soit court".

Colomba poussa un soupir, regarda attentivement pendant une minute le tapis de la table, puis les poutres du plafond; enfin, mettant la main sur ses yeux, comme ces oiseaux qui se rassurent et croient n'être point vus quand ils ne voient point eux-mêmes, chanta, ou plutôt déclama d'une voix mal assurée la "serenata" qu'on va lire:

LA JEUNE FILLE ET LA PALOMBE

"Dans la vallée, bien loin derrière les montagnes, — le soleil n'y vient qu'une fois tous les jours; — il y a dans la vallée une maison sombre, — et l'herbe y croît sur le seuil. — Portes, fenêtres sont toujours fermées. — Nulle fumée ne s'échappe du toit. — Mais à midi, lorsque vient le soleil. — Une fenêtre s'ouvre alors, — et l'orpheline s'assied, filant à son rouet: — elle file et chante en travaillant — un chant de tristesse; — mais nul autre chant ne répond au sien. — Un jour, un jour de printemps, — une palombe se posa sur un arbre voisin, — et entendit le chant de la jeune fille. — Jeune fille, dit-elle, tu ne pleures pas seule: — un cruel épervier m'a ravi ma compagne. — Palombe, montre-moi l'épervier ravisseur; — fût-il aussi haut que les nuages, — je l'aurai bientôt abat-

tu en terre. — Mais moi, qui est-ce qui me rendra mon frère?"

"C'est une palombe bien élevée!" s'écria Orso, son émotion contrastant avec les airs de galanterie qu'il affectait.

"Votre chanson est charmante, dit miss Lydia. Je veux que vous me l'écriviez dans mon album. Je la traduirai en anglais et je la ferai mettre en musique".

Le brave colonel, qui n'avait pas compris un mot, joignit ses compliments à ceux de sa fille. Puis il ajouta: "Cette palombe dont vous parlez, mademoiselle, c'est cet oiseau que nous avons mangé aujourd'hui à la crapaudine?"

Miss Nevil apporta son album et ne fut pas peu surprise de voir l'improvisatrice écrire sa chanson en ménageant le papier d'une façon singulière. Au lieu d'être en vedette, les vers se suivaient sur la même ligne, tant que la largeur de la feuille le permettait, en sorte qu'ils ne convenaient plus à la définition connue des compositions poétiques: "De petites lignes, d'inégale longueur, avec une marge de chaque côté". Il y avait bien encore quelques observations à faire sur l'orthographe un peu capricieuse de mademoiselle Colomba, qui, plus d'une fois, fit sourire miss Nevil, tandis que la vanité fraternelle d'Orso était au supplice.

L'heure de dormir étant arrivée, les deux jeunes filles se retirèrent dans leur chambres. Là, tandis que miss Lydia détachait collier, boucles, bracelets, elle observa sa compagne qui retirait de sa robe quelque chose de long comme un busc, mais de forme bien différente pourtant. Colomba mit cela avec soin et presque furtivement sous son mezzaro déposé sur une table; puis elle s'agenouilla et fit dévotement sa prière. Deux minutes après, elle était dans son lit. Très curieuse de son naturel et lente comme une Anglaise à se déshabiller, miss Lydia s'approcha de la table, et, feignant de chercher une épingle, souleva le mezzaro et aperçut un "styletto" assez long, curieusement monté en nacre, le travail en était remarquable, c'était une arme ancienne et de grand prix pour un amateur.

"Est-ce l'usage ici, dit miss Nevil en souriant, que les demoiselles portent ce petit instrument dans leur corset?"

— Il le faut bien, répondit Colomba en soupirant. Il y a tant de méchantes gens!

— Et auriez-vous vraiment le courage d'en donner un coup comme cela?"

Et miss Nevil, le stylet à la main, faisait le geste de frapper, comme on frappe au théâtre, de haut en bas.

"Oui, si cela était nécessaire, dit Colomba de sa voix douce et musicale, pour me défendre ou défendre mes amis... Mais ce n'est pas comme cela qu'il faut le tenir; vous pourriez vous blesser, si la personne que vous voulez frapper se retirait". Et se levant sur son séant: "Tenez, c'est ainsi, en remontant le coup. Comme cela il est mortel, dit-on. Heureux les gens qui n'ont pas besoin de telles armes!"

Elle soupira, abandonna sa tête sur l'oreiller et ferma les yeux. On n'aurait pu voir une tête plus belle, plus noble, plus virginale. Phidias, pour sculpter sa Minerve, n'aurait pas désiré un autre modèle.

VI

C'est pour me conformer au précepte d'Horace que je me suis lancé d'abord "in medias res". Maintenant que tout dort, et la belle Colomba, et le colonel, et sa fille, je saisirai ce moment pour instruire mon lecteur de certaines particularités qu'il ne doit pas ignorer, s'il veut pénétrer davantage dans cette véridique histoire. Il sait déjà que le colonel della Rebbia, père d'Orso, est mort assassiné: or on n'est pas assassiné en Corse, comme on l'est en France, par le premier échappé des galères qui ne trouve pas de meilleur moyen pour vous voler votre argenterie: on est assassiné par ses ennemis; mais le motif pour lequel on a des ennemis, il est souvent fort difficile de le dire. Bien des familles se haïssent par vieille habitude, et la tradition de la cause originelle de leur haine s'est perdue complètement.

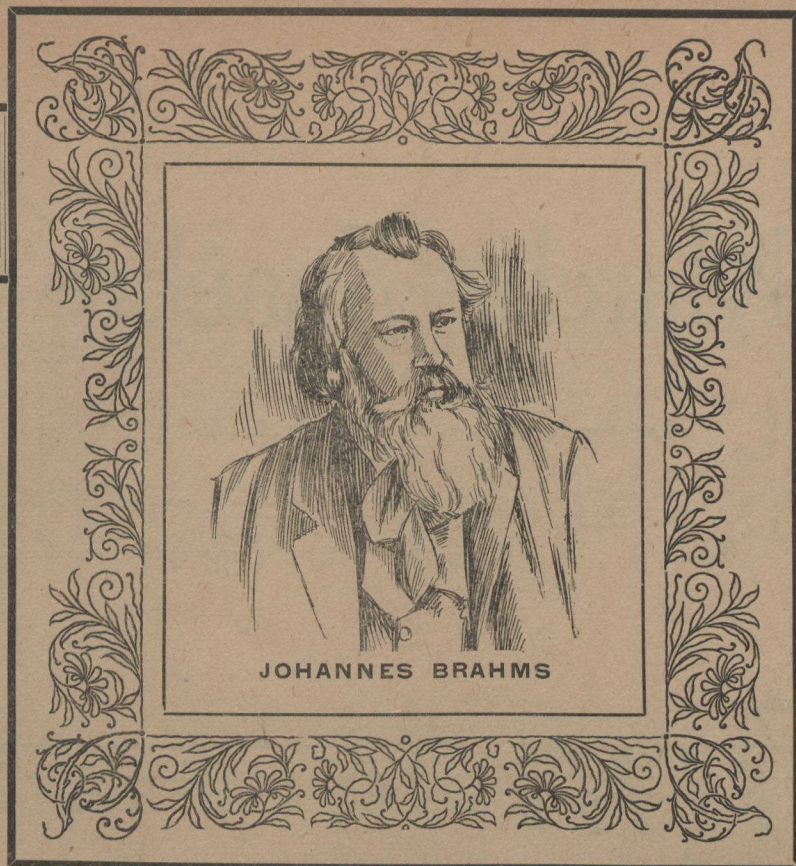
La famille à laquelle appartenait le colonel della Rebbia haïssait plusieurs autres familles, mais singulièrement celle des Barricini; quelques-uns disaient que, dans le seizième siècle, un della Rebbia avait séduit une Barricini, et avait été poignardé ensuite par un parent de la demoi-

selle outragée. A la vérité, d'autres racontaient l'affaire différemment, prétendant que c'était une della Rebbia qui avait été séduite, et un Barricini poignardé. Tant il y a que, pour me servir d'une expression consacrée, il y avait du sang entre les deux maisons. Toutefois, contre l'usage, ce meurtre n'en avait pas produit d'autres; c'est que les della Rebbia et les Barricini avaient été également persécutés par le gouvernement génois, et les jeunes gens s'étant expatriés, les deux familles furent privées, pendant plusieurs générations, de leurs représentants énergiques. A la fin du siècle dernier, un della Rebbia, officier au service de Naples, se trouvant dans un tripot, eut une querelle avec des militaires qui, entre autres injures, l'appelèrent chevrier corse; il mit l'épée à la main; mais, seul contre trois, il eût mal passé son temps, si un étranger, qui jouait dans le même lieu, ne se fût écrié: "Je suis Corse aussi!" et n'eût pris sa défense. Cet étranger était un Barricini, qui d'ailleurs ne connaissait pas son compatriote. Lorsqu'on s'expliqua, de part et d'autre ce furent de grandes politesses et des serments d'amitié éternelle; car, sur le continent, les Corses se lient facilement; c'est tout le contraire dans leur île. On le vit bien dans cette circonstance: della Rebbia et Barricini furent amis intimes tant qu'ils demeurèrent en Italie; mais, de retour en Corse, ils ne se virent plus que rarement, bien qu'habitants tous les deux le même village, et, quand ils moururent, on disait qu'il y avait bien cinq ou six ans qu'ils ne s'étaient parlé. Leurs fils vécurent de même "en étiquette", comme on dit dans l'île. L'un, Ghilfuccio, le père d'Orso, fut militaire; l'autre, Giudice Barricini, fut avocat. Devenus l'un et l'autre chefs de famille, et séparés par leur profession, ils n'eurent presque aucune occasion de se voir ou d'entendre parler l'un de l'autre.

Cependant, un jour, vers 1809, Giudice lisant à Bastia, dans un journal, que le capitaine Ghilfuccio venait d'être décoré, dit, devant témoins qu'il n'en était pas surpris, attendu que le général *** protégeait sa famille. Ce mot fut rapporté à Ghilfuccio à Vienne, lequel dit à un compatriote qu'à son retour en Corse il trouverait Giudice bien riche, parce qu'il tirait plus d'argent de ses causes perdues que de celles qu'il gagnait. On n'a jamais su s'il insinua par là que l'avocat trahissait ses clients, ou s'il se bornait à émettre cette vérité triviale, qu'une mauvaise affaire rapporte plus à un homme de loi qu'une bonne cause. Quoi qu'il en soit, l'avocat Barricini eut connaissance de l'épigramme et ne l'oublia pas. En 1812, il demandait à être nommé maire de sa commune et avait tout espoir de le devenir, lorsque le général *** écrivit au préfet pour lui recommander un parent de la famille de Ghilfuccio; le préfet s'empressa de se conformer aux désirs du général, et Barricini ne douta point qu'il ne dût sa déconvenue aux intrigues de Ghilfuccio. Après la chute de l'empereur, en 1814, le protégé du général fut dénoncé comme bonapartiste, et remplacé par Barricini. A son tour, ce dernier fut destitué dans les cent jours; mais, après cette tempête, il reprit possession en grande pompe du cachet de la mairie et des registres de l'état civil.

De ce moment son étoile devint plus brillante que jamais. Le colonel della Rebbia, mis en demi-solde et retiré à Pietranera, eut à soutenir contre lui une guerre sourde de chicanes sans cesse renouvelées: tantôt il était assigné en réparation de dommages commis par son cheval dans les clôtures de M. le maire; tantôt celui-ci, sous prétexte de restaurer le pavé de l'église, faisait enlever une dalle brisée qui portait les armes des della Rebbia, et qui couvrait le tombeau d'un membre de cette famille. Si les chèvres mangeaient les jeunes plants du colonel, les propriétaires de ces animaux trouvaient protection auprès du maire; successivement, l'épicier qui tenait le bureau de poste Pietranera, et le garde champêtre, vieux soldat mutilé, tous les deux clients des della Rebbia, furent destitués et remplacés par des créatures des Barricini.

La femme du colonel mourut exprimant le désir d'être enterrée au milieu d'un petit bois où elle aimait à se promener; aussitôt le maire déclara qu'elle serait inhumée dans le cimetière de la commune, attendu qu'il n'avait pas reçu d'autorisation pour permettre une sépul-

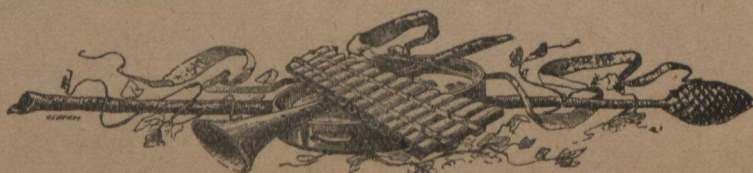


Ecole Romantique Allemande



BRAHMS (JOHANNES), né à Hambourg en 1833, mort à Vienne en 1897.

Il commença de bonne heure son éducation artistique, et, sous la direction d'un excellent maître, Edouard Marxsen, il devint un pianiste de premier ordre. Il entreprit en Allemagne avec le pianiste hongrois Réményi, une grande tournée musicale qui lui valut de très grand succès, et l'heureuse chance de se trouver en relations avec plusieurs artistes célèbres tels que Liszt, Schumann et Joachim. Il composait déjà et exécutait ses œuvres. Son inspiration était inégale, parfois un peu fantasque, mais la pensée était souvent animée d'un grand souffle, la forme remarquable, et le style toujours plein d'élévation. Obscur parfois, d'une audition difficile et d'un caractère tourmenté, parfois aussi il se distingue par la clarté, l'ordre superbe et la logique des développements qu'il donne à ses compositions. Les œuvres de Brahms sont très nombreuses. Il a abordé à peu près tous les genres, sauf celui du théâtre, qui lui est toujours resté étranger. Son "Requiem Allemand" qui est son œuvre capitale, est une composition superbe et émouvante, digne d'un grand maître. On connaît de lui plusieurs cantates pour voix seule ou pour chœur et orchestre: "Rinaldo", "Les Nénies", "Chant du Destin", "Chant des Parques"; plusieurs symphonies, des concertos et sonates de piano, deux sextuors pour instruments à cordes dont la forme est admirable, des quintettes, quatuors et trios pour divers instruments, un recueil de chansons populaires d'enfants, et plus de deux cents "lieder" ou mélodies vocales. Parmi ces meilleures œuvres, il faut encore citer son "Triumphslied", chant de triomphe, à la gloire des armées allemandes, dédié à l'empereur d'Allemagne, et ses fameuses "Danses Hongroises" pour orchestres.



Marche Funèbre

NOUVELLE TRANSCRIPTION

soigneusement doigtée et accentuée par A. DECQ.



L. VAN BEETHOVEN

Tempo di marcia

PIANO

The musical score is written for piano and consists of four systems of staves. Each system contains a treble clef staff and a bass clef staff. The tempo is marked 'Tempo di marcia' and the dynamics are 'piano' (p) and 'crescendo' (cresc). The score includes various musical notations such as notes, rests, and fingerings. The lyrics 'cre - - - - - scen - - - do' are written below the bass staff in the fourth system.

First system of musical notation, featuring treble and bass staves. The music includes various notes, rests, and dynamic markings such as *rinforzando*. Fingerings are indicated by numbers 1-5.

Second system of musical notation, featuring treble and bass staves. The music includes various notes, rests, and dynamic markings such as *decresc. subito*, *p*, and *cresc.*. A trill (*tr*) is marked in the bass staff.

Third system of musical notation, featuring treble and bass staves. The music includes various notes, rests, and dynamic markings such as *p*, *cresc.*, and *f*. A pedal point (*Ped*) is indicated in the bass staff.

Fourth system of musical notation, featuring treble and bass staves. The music includes various notes, rests, and dynamic markings such as *ff*, *p*, and *ff*. A coda section is marked with a circled cross symbol and the text *al Coda p^e finir*. Pedal points (*Ped*) are indicated in both staves.

Fifth system of musical notation, featuring treble and bass staves. The music includes various notes, rests, and dynamic markings such as *cresc.* and *p*. Pedal points (*Ped*) are indicated in both staves.

First system of musical notation, featuring two staves. The upper staff contains a melodic line with a *cresc.* marking and a *p* dynamic. The lower staff contains a bass line with a *p* dynamic. Both staves include a *Ped* (pedal) marking and a circled cross symbol. The system concludes with a fermata over the final notes.

Second system of musical notation, featuring two staves. The system is divided into two sections, labeled *1^a* and *2^a*. The upper staff contains a melodic line with various ornaments and a *p* dynamic. The lower staff contains a bass line with a *p* dynamic. The system concludes with a *D.C.* (Da Capo) marking.

Third system of musical notation, featuring two staves. The system begins with a *CODA* marking and a circled cross symbol. The upper staff contains a melodic line with a *p* dynamic and a *cresc.* marking. The lower staff contains a bass line with a *p* dynamic. The system concludes with a fermata over the final notes.

Fourth system of musical notation, featuring two staves. The system begins with a *FIN* marking. The upper staff contains a melodic line with a *f* dynamic, followed by a *p* dynamic, and then a *pp* dynamic. The lower staff contains a bass line with a *p* dynamic. The system concludes with a fermata over the final notes.

ture isolée. Le colonel furieux déclara qu'en attendant cette autorisation, sa femme serait enterrée au lieu qu'elle avait choisi, et il y fit creuser une fosse. De son côté, le maire en fit faire une dans le cimetière, et manda la gendarmerie, afin, disait-il, que force restât à la loi. Le jour de l'enterrement, les deux partis se trouvèrent en présence, et l'on put craindre un moment qu'un combat ne s'engageât pour la possession des restes de madame della Rebbia. Une quarantaine de paysans bien armés, amenés par les parents de la défunte, obligèrent le curé, en sortant de l'église, à prendre le chemin du bois; d'autre part, le maire avec ses deux fils, ses clients et les gendarmes, se présenta pour faire opposition. Lorsqu'il parut et somma le convoi de rétrograder, il fut accueilli par des huées et des menaces; l'avantage du nombre était pour ses adversaires, et ils semblaient déterminés. A sa vue, plusieurs fusils furent armés; on dit même qu'un berger le coucha en joue; mais le colonel releva le fusil en disant: "Que personne ne tire sans mon ordre!" Le maire "craignant les coups naturellement" comme Panurge, et refusant la bataille, se retira avec son escorte; alors la procession funèbre se mit en marche, en ayant soin de prendre le plus long, afin de passer devant la mairie. En défilant, un idiot, qui s'était joint au cortège, s'avança à crier "vive l'empereur"! Deux ou trois voix lui répondirent, et les rebbianistes, s'animant de plus en plus, proposèrent de tuer un boeuf du maire, qui, d'aventure, leur barrait le chemin. Heureusement le colonel empêcha cette violence.

On pense bien qu'un procès-verbal fut dressé, et que le maire fit au préfet un rapport de son style le plus sublime, dans lequel il peignait les lois divines et les lois humaines foulées aux pieds, — la majesté de lui, maire, celle du curé, méconnues et insultées, — le colonel della Rebbia se mettant à la tête d'un complot bonapartiste pour changer l'ordre de succession au trône, et exciter les citoyens à s'armer les uns contre les autres, crimes prévus par les articles 86 et 91 du Code pénal.

L'exagération de cette plainte nuisit à son effet. Le colonel écrivit au préfet, au procureur du roi: un parent de sa femme était allié à un des députés de l'île, un autre cousin du président de la cour royale. Grâce à ces protections, le complot s'évanouit, madame della Rebbia resta dans le bois, et l'idiot seul fut condamné à quinze jours de prison.

L'avocat Barricini, mal satisfait du résultat de cette affaire, tourna ses batteries d'un autre côté. Il exhuma un vieux titre, d'après lequel il entreprit de contester au colonel la propriété d'un certain cours d'eau qui faisait tourner un moulin. Un procès s'engagea qui dura longtemps. Au bout d'une année, la cour allait rendre son arrêt, et suivant toute apparence en faveur du colonel, lorsque M. Barricini déposa entre les mains du procureur du roi une lettre signée par un certain Agostini, bandit célèbre, qui le menaçait, lui maire, d'incendie et de mort s'il ne se désistait de ses prétentions. On sait qu'en Corse la protection des bandits est très recherchée, et que pour obliger leurs amis ils interviennent fréquemment dans les querelles particulières. Le maire tirait parti de cette lettre, lorsqu'un nouvel incident vint compliquer l'affaire. Le bandit Agostini écrivit au procureur du roi pour se plaindre qu'on eût contrefait son écriture, et jeté des doutes sur son caractère, en le faisant passer pour un homme qui trafiquait de son influence. "Si je découvre le faussaire, disait-il en terminant sa lettre, je le punirai exemplairement."

Il était clair qu'Agostini n'avait point écrit la lettre menaçante au maire; les della Rebbia en accusaient les Barricini et "vice versa." De part et d'autre on éclatait en menaces, et la justice ne savait de quel côté trouver les coupables.

Sur ces entrefaites, le colonel Ghilfuccio fut assassiné. Voici les faits tels qu'ils furent établis en justice: Le 2 août 18... le jour tombant déjà, la femme Madeleine Pietri, qui portait du grain à Pietranera, entendit deux coups de feu très rapprochés, tirés, comme il lui semblait, dans un chemin creux menant au village, à environ cent cinquante pas de l'endroit où elle se trouvait. Presque aussitôt elle vit un homme qui courait, en se baissant, dans un sentier des vignes, et se dirigeait vers le village

Cet homme s'arrêta un instant et se retourna; mais la distance empêcha la femme Pietri de distinguer ses traits, et d'ailleurs il avait à la bouche une feuille de vigne qui lui cachait presque tout le visage. Il fit de la main un signe à un camarade que le témoin ne vit pas, puis disparut dans les vignes.

La femme Pietri, ayant laissé son fardeau, monta le sentier en courant, et trouva le colonel della Rebbia baigné dans son sang, percé de deux coups de feu, mais respirant encore. Près de lui était son fusil chargé et armé, comme s'il s'était mis en défense contre une personne qui l'attaquait en face au moment où une autre le frappait par derrière. Il râlait et se débattait contre la mort, mais ne pouvait prononcer une parole, ce que les médecins expliquèrent par la nature de ses blessures qui avaient traversé le poumon. Le sang l'étouffait; il coulait lentement et comme une mousse rouge. En vain la femme Pietri le souleva et lui adressa quelques questions. Elle voyait bien qu'il voulait parler, mais il ne pouvait se faire comprendre. Ayant remarqué qu'il essayait de porter la main à sa poche, elle s'empressa d'en retirer un petit portefeuille qu'elle lui présenta ouvert. Le blessé prit le crayon du portefeuille et chercha à écrire. De fait, le témoin le vit former avec peine plusieurs caractères; mais, ne sachant pas lire, elle ne put en comprendre le sens. Épuisé par cet effort, le colonel laissa le



COLOMBA

portefeuille dans la main de la femme Pietri, qu'il serra avec force en la regardant d'un air singulier, comme s'il voulait lui dire, ce sont les paroles du témoin: "C'est important, c'est le nom de mon assassin!"

La femme Pietri montait au village lorsqu'elle rencontra M. le maire Barricini avec son fils Vincentello. Alors il était presque nuit. Elle conta ce qu'elle avait vu. Le maire prit le portefeuille, et courut à la mairie ceindre son écharpe et appeler son secrétaire et la gendarmerie. Restée seule avec le jeune Vincentello, Madeleine Pietri lui proposa d'aller porter secours au colonel, dans le cas où il serait encore vivant; mais Vincentello répondit que s'il approchait d'un homme qui avait été l'ennemi acharné de sa famille, on ne manquerait pas de l'accuser de l'avoir tué. Peu après le maire arriva, trouva le colonel mort, fit enlever le cadavre, et dressa procès-verbal.

Malgré son trouble, naturel dans cette occasion, M. Barricini s'était empressé de mettre sous les scellés le portefeuille du colonel, et de faire toutes les recherches en son pouvoir; mais aucune n'amena de découverte importante. Lorsque vint le juge d'instruction, on ouvrit le portefeuille, et sur une page souillée de sang on vit quelques lettres tracées par une main défaillante, bien lisibles pourtant. Il y avait écrit: "Agosti...", et le juge ne douta pas que le colonel n'eût voulu désigner Agostini comme son assassin. Cependant Colomba della Rebbia, appelée par le juge, demanda à examiner le portefeuille. Après l'avoir longtemps feuilleté, elle étendit la main vers le maire et s'écria:

"Voilà l'assassin!" Alors, avec une précision et une clarté surprenantes dans le transport de douleur où elle était plongée, elle raconta que son père, ayant reçu peu de jours auparavant une lettre de son fils, l'avait brûlée, mais qu'avant de le faire, il avait écrit au crayon, sur son portefeuille, l'adresse d'Orso, qui venait de changer de garnison. Or cette adresse ne se trouvait plus dans le portefeuille, et Colomba concluait que le maire avait arraché le feuillet où elle était écrite, qui aurait été celui-là même sur lequel son père avait tracé le nom du meurtrier; et à ce nom, le maire, au dire de Colomba, aurait substitué celui d'Agostini. Le juge vit en effet qu'un feuillet manquait au cahier de papier sur lequel le nom était écrit; mais bientôt il remarqua que des feuillets manquaient également dans les autres cahiers du même portefeuille, et des témoins déclarèrent que le colonel avait l'habitude de déchirer ainsi des pages de son portefeuille lorsqu'il voulait allumer un cigare; rien de plus probable donc qu'il eût brûlé par mégarde l'adresse qu'il avait copiée.

En outre, on constata que le maire, après avoir reçu le portefeuille de la femme Pietri, n'aurait pu lire à cause de l'obscurité; il fut prouvé qu'il ne s'était pas arrêté un instant avant d'entrer à la mairie, que le brigadier de gendarmerie l'y avait accompagné, l'avait vu allumer une lampe, mettre le portefeuille dans une enveloppe et le cacheter sous ses yeux.

Lorsque le brigadier eut terminé sa déposition, Colomba, hors d'elle-même, se jeta à ses genoux et le supplia, par tout ce qu'il avait de plus sacré, de déclarer s'il n'avait pas laissé le maire seul un instant. Le brigadier, après quelque hésitation, visiblement ému par l'exaltation de la jeune fille, avoua qu'il était allé chercher dans une pièce voisine une feuille de grand papier, mais qu'il n'était pas resté une minute, et que le maire lui avait toujours parlé tandis qu'il cherchait à tâtons ce papier dans un tiroir. Au reste, il attestait qu'à son retour le portefeuille sanglant était à la même place sur la table où le maire l'avait jeté en entrant.

M. Barricini déposa avec le plus grand calme. Il excusait, disait-il, l'emportement de mademoiselle della Rebbia, et voulait bien descendre à se justifier. Il prouva qu'il était resté toute la soirée au village; que son fils Vincentello était avec lui devant la mairie au moment du crime; enfin que son fils Orlanduccio, pris de la fièvre ce jour-là même, n'avait pas bougé de son lit. Il produisit tous les fusils de sa maison, dont aucun n'avait fait feu récemment. Il ajouta qu'à l'égard du portefeuille il en avait tout de suite compris l'importance; qu'il l'avait mis sous le scellé et l'avait déposé entre les mains de son adjoint, prévoyant qu'en raison de son inimitié avec le colonel il pourrait être soupçonné. Enfin il rappela qu'Agostini avait menacé de mort celui qui avait écrit une lettre en son nom, et insinua que ce misérable, ayant probablement soupçonné le colonel, l'avait assassiné. Dans les moeurs des bandits, une pareille vengeance pour un motif analogue n'est pas sans exemple.

Cinq jours après la mort du colonel della Rebbia, Agostini, surpris par un détachement de voltigeurs, fut tué, se battant en désespéré. On trouva sur lui une lettre de Colomba qui l'adjurait de déclarer s'il était ou non coupable du meurtre qu'on lui imputait. Le bandit n'ayant point fait de réponse, on en conclut assez généralement qu'il n'avait pas eu le courage de dire à une fille qu'il avait tué son père. Toutefois, les personnes qui prétendaient connaître bien le caractère d'Agostini, disaient tout bas que, s'il eût tué le colonel, il s'en serait vanté. Un autre bandit, connu sous le nom de Brandolaccio, remit à Colomba une déclaration dans laquelle il attestait "sur l'honneur" l'innocence de son camarade; mais la seule preuve qu'il alléguait, c'était qu'Agostini ne lui avait jamais dit qu'il soupçonnât le colonel.

Conclusion, les Barricini ne furent pas inquiétés; le juge d'instruction combla le maire d'éloges, et celui-ci couronna sa belle conduite en se désistant de toutes ses prétentions sur le ruisseau pour lequel il était en procès avec le colonel della Rebbia.

Colomba improvisa, suivant l'usage du pays, une "ballata" devant le cadavre de son père, en présence de ses amis assemblés. Elle y exhala toute sa haine contre les Barricini et les accusa

formellement de l'assassinat, les menaçant aussi de la vengeance de son frère. C'était cette "ballata", devenue très populaire, que le matelot chantait devant miss Lydia. En apprenant la mort de son père, Orso, alors dans le nord de la France, demanda un congé, mais ne put l'obtenir. D'abord, sur une lettre de sa soeur, il avait cru les Barricini coupables, mais bientôt il reçut copie de toutes les pièces de l'instruction, et une lettre particulière du juge lui donna à peu près la conviction que le bandit Agostini était le seul coupable. Une fois tous les trois mois Colomba lui écrivait pour lui répéter ses soupçons, qu'elle appelait des preuves. Malgré lui, ces accusations faisaient bouillonner son sang corse, et parfois il n'était pas éloigné de partager les préjugés de sa soeur. Cependant, toutes les fois qu'il lui écrivait, il lui répétait que ses allégations n'avaient aucun fondement solide et ne méritaient aucune créance. Il lui défendait même, mais toujours en vain, de lui en parler davantage. Deux années se passèrent de la sorte, au bout desquelles il fut mis en demi-solde, et alors il pensa à revoir son pays, non point pour se venger sur des gens qu'il croyait innocents, mais pour marier sa soeur et vendre ses petites propriétés, si elles avaient assez de valeur pour lui permettre de vivre sur le continent.

VII

Soit que l'arrivée de sa soeur eût rappelé à Orso avec plus de force le souvenir du toit paternel, soit qu'il souffrit un peu devant ses amis civilisés du costume et des manières sauvages de Colomba, il annonça dès le lendemain le projet de quitter Ajaccio et de retourner à Pietranera. Mais cependant il fit promettre au colonel de venir prendre un gîte dans son humble manoir, lorsqu'il se rendrait à Bastia, et en revanche il s'engagea à lui faire tirer daims, faisans, sangliers et le reste.

La veille de son départ, au lieu d'aller à la chasse, Orso proposa une promenade au bord du golfe. Donnant le bras à miss Lydia, il pouvait causer en toute liberté, car Colomba était restée à la ville pour faire ses emplettes, et le colonel les quittait à chaque instant pour tirer des goëlands et des fous, à la grande surprise des passants qui ne comprenaient pas qu'on perdît sa poudre pour un pareil gibier.

Ils suivaient le chemin qui mène à la chapelle des Grecs, d'où l'on a la plus belle vue de la baie; mais ils n'y faisaient aucune attention.

"Miss Lydia... dit Orso après un silence assez long pour être devenu embarrassant; franchement, que pensez-vous de ma soeur?"

—Elle me plaît beaucoup, répondit miss Nevil. Plus que vous, ajouta-t-elle en souriant, car elle est vraiment Corse, et vous êtes un sauvage trop civilisé.

—Trop civilisé!... Eh bien! malgré moi, je me sens redevenir sauvage depuis que j'ai mis le pied dans cette île. Mille affreuses pensées m'agitent, me tourmentent... et j'avais besoin de causer un peu avec vous avant de m'enfoncer dans mon désert.

—Il faut avoir du courage, monsieur; voyez la résignation de votre soeur, elle vous donne l'exemple.

—Ah! détrompez-vous. Ne croyez pas à sa résignation. Elle ne m'a pas dit un seul mot encore, mais dans chacun de ses regards, j'ai lu ce qu'elle attend de moi.

—Que veut-elle de vous enfin?"

—Oh! rien... seulement que j'essaie si le fusil de monsieur votre père est aussi bon pour l'homme que pour la perdrix.

—Quelle idée! Et vous pouvez supposer cela! quand vous venez d'avouer qu'elle ne vous a encore rien dit. Mais c'est affreux de votre part.

—Si elle ne pensait pas à la vengeance, elle m'aurait tout d'abord parlé de notre père; elle n'en a rien fait. Elle aurait prononcé le nom de ceux qu'elle regarde... à tort, je le sais, comme ses meurtriers. Eh bien! non, pas un mot. C'est que, voyez-vous, nous autres Corses, nous sommes une race rusée. Ma soeur comprend qu'elle ne me tient pas complètement en sa puissance, et ne veut pas m'effrayer, lorsque je puis m'échapper encore. Une fois qu'elle m'aura conduit au bord du précipice, lorsque la tête me tournera, elle me poussera dans l'abîme."

Alors Orso donna à miss Nevil quelques détails sur la mort de son père, et rapporta les principales preuves qui se réunissaient pour lui faire regarder Agostini comme le meurtrier. "Rien, ajouta-t-il, n'a pu convaincre Colomba. Je l'ai vu par sa dernière lettre. Elle a juré la mort des Barricini; et... miss Nevil, voyez quelle confiance j'ai en vous... peut-être ne seraient-ils plus de ce monde, si, par un de ces préjugés qu'excuse son éducation sauvage, elle ne se persuadait que l'exécution de la vengeance m'appartient en ma qualité de chef de famille, et que mon honneur y est engagé.

—En vérité, monsieur della Rebbia, dit miss Nevil, vous calomniez votre soeur.

—Non, vous l'avez dit vous-même... elle est Corse... elle pense ce qu'ils pensent tous. Savez-vous pourquoi j'étais si triste hier?"

—Non, mais depuis quelque temps vous êtes sujet à ces accès d'humeur noire... Vous étiez plus aimable aux premiers jours de notre connaissance.

—Hier, au contraire, j'étais plus gai, plus heureux qu'à l'ordinaire. Je vous avais vue si bonne, si indulgente pour ma soeur!... Nous revenions, le colonel et moi, en bateau. Savez-vous ce que me dit un des bateliers dans son infernal patois: "Vous avez tué bien du gibier, Ors' Anton' mais vous trouverez Orlanduccio Barricini plus grand chasseur que vous."

—Eh bien! quoi de si terrible dans ces paroles? Avez-vous donc tant de prétentions à être un adroit chasseur?"

—Mais vous ne voyez donc pas que ce misérable disait que je n'aurais pas le courage de tuer Orlanduccio?"

—Savez-vous, monsieur della Rebbia, que vous me faites peur. Il paraît que l'air de votre île ne donne pas seulement la fièvre, mais qu'il rend fou. Heureusement que nous allons bientôt la quitter.

—Pas avant d'avoir été à Pietranera. Vous l'avez promis à ma soeur.

—Et si nous manquions à cette promesse, nous devons sans doute nous attendre à quelque vengeance?"

—Vous rappelez-vous ce que nous contait l'autre jour monsieur votre père de ces Indiens qui menacent les gouverneurs de la compagnie de se laisser mourir de faim s'ils ne font droit à leurs requêtes?"

—C'est-à-dire que vous vous laisseriez mourir de faim? J'en doute. Vous resteriez un jour sans manger, et puis mademoiselle Colomba vous apporterait un "bruccio" (1) si appétissant que vous renoncerez à votre projet.

—Vous êtes cruelle dans vos railleries, miss Nevil; vous devriez me ménager. Voyez, je suis seul ici, je n'avais que vous pour m'empêcher de devenir fou, comme vous dites; vous étiez mon ange gardien, et maintenant...

—Maintenant, dit miss Lydia d'un ton sérieux, vous avez, pour soutenir cette raison si facile à ébranler, votre honneur d'homme et de militaire, et... poursuit-elle en se détournant pour cueillir une fleur, si cela peut quelque chose pour vous, le souvenir de votre ange gardien.

—Ah! miss Nevil, si je pouvais penser que vous preniez réellement quelque intérêt...

—Écoutez, monsieur della Rebbia, dit miss Nevil un peu émue, puisque vous êtes un enfant, je vous traiterai en enfant. Lorsque j'étais petite fille, ma mère me donna un beau collier que je désirais ardemment; mais elle me dit: "Chaque fois que tu mettras ce collier, souviens-toi que tu ne sais pas encore le français." Le collier perdit à mes yeux un peu de son mérite. Il était devenu pour moi comme un remords; mais je le portai, et je sus le français. Voyez-vous cette bague? c'est un scarabée égyptien trouvé, s'il vous plaît, dans une pyramide. Cette figure bizarre, que vous prenez peut-être pour une bouteille, cela veut dire "la vie humaine". Il y a dans mon pays des gens qui trouveraient l'hiéroglyphe très bien approprié. Celui-ci, qui vient après, c'est un bouclier avec un bras tenant une lance: cela veut dire: "combat, bataille." Donc la réunion des deux caractères forme cette devise, que je trouve assez belle "La vie est un combat." Ne vous

—Ce stylet est charmant, dit miss Lydia; mais c'est une arme de famille, je ne puis l'accepter.

—Ce n'est pas le stylet de mon père, s'écria vivement Colomba. Il a été donné à un des grands parents de ma mère par le roi Théodore. Si mademoiselle l'accepte, elle nous fera bien plaisir.

—Voyez, miss Lydia, dit Orso, ne dédaignez pas le stylet d'un roi."

Pour un amateur, les reliques du roi Théodore sont infiniment plus précieuses que celles du plus puissant monarque. La tentation était forte, et miss Lydia voyait déjà l'effet que produirait cette arme posée sur une table en laque dans son appartement de Saint-Jame's-place.

(1) Espèce de fromage à la crème cuit. C'est un mets national en Corse.

avisez pas de croire que je traduis les hiéroglyphes couramment; c'est un savant en "us" qui m'a expliqué ceux-là. Tenez, je vous donne mon scarabée. Quand vous aurez quelque mauvaise pensée corse, regardez mon talisman et dites-vous qu'il faut sortir vainqueur de la bataille que nous livrent les mauvaises passions. — Mais, en vérité, je ne prêche pas mal.

—Je penserai à vous, miss Nevil, et je me dirai...

—Dites-vous que vous avez une amie qui serait désolée... de... vous savoir pendu. Cela ferait d'ailleurs trop de peine à messieurs les caporaux vos ancêtres." A ces mots elle quitta en riant le bras d'Orso, et, courant vers son père: "Papa, dit-elle, laissez là ces pauvres oiseaux, et venez avec nous faire de la poésie dans la grotte de Napoléon."

VIII

Il y a toujours quelque chose de solennel dans un départ, même quand on se quitte pour peu de temps. Orso devait partir avec sa soeur de très bon matin, et la veille au soir il avait pris congé de miss Lydia, car il n'espérait pas qu'en sa faveur elle fit exception à ses habitudes de paresse. Leurs adieux avaient été froids et graves. Depuis leur conversation au bord de la mer, miss Lydia craignait d'avoir montré à Orso un intérêt peut-être trop vif, et Orso, de son côté, avait sur le coeur ses railleries et surtout son ton de légèreté. Un moment il avait cru d'émêler dans les manières de la jeune Anglaise un sentiment d'affection naissante; maintenant, déconcerté par ses plaisanteries, il se disait qu'il n'était à ses yeux qu'une simple connaissance, qui bientôt serait oubliée. Grande fut donc sa surprise lorsque le matin, assis à prendre du café avec le colonel, il vit entrer miss Lydia suivie de sa soeur. Elle s'était levée à cinq heures, et, pour une Anglaise, pour miss Nevil surtout, l'effort était assez grand pour qu'il en tirât quelque vanité.

"Je suis désolé que vous vous soyez dérangée si matin, dit Orso. C'est ma soeur sans doute qui vous aura réveillée malgré mes recommandations, et vous devez bien nous maudire. Vous me souhaitez d'jà "pendu" peut-être?"

—Non, dit miss Lydia fort bas et en italien, évidemment pour que son père ne l'entendît pas. Mais vous m'avez boudée hier pour mes innocentes plaisanteries, et je ne voulais pas vous laisser emporter un souvenir mauvais de votre servante. Quelles terribles gens vous êtes, vous autres Corses! Adieu donc; à bientôt, j'espère." Et elle lui tendit la main.

Orso ne trouva qu'un soupir pour réponse. Colomba s'approcha de lui, le mena dans l'embrasure d'une fenêtre, et, en lui montrant quelque chose qu'elle tenait sous son mezzaro, lui parla un moment à voix basse.

"Ma soeur, dit Orso à miss Nevil, veut vous faire un singulier cadeau, mademoiselle; mais nous autres Corses, nous n'avons pas grand-chose à donner... excepté notre affection... que le temps n'efface pas. Ma soeur me dit que vous avez regardé avec curiosité ce stylet. C'est une antiquité dans la famille. Probablement il pendait autrefois à la ceinture d'un de ces caporaux à qui je dois l'honneur de votre connaissance. Colomba le croit si précieux qu'elle m'a demandé ma permission pour vous le donner, et moi je ne sais trop si je dois l'accorder, car j'ai peur que vous ne vous moquiez de nous."

—Ce stylet est charmant, dit miss Lydia; mais c'est une arme de famille, je ne puis l'accepter.

—Ce n'est pas le stylet de mon père, s'écria vivement Colomba. Il a été donné à un des grands parents de ma mère par le roi Théodore. Si mademoiselle l'accepte, elle nous fera bien plaisir.

—Voyez, miss Lydia, dit Orso, ne dédaignez pas le stylet d'un roi."

Pour un amateur, les reliques du roi Théodore sont infiniment plus précieuses que celles du plus puissant monarque. La tentation était forte, et miss Lydia voyait déjà l'effet que produirait cette arme posée sur une table en laque dans son appartement de Saint-Jame's-place.

(A suivre)

—Que dit-elle? continua tranquillement Thomas.

—Pas un mot! articula sèchement Gaspard.

—Ah! ah!... Elle n'est pas malade, au moins?

—Oh! que non!... Ses yeux sont comme des volcans en éruption... Gare la lave!

—Je conçois ça... On serait vexé à moins.

Et Thomas eut un petit rire qui sonnait faux.

Après quoi, il reprit de sa voix la plus tranquille:

—Elle ne sait pas encore qu'elle est ici sous la sauvegarde du chef de sa famille... Sans cela...

—Sans cela?...

—... Il nous faudrait subir une scène un peu... Comment dit-on cela sur le plancher des vaches?

—Peu importe: je devine le mot.

—Je parie que non: c'est "pathétique" que j'ai dans l'idée.

—Celui-là ou un autre: la scène en question se jouera assez tôt...

—Aussi ai-je résolu de lui laisser ignorer que je suis à bord et de ne me laisser voir que s'il n'y a pas moyen de faire autrement.

—Comme tu voudras, compère. Je suis de ton avis, bien que, à vrai dire, je ne vois pas comment il te sera possible de garder longtemps le rôle de capitaine invisible.

—Qui sait?... Ne pressons rien... Il sera toujours temps... murmura le capitaine, plus perplexe qu'il ne voulait se l'avouer.

Puis, avec impatience:

—En attendant, n'oublie pas, n'oublie jamais, même pendant l'espace d'une demi-minute, les conditions formelles de notre association: respect absolu à ma soeur; point de menaces ni de promesses trompeuses; aucun piège de ton imagination diabolique, — où je ramène chez nous la femme du capitaine et je te fais pendre à Saint-Pierre, par-dessus le marché... Est-ce compris?

—Eh oui! nom d'un phoque!... Il faudrait être borné pour ne pas saisir nettement la morale de tes discours.

—Bon, alors. Pourtant, je veux te répéter une dernière fois:

Nous sommes associés pour la contrebande. Mais je n'ai consenti à t'aider dans l'enlèvement de Suzanne qu'à la condition formelle que tu ne lui parleras qu'avec mon autorisation et ne lui causeras aucune frayeur inutile.

J'ai à me venger de son mari, qui trouve que j'ai une tête de négrier; mais je ne veux pas que ma soeur subisse d'inutiles tourments d'esprit.

Au reste, ça ne sera pas long...

En attendant, laisse porter un peu davantage et ne serre pas le vent comme ça. Nous serons toujours assez en vue, même à plusieurs milles au large.

—Ah! bah! qui pourrait se douter que c'est nous qui avons fait le coup?

Ton frère, parbleu!... Je veux dire ton cousin le capitaine.

—La bonne plaisanterie!... Puisque nous lui avons brûlé la politesse le propre jour de ses noces et que la "frousse" nous a fait quitter le pays, sans demander notre reste!...

—Il y a du vrai là-dedans, mais...

—Eh bien?

—Nous n'en avons pas moins décampé un peu... lestement, ce matin-là, sans demander aucune permission... Tu t'en souviens, ami Gaspard?

Et Thomas eut ce petit rire sardonique qui avait le don de mettre hors de lui son bilieux associé.

Pourtant, cette fois-ci, le trait manqua son but, car Gaspard répliqua sur le même ton:

—Il n'était que temps, nom d'un phoque...

Quelle apparition!... J'en ai encore froid entre les deux épaules.

—Moi, c'est dans le creux de l'estomac que ces coups-là portent. J'en ai presque mal diné, si mon sac à vivre a bonne mémoire. Aussi ai-je gardé rancune à mon beau-frère de m'avoir, comme ça, coupé l'appétit avec ses allures de revenant... Toutefois, je me console en songeant au bon tour que nous lui jouons en ce moment.

—Savoir... murmura Gaspard, si la nuit qui s'écoule nous donnera le temps de mettre notre

trésor en lieu sûr et de filer ensuite hors de vue.

—De quel trésor veux-tu parler?... De celui qui est en jupes ou de celui qui est en fûts?

Thomas, toujours pince-sans-rire, faisait allusion au chargement de la goélette et à sa pauvre soeur prisonnière.

—Tu sais bien, répliqua aigrement Gaspard, que je me soucie comme d'une sardine de notre cargaison de contrebande, comparée à Suzanne.

—Voilà qui est du dernier galant... Merci pour ma soeur! déclama le capitaine, d'un ton moitié figue, moitié raisin.

Puis, reprenant sa voix ordinaire:

—Mais il ne s'agit pas de ces fariboles sucrées pour le quart d'heure... Nous verra-t-on passer, ce tantôt?... Hum! je ne réponds de rien: il fera grand jour quand nous aurons la baie par notre travers de bâbord... Mais il y aura tout de même joliment des milles entre Kécarpoui et notre "Marsouin"... Au petit bonheur, futur beau-frère, et tirons une bonne bordée vers le large: c'est ce qu'il y a de mieux à faire pour le quart-d'heure.

Gaspard acquiesça d'un mouvement d'épaules, et, changeant de propos:

—Tu as donné aux gens du canot le prix convenu?

—Oui: un baril d'eau-de-vie.

Et il ajouta, après un coup d'oeil jeté du côté de terre:

—Pourvu que nos gaillards ne s'avisent pas de le mettre en perce avant d'avoir regagné la côte, s'ils ne voient rien de suspect là-bas...

—Quelles instructions leur as-tu données?

—D'atteindre la côte, sans retard, et de se cacher, eux et leur canot, dans la première anse venue, du moins tant que le "Vengeur" sera dans leurs parages.

—Très bien. Une fois installés dans quelque trou des falaises, qu'ils se soulent tout à leur aise: ils seront moins enclins à battre les grèves.

Thomas, fort occupé à allumer sa pipe, ne répondit pas; et, ayant cédé la roue à son compagnon pour cette importante opération, il négligea de la reprendre, préférant marcher décidément sur le pont.

Cependant l'horizon rougeoyait tout là-bas, à l'orient.

Le jour allait venir.

Où se trouvait-on?

Un coup-d'oeil du côté de terre montrait le Gros-Mécatina derrière la poupe du "Marsouin", à une quinzaine de milles de distance et à une bonne lieue en aval.

On pouvait virer de bord, sans crainte des regards indiscrets, et changer d'amures pour mettre le cap sur le Petit-Mécatina, qui était l'étape en vue.

Thomas s'approcha du gaillard d'avant et héla à haute voix:

—Jean Bec! Jean Brest!... Debout, mes caplans: il s'en va midi!

Une tête hérissée, bouffie de sommeil, surgit de l'écouille.

C'était celle de Jean Brest.

Le porteur de la susdite jeta un coup-d'oeil à l'orient, teinté d'une lueur rouge-pâle, et grommela:

—Il s'en va midi!... Je le crois sans peine... Il s'en va même demain matin; mais il s'en faut de vingt-quatre bonnes heures.

—Debout, tout de même, espèces de lamentins. Nous avons rude besogne à faire aujourd'hui.

Jean Brest sauta sur le pont, suivi de son confrère Jean Bec, non moins ébouriffé que lui.

Et tous deux se portèrent aussitôt aux écoutes, car Thomas venait de commander:

—Pare à virer!

Gaspard obéit comme les autres, en manoeuvrant sa roue de façon à amener le vaisseau vent debout.

Les voiles battirent un instant. Les anneaux de fer des écoutes glissèrent bruyamment sur leurs tringles. Le "Marsouin", redressé d'aplomb, eut quelques mouvements de tangage, comme un coursier qui "encense"... Puis, ayant fait son "abattée" sur le flanc droit, il reprit son élan à travers les vagues, ayant cette fois le cap directement sur le "Petit-Mécatina", que l'on commençait à distinguer nettement dans le nord-ouest, à une dizaine de milles de distance.

Il était exactement quatre heures du matin.

Si la brise continuait à souffler ferme, on pouvait espérer atteindre l'escale et décharger le plus gros de la cargaison avant qu'il fit jour.

En effet, trois heures plus tard, le "Marsouin" avait accompli sa louche besogne et quittait l'île "Mystérieuse", allégé d'un poids de quelques milliers de livres et d'un fardeau bien autrement lourd: la femme du capitaine Arthur Labarou, désormais prisonnière de son plus mortel ennemi.

Le "Marsouin" gagna directement la côte nord, en face, et se dissimula si adroitement dans l'estuaire de la "Petite-Mécatina", que la meilleure longue-vue marine l'eût en vain cherché dans les fiords sans nombre qui échancrent le littoral de cette rivière.

CHAPITRE XIII

OU WAPWI RETROUVE UNE BONNE MERE ET UNE... BELLE-MERE.

Le jour! s'était donc dit le petit sauvage, en s'éveillant au sein de l'obscurité des catacombes du Mécatina.

Par une des failles de la caverne qu'il observait, Wapwi voyait bien surgir un rideau de lumière artificielle, émanée de la lampe de la Grande-Ourse.

Mais cette nappe de clarté rougeâtre ne lui en imposait pas: il savait qu'au dehors c'était le soleil lui-même qui illuminait la vaste demi-sphère du firmament.

Ce qui le confirmait encore dans son raisonnement, c'est le silence absolu régnant dans la grotte observée.

La Grande-Ourse, comme les fauves à quatre pattes, s'était tue et dormait probablement, une fois les ténèbres du dehors fondues dans l'aube.

Wapwi redescendit la faille où il s'était insinué, toucha du pied le talus sableux et tenta de s'orienter.

D'abord, il constata que la mer montante avait bouché l'ouverture des grottes et qu'il n'y avait rien à faire de ce côté-là.

Il lui fallait attendre la mi-marée baissante pour sortir des entrailles du rocher par la même voie qui l'avait introduit.

Mais c'était bien long, une attente de quelques heures, à ne rien faire, après un bon sommeil!

Le petit sauvage tournait donc, fanal en mains, ses yeux attentifs sur les voûtes et les piliers du massif.

Il avançait ici, reculait là, tournant à droite, tournant à gauche, virevoltant, sans but précis, lorsqu'il mit le nez dans une faille ascendante qui le mena tout droit dans un coin du magasin des contrebandiers.

La fissure partait de là, béant de plus d'un pied, mais obliquement et de façon presque imperceptible.

Il y avait, dans cette "salle", tout un pandémonium de tonnes, de futailles, de bouteilles, entassées dans un certain ordre, mais ayant tout de même un aspect plutôt chaotique...

Une idée surgit aussitôt de l'imagination de Wapwi:

Souler la Grande-Ourse et enlever Suzanne!

Il avait bien songé, plusieurs fois, à paralyser sa belle-mère d'un bon coup de fusil...

Mais la crainte de causer une trop forte émotion à Suzanne l'avait arrêté.

Il avait cherché autre chose...

Et voilà que le hasard lui faisait trouver un moyen moins aléatoire pour réduire le cerbère de la grotte!

Wapwi choisit donc une bonne bouteille d'eau-de-vie, qu'il prit la peine de déboucher pour en constater la force, et retourna vers son canot.

Ayant eu le soin de se munir d'une pelote de fil, il attacha sa bouteille par le goulot et se mit en frais de sortir de la caverne par l'arcade qui l'y avait introduit.

Mais, au moment de diriger son canot sous la voûte qui commençait à s'ajourer, le petit Abénaki sentit gigoter dans sa cervelle des lambeaux d'idées, qui se condensèrent pour prendre consistance de suite...

Il avait remarqué tout à l'heure un certain tonnelet, soigneusement mis à part dans un angle surélevé de la caverne aux liqueurs.

Heurté du joint, ce tonnelet n'avait "sonné" ni creux ni plein.

Que contenait-il et pourquoi la précaution prise de le placer à peu près hors d'atteinte?

—“Ça doit être de la poudre!” pensait, depuis lors et de fois à autres, le garçonnet, tout en continuant ses apprêts de départ.

Et la tête lui travaillait, quand ce mot tragique: “poudre”, y faisait irruption.

Si bien qu'au moment de s'engager sous l'arcade avec sa pirogue, Wapwi s'arrêta net et... recula, au lieu d'avancer.

D'un bras nerveux, il fit... aviron en arrière, remit le canot où il était un instant auparavant et retourna dans le “magasin”, d'où il venait de sortir.

Le petit tonneau ayant été atteint, soupesé et secoué, Wapwi murmura souriant d'une façon mystérieuse:

—C'est bien de la poudre... De quoi faire sauter ma belle-mère jusqu'aux nuages!

Et, sans une seconde d'hésitation, Wapwi se mit aussitôt en mesure de préparer une petite combinaison tout à fait... micmaque, sinon abénaquise.

Il commença par enlever le tonnelet, qu'il logea entre deux tonnes.

Cela fait, il se prit à fureter partout et revint bientôt, portant un rouleau de câble dans le pli du coude et une cordelette dans la main qui était libre.

La cordelette fut arrosée d'huile de charbon, saupoudrée de quelques pincées du contenu du petit baril... et mise à portée de la main en haut de la faille, tandis qu'un de ses bouts plongeait dans le tonnelet, par la bonde.

Et, pour être plus sûr de mener à bonne fin son oeuvre de destruction, Wapwi perça avec la pointe de son couteau une des tonnes, de façon à ce que le tonneau put se répandre lentement sur les madriers qui la supportaient.

Alors, content de son oeuvre, le petit justicier revint à son canot, muni de sa corde en rouleau et de sa bouteille suspendue à un fil.

Cette fois-ci, il s'agissait de sortir du rocher, coûte que coûte.

Ce ne fut pas sans peine.

Mais, enfin, le petit aventurier réussit en pesant sur la voûte, étant couché sur le dos au fond de sa pirogue, avec ses pieds et ses mains, à sortir de là.

Une fois dehors, il gagna une anse, du côté du large, attacha solidement son canot et grimpa sur les hauteurs par le premier sentier venu.

Il avait sa bouteille pendue au cou et son fusil sur l'épaule.

Arrivé au point culminant du cap, où un mince tuyau de tôle émergeait du sommet de la grotte servant de prison, Wapwi introduisit délicatement dans le tuyau sa bouteille, qu'il laissa filer jusqu'au poêle, en la retenant par sa ficelle.

Alors il n'eut plus qu'à soulever un peu le tuyau, pour diriger la bouteille à côté de l'ouverture dégagée.

Après quoi, laissant tomber le fil, il replaça le tuyau à l'endroit ordinaire.

Tout cela avait été exécuté si habilement, que les deux femmes ne parurent avoir rien entendu.

Du reste, l'obscurité était encore à peu près complète dans la grotte.

Wapwi, couché sur le ventre, son fusil à portée, ne perdait pas de vue sa “petite mère”, qui commençait à s'agiter...

A un moment donné, il entendit même un sanglot étouffé, auquel répondit aussitôt une voix rauque qui commandait:

—La paix, là!... La Grande-Ourse veut dormir.

Mais un nouveau sanglot ayant troublé le silence, la sauvagesse surgit de son tas de feuillage et s'approcha, menaçante...

Wapwi, toujours silencieux, allongea la main vers son fusil.

Pourtant, la Grande-Ourse ne soufflait mot. Elle venait d'apercevoir la bouteille descendue là mystérieusement... Elle s'en était emparée et la mirait à la lumière matinale de l'unique fenêtre de la grotte...

Reculant à petits pas jusqu'à l'angle de la “porte” d'entrée, la vieille gardienne, ayant débouché la mystérieuse bouteille, la humait à larges narines, souriant de la bouche et des yeux.

Finalement, satisfaite de ses investigations, quoique assez interloquée, l'Ourse n'y tint plus

et s'introduisant le goulot dans la bouche, elle leva le culot en l'air et l'y maintint longtemps.

Quand la buveuse eut abaissé la bouteille pour respirer, Wapwi s'aperçut avec stupeur que le vaisseau en question était à peu près vide.

—Oach! fit-il: il faut avoir l'oeil ouvert... L'Ourse a son compte!

Débarrassant les alentours du tuyau des branches vertes qui y étaient accumulées, le petit Abénaki constata avec une joie vive que l'ouverture quadrangulaire résultant de la jonction imparfaite des pièces du rocher était suffisante pour laisser passer un corps humain.

Dans le temps de le dire, il fit un gros oeil au bout de sa corde et, après avoir tiré doucement à lui le tuyau, laissa pendre celle-ci dans l'ouverture, au moment même où la Grande-Ourse s'écroulait sur son tas de feuillage.

—Vite! petite mère, dit-il anxieusement, quoique à voix contenue, mets tes pieds dans la boucle et tes mains sur la corde: Wapwi va te hisser.

Suzanne, bien que surprise à l'extrême en entendant cette voix connue, ne fut pas lente à s'exécuter et se sentit partir de terre, monter, puis se vit dehors, sans avoir eu seulement le temps de prononcer une parole.

Wapwi, toujours méthodique et calme, remit en place tuyau et branches. Puis, prenant sa protégée sous un bras, il la guida rapidement vers le littoral, par le chemin que lui-même avait choisi.

Alors, seulement, pendant que Suzanne lui sautait au cou et le serrait dans ses bras comme un fils, il sourit, disant:

—Ah! petite mère, comme Wapwi est content!

—Cher enfant, “mon fils”! dit Suzanne, je te dois la vie, comme mon mari te la doit aussi... Tu ne nous quitteras plus jamais... Mais comment as-tu pu faire?...

—Je te conterai ça... En attendant, cachons-nous.

Et il conduisit la jeune femme à travers la saulaie, jusqu'à un rocher de la rive, qu'il contourna pour le gravir par derrière, grâce à un plan incliné que lui seul aurait pu découvrir.

De cet observatoire, éloigné d'une dizaine d'arpents du cap, l'oeil pouvait embrasser l'horizon circulaire, moins un tout petit espace masqué par le “Refugium.”

Il était grand jour et tout, dans la nature environnante, respirait le calme vibrant d'une atmosphère zébrée de rayons de soleil.

Wapwi, rayonnant lui aussi, mais non disposé au repos, se mit en frais de construire une sorte d'abri avec des branches fichées dans les fissures du roc, sans pourtant laisser prendre à son travail la physionomie d'une “cabane.”

Tout de même, après une petite heure d'agissements multiples, Suzanne se trouva avoir une voûte de feuillage au-dessus de la tête et un bon lit de fougère sous les hanches.

Mieux encore, elle avait devant elle du jambon, du fromage, du pain et même... une bouteille d'eau fraîche.

Tout cela tiré du canot de Wapwi.

Ce fut un moment de réel bonheur.

Une fois Suzanne bien restaurée et mise au fait des agissements de son mari, qui ne devait pas tarder à rallier la Mécatina, après sa pointe vers Anticosti, elle fit remarquer à son jeune protecteur:

—Mon petit Wapwi, jusqu'à présent tu as manoeuvré comme un vrai sorcier... Mais si le “Marsouin” allait revenir!...

—Oh! pas avant la nuit prochaine... Les marsouins de l'air ne voyagent pas le jour.

—Mais... une fois la nuit revenue...?

—Petite mère, dors tranquille. D'ici là, Wapwi va veiller, lui.

—Et... quand le soleil aura plongé derrière les montagnes, nous laissant tout seuls, dans l'obscurité?

Le petit Abénaki, les yeux mi-clos et un étrange sourire aux lèvres, murmura tout bas:

—Le méchant oiseau de proie se faufile vers la grande chauve-souris, pour voir si la colombe blanche est toujours dans le rocher... Mais le rocher frémit et fera: pouf! pouf!

Et Wapwi aura du plaisir.

Suzanne regardait, un peu ahurie, son petit compagnon, qui, du reste, poursuivit, sans s'expliquer davantage:

—Et la goélette du capitaine arrivera, avec ses grandes voiles ouvertes... Et petite mère mise à bord pour retourner chez nous, dans la baie.

—“Amen”! cher enfant, dit la jeune femme. D'ici là, je vais dormir sous ta garde.

—C'est ça, petite mère. Wapwi veillera.

CHAPITRE XIV

LE DERNIER CONCILIABULE DE GASPARD ET DE LA GRANDE-OURSE

La journée s'écoula sans accidents ni incidents, si ce n'est toutefois la musique infernale que fit la Grande-Ourse, lorsqu'elle sortit de son sommeil bachique et constata le départ de celle qu'elle était chargée de garder.

Les vociférations d'une troupe de bandits ivres, aux prises avec une escouade de carabinières, ne sont que cantiques, comparées aux hurlements de la Grande-Ourse, après son réveil, en s'apercevant à la fois de la fuite de sa prisonnière et... du liquide de sa bouteille.

Elle vociféra une partie de la journée, hurlant du poing les parois de la grotte, la porte d'entrée sur le flanc du canal, la grande pierre ovale tournant sur une tige de fer, qui servait d'ouverture au “magasin” des contrebandiers, bref bondissant jusqu'à l'ouverture par où le tuyau traversait la voûte...

Mais tout cela en pure perte.

Les issues étaient bloquées ou inabornables.

Il fallut bien, de guerre lasse et d'épuisement, se laisser choir sur les feuilles de son grabat, boire... de l'eau et se rendormir, si possible.

Voilà, pourquoi, sans doute, vers neuf heures du soir, au moment où la grisaille de l'atmosphère se confondait avec celle du fleuve, Wapwi put constater que tout était silence et paix, dans l'obscurité du “Refugium Peccatorum.”

Au reste, il ne s'arrêta pas longtemps à observer cette partie du Mécatina.

Après un examen de quelques minutes des fentes du rocher, il se baissa au-dessus d'une anfractuosité et y laissa descendre un fanal allumé, attaché à une ficelle.

Un bout de mèche grisâtre et ronde gisait là, semblant venir du fond de la faille.

On se rappelle que Wapwi, pendant son excursion dans le magasin, avait lui-même allongé cette mèche jusqu'à cet endroit.

On sait aussi que l'autre extrémité de la mèche plongeait dans un baril de poudre, entre deux tonnes, à quelques pieds de là.

Cela étant constaté, Wapwi puisa à larges brassées dans un tas de feuilles sèches et de brindilles, qu'il avait eu le soin d'apporter, et laissa tomber méthodiquement tout ce combustible dans la faille où gisait la mèche.

Puis, se redressant, il jeta un coup d'oeil sur la mer, côté nord du fleuve.

Il avait eu la précaution de souffler son fanal.

Et bien lui en avait pris, certes...

Car un bruit de rames, jouant entre les tolets, lui fit voir une petite embarcation, venant du nord et embouquant le canal rocheux qui aboutissait aux grottes.

Cinq minutes plus tard, la vieille voile servant de trompe-l'oeil était manoeuvrée fébrilement, des pas prudents résonnaient sur une corniche de pierre et la porte d'entrée du “Refugium” s'ouvrait de dehors en dedans, grâce à une clé que possédait le visiteur.

Wapwi venait de reconnaître Gaspard Labarou, son ennemi “intime”, qui, d'ailleurs, criait à la Grande-Ourse:

—Hé! la mère Ourse, où êtes-vous?... On n'y voit rien.

La vieille sauvagesse répondit quelque chose, que son beau-fils, n'entendit pas, — car il était certes trop occupé à une besogne sérieuse...

Il frictionnait une allumette sur la pierre et enflammait le menu combustible accumulé dans la faille où gisait la mèche que l'on sait...

Puis, cela fait, il détalait silencieusement, mais avec rapidité, faisant retraite vers son nouveau logis.

(A suivre)

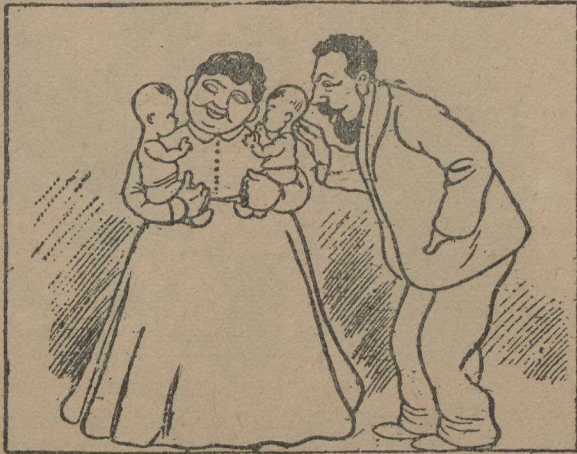
FATAL MÉLANGE

PAR CARAN D'ACHE

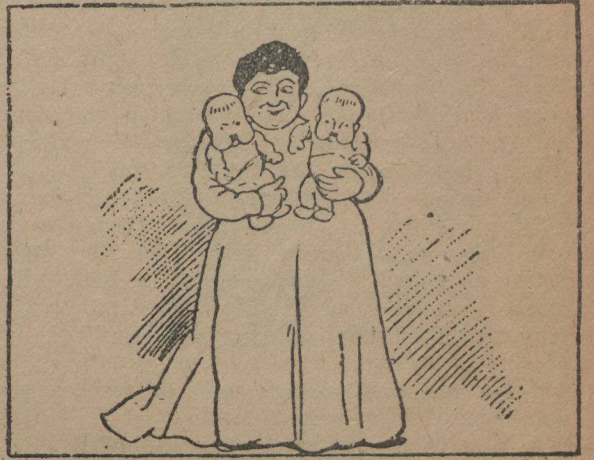
Il y a rien qui ressemble plus à un nouveau-né que tous les autres nouveau-nés et nous avons de fortes raisons de croire que le fait ci-dessous s'est passé à Marseille.



Il y avait à Marseille trois ménages qui habitaient la même maison. Deux jumeaux naquirent dans le ménage No 1.



La même joie combla le même jour le ménage No 2, qui était en étroites relations d'amitié avec le ménage No 1.



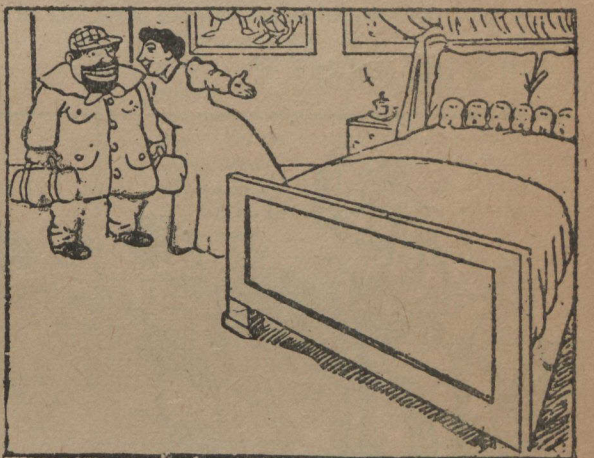
Par un hasard curieux, le ménage No 3 eut la même bonne fortune... Or c'était celui de notre ami Marius, et Marius était absent pour huit jours.



Les six bébés prenaient leurs ébats en commun.



"Té! voilà Marius!... Faisons-lui une blague!..."



—Marius, lui dit sa femme, tu es père de six jumeaux!



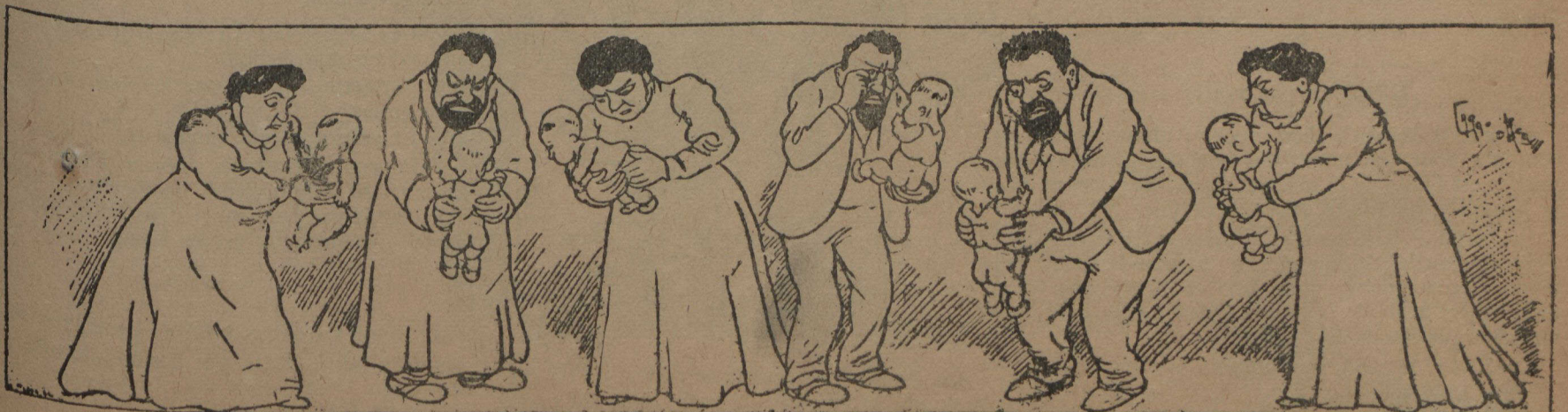
"De moi rien ne m'étonne!" et Marius de jouer avec eux et de les embrasser...



"Est-il beau, celui-ci!... Et celui-là!... Et cet autre!... Ah! les gaillards!"



—Marius, c'était pour rire: sur les six, il y en a quatre qui sont à nous!... vinrent lui dire ses deux amis.



Mais lesquels? — Marius les a si bien mélangés qu'on n'a jamais pu les distinguer!

POUR RIRE



La crème qui danse

Pour être cuisinière, on n'en est pas moins artiste. Et on peut avoir l'oreille fort juste, tout en sachant cuire un civet. Demandez donc à Mlle Baptistine, engagée, depuis huit jours à peine chez Mme Trémolo, une redoutable pianoteuse qui massacre froidement vingt chefs-d'oeuvre par jour! Baptistine hier soir fouettait sans pitié une crème quand Mme Trémolo se mit à écorcher la "Valse de Faust". Puis ce fut le "Beau Danube bleu", puis la "Valse des Petits Pierrots". Baptistine enrageait. Tout à coup, elle bondit jusqu'au salon que Mme Trémolo faisait retentir des plus entraînants airs de danse et, d'une voix impérieuse:

—Arrêtez, madame, au nom du ciel, fermez votre piano!

—Mon Dieu, Baptistine, et pourquoi?

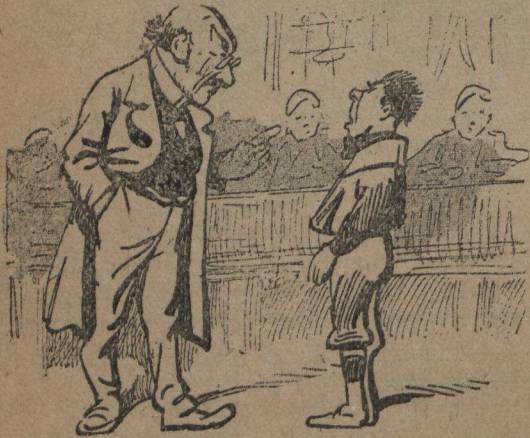
—Parce que si madame continue à jouer des valses, ma crème va tourner!



Dans une salle de rédaction.

—Avez-vous remarqué que Machin est toujours pris de somnolence lorsqu'il écrit ses articles?

—Il se relit peut-être.



—C'est vous qui vous plaignez qu'on abuse des haricots?

—Oui, m'sieu, il y en a tous les jours...

—Eh bien, jugez de ce que j'ai dû souffrir, moi qui suis à ce régime depuis 25 ans.

Ouvrez l'huître!

La charmante actrice Déjazet, qui donna son nom à un théâtre de Paris, s'habillait un soir dans sa loge, après la représentation, quand une de ses camarades, plus bête encore que méchante, vint frapper à sa porte.

Déjazet la laisse heurter; l'autre appelle:

—Virginie! Virginie!

Pas de réponse.

—Virginie, ouvre-moi donc!

Et Déjazet de répliquer aussitôt:

—Mais, ma chère, me prends-tu pour une écaillère?



N'était-ce pas vrai?

L'oncle Antoine, le bon oncle Antoine qui a toujours pour son neveu des bonbons plein ses poches est l'hôte de la maison depuis hier soir et le jeune Cyprien ne se tient pas de joie!

Le matin, à huit heures, sa maman l'a envoyé prévenir l'oncle Antoine que son café au lait l'attend. Cyprien monte à la chambre de son oncle qu'il trouve armé de la brosse à dents et se frottant énergiquement les "dominos".

Cyprien redescend, tout pensif.

—Eh bien, demande sa maman, ton oncle ne descend pas avec toi? Que fait-il donc?

—Oh! maman, répond Cyprien encore tout stupéfait, il s'aiguise les dents!



—Tu vois, mon garçon... Christophe Colomb a fait le tour du monde et il n'aurait pas pu faire le tour de cet arbre!

Bernard, prenez garde aux apparences

—C'est toujours comme ça: on demande des conseils, on en reçoit, on ne les suit pas, on se fait rouler et on dit: "Ah! si j'avais su!..."

Ainsi déclamait en présence de son fils Bernard, à qui un "ami" venait de soutirer \$2,000, M. Sacoche, gros négociant en grains.

—Que veux-tu, papa, répond timidement le jeune Bernard Sacoche, je croyais pouvoir me fier à cette homme!

—Il ne faut se fier à personne et ne prêter de l'argent qu'aux millionnaires. D'ailleurs, cet individu était un rastaquouère, ça se voyait.

—Jamais on n'aurait dit...

—Ça crevait les yeux...

—Enfin, il avait chevaux, voitures... une loge au théâtre, menait grand train: ce sont ses dehors qui m'ont mis dedans.



Le fils de M. Prudhomme, demande à son père ce que c'est que les navires marchands. Et comme M. Prudhomme a des préventions contre le ministère de la marine, il répond ironiquement:

—Les navires marchands, sont les bateaux du commerce, mon enfant. On les désigne ainsi, pour les distinguer des navires de l'Etat qui, eux, ne marchent que très rarement.



Les mots d'enfants.

—Pourquoi, dans le "Pater", demandez-vous le pain quotidien, et non le pain de la semaine?

—Pous avoir toujours du pain tendre.



—On ne me fera jamais admettre, qu'un couteau et une fourchette en croix puissent porter malheur.

—En effet, c'est stupide!

—Ah! une salière renversée, je ne dis pas!...

Logique

Un matin, un de nos plus jeunes académiciens reçut la visite d'une dame dont le mari (quelle audace!) se présentait à l'Académie:

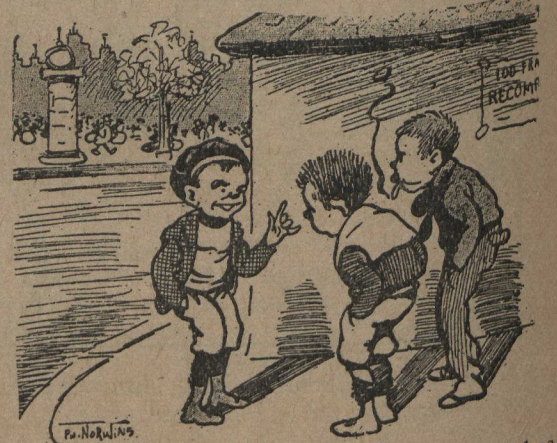
—Monsieur, dit-elle, je viens vous prier d'accorder votre voix à M. X..., mon mari, qu'une indisposition sérieuse empêche de venir lui-même solliciter votre précieux concours.

L'académicien, fort ennuyé par la démarche de cette inconnue, se défendait énergiquement, soulevait des objections, répondait évasivement. Alors, la dame, à bout d'arguments, s'écria, en jouant la comédie du désespoir, les larmes dans les yeux:

—Oh! monsieur, je vous en supplie, si mon mari n'est pas élu, sûrement il en mourra.

A l'élection suivante, le candidat eut juste une voix. L'académicien avait tenu parole. Six mois après, nouvelle vacance parmi la docte assemblée. Réapparition de la jolie dame qui refait la même démarche et déploie la même éloquence. Tout à coup, l'académicien, en colère:

—Comment! vous venez encore pour votre mari, mais je le croyais mort! je ne puis donner ma voix à un homme qui manque à ses promesses!



—Ah! oui, pour de sûr si on joue aux Apaches, moi, je veux pas faire le bourgeois, ou alors je joue pas...

—Pourquoi ça?

—Ben, c'est parce que mon parrain vient de me donner 20 sous!...

Simple logique

Le peintre Dupinseau et le poète A. Crostiche ont vendu leurs oeuvres; aussi, en ce beau dimanche d'été, décident-ils d'aller faire un bon petit déjeuner au bord de la Marne, sous les tonnelles.

Ils arrivent dans une auberge de la Varenne, commandent une omelette et une friture de goujons, et s'attablent devant une nappe légèrement maculée et une vaisselle louche.

Avant le premier service, Dupinseau appelle la matronne. Celle-ci accourt:

—Dites-moi, madame, y a-t-il des hannetons dans votre pays?

—Des hannetons! Ah! mon bon monsieur, nous en sommes empoisonnés!

—Permettez-moi, riposte Dupinseau, de ne pas vous croire.

—Et pourquoi cela, monsieur?

—Pourquoi, madame, s'écria Dupinseau, en brandissant son gobelet de demi-cristal, parce que, s'il y avait des hannetons dans votre pays, vous auriez sûrement des verres blancs.



Crétinot s'apprête à faire une traversée.

—Capitaine, dit-il, j'ai des inquiétudes; rassurez-moi. Votre navire est-il solide?

—Parbleu! mais pourquoi?...

—Voilà, c'est que mon médecin m'a prévenu que je mourrai de la rupture d'un vaisseau.

POUR RIRE

INUTILE D'INSISTER !

Je causais avec un de mes amis, entrepreneur de monuments funéraires, lorsque, arrivant à une station, un monsieur monta dans le wagon où nous trouvions. Le voyageur paraissait sombre, était habillé de noir et portait un crêpe au bras. Le train se remit en marche, lorsque quelques minutes après être sortis de la gare, son voisin, le commis-voyageur sortit de son portefeuille une photographie représentant un superbe tombeau de famille. Il se pencha vers le monsieur, et prenant un air de circonstance, lui dit

— Je vois, monsieur, que le malheur vous a frappé, vous avez sans nul doute perdu un des vôtres ?

— Oui.

— Je vous plains, monsieur, de tout mon cœur, l'homme est sur la terre pour souffrir ! Tout ce qui est né de la femme doit périr ! c'est la loi de la nature ! Avez-vous déjà donné vos ordres pour faire construire un monument digne du cher mort ?

— Non.

— La personne décédée est-elle un homme ou une femme ?

— Une femme.

— Ah ! je suis désolé, cher monsieur, désolé de raviver en votre âme de pareils souvenirs ! Que voulez-vous ? les femmes passent sur la terre comme des fleurs !

— Et rose elle vécut ce que vivent les roses !



Lui — C'est bien joli les Mille et une Nuits, n'est-ce pas ?

Elle — Oui, mais il y a bien des invraisemblances.

Quelques minutes de silence, puis l'entêté commis-voyageur reprend de plus belle :

— Peut-être voudriez-vous quelque chose de meilleur marché ?

— Oh ! non, ceci n'a rien à faire dans la question.

M. Argan se met en colère

M. Argan, rentier, dont l'aïeul tint une place honorable dans le siècle de Louis XIV, sous le nom de "Malade Imaginaire" a hérité de la douce manie de son arrière-grand-père. Et, passant devant la maison de son médecin, il ne résiste pas au plaisir de se faire ausculter, soigner et droguer.

Le docteur est occupé, c'est l'heure de sa consultation ; M. Argan l'attend au salon. Il l'attend un quart d'heure, une demi-heure, trois quarts d'heure. Agité d'une fébrile impatience, il appelle le domestique.

— Ah ça ! vais-je encore poser longtemps ! Il faut qu'on me soigne, moi, je suis très malade !

— Monsieur sera à monsieur dans cinq minutes, répond fermement le domestique.

M. Argan reprend son siège, s'arme de patience. Mais la pendule grignote encore des minutes et des minutes et M. Argan bout. Il n'y tient plus, fait revenir le valet et d'une voix tonnante :

— Allez dire à votre maître que s'il ne me reçoit pas immédiatement... je suis guéri !

Les oreilles d'âne

C'était samedi soir, au théâtre.

Un bon bourgeois s'était installé à l'aise, dans un fauteuil d'orchestre, et se préparait à admirer comme il convient les "Ventre-dorés". Malheureusement notre homme est un peu dur de l'ouïe et, pour ne rien perdre de ce que l'on dit en scène, il

LES FEMMES QUI SÉDUISENT

LA SANTÉ EST LEUR CHARME ESSENTIEL

Elle aide aux femmes à mériter et à conserver l'admiration, le respect et l'amour des hommes.

Le plus grand avantage de la femme est son pouvoir d'inspirer l'admiration, le respect et l'amour. Il y a dans la santé une beauté qui attire plus les hommes que la régularité des traits.



Mrs. T.E. Gillis

Etre une femme heureuse et conserver l'amour et l'admiration de son mari doit être le souci constant d'une femme. Au premier indice de mauvaise santé, de périodes douloureuses ou irrégulières, mal de tête ou mal de reins, procurez-vous et faites usage du Composé Végétal de Lydia E. Pinkham.

Madame T. E. Gillis, Windsor N. E., décrit sa maladie et sa guérison dans la lettre suivante :

Chère Madame Pinkham :—

"Quand je commençai à prendre le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham, je souffrais de faiblesse et de maladie des organes, migraines, maux de reins et épuisement. Je n'ai pris le Composé Végétal que pendant quelques semaines et il m'a rendu robuste et pleine de santé. Je crois que le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham est sans égal pour les maladies des femmes."

Les femmes qui souffrent de périodes douloureuses ou irrégulières, mal de reins, flatuosité, affaïssement, inflammation ou ulcération, maladies des organes féminins, lassitude, étourdissements, indigestion ou de prostration nerveuse peuvent recouvrer une santé parfaite en prenant le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham.



EN RUSSIE — La danse de la mort

Citoyens et soldats s'en mêlent tour à tour, sans savoir où ils donnent du talon, sur un parquet couvert de bombes homicides.

Fischietto (Turin).



EN RUSSIE — Nicolas et ses manifestes

"Je ne comprends pas pourquoi mon peuple est si difficile à contenter. Aucun Tsar ne lui a jamais fait autant de promesses que moi."

Jugend (Munich).

Comme dit notre grand poète ! Elle a été sans doute fauchée à la fleur de l'âge ! pauvre chère créature, je vous plains bien ! Tenez, jetez un simple coup d'oeil sur mes échantillons, ces photographies vont vous donner un léger aperçu de notre genre de travail. Voici un petit monument de granit qui est notre spécialité, il est impossible de faire une promenade dans le cimetière sans le remarquer, c'est non seulement une oeuvre d'art, mais certainement la plus grande preuve d'amour et le plus joli souvenir qu'on puisse élever à la mémoire d'une personne chérie !

— Je ne pense pas que cela puisse me tenter, réplique l'étranger.

— Eh bien alors, tenez, prenez donc cette simple colonne de marbre, c'est solide, élégant, et se lave à volonté, nous fabriquons ces colonnes de trois dimensions différentes. Quand je me promène dans un cimetière et que j'en aperçois une, je me dis : "A la bonne heure ! voilà un homme qui aimait bien sa femme ! quelle preuve d'amour et de constance ! que c'est beau la religion du souvenir ! Certainement cet homme-là ne se remarquera jamais."

— Oh ! vous savez, pour l'instant, ce qu'on pensera de moi m'est indifférent, du reste, dans quelques mois je me déciderai peut-être à faire quelque chose.

— Votre douleur est trop récente, évidemment. C'est ce qu'on éprouve tout d'abord. Accablé par le malheur, on songe peu aux usages et aux vulgaires conventions ! Mais, généralement, je vous assure que ces ordres me sont donnés immédiatement après le décès, que voulez-vous, c'est la mode, il faut vous y soumettre.

— La personne décédée ne vous touchait donc pas de très près ?

— Non, c'était ma belle-mère.

— Et... où ses précieux restes reposent-ils bien, cher monsieur, si toutefois je ne suis pas indiscret ?

— Au milieu de l'Océan Atlantique !



— Moi, je n'ai passé qu'un seul examen et j'ai été reçu.

— Où ça ?

— Dans la "Société mutuelle des espérances perdues".

colle à ses oreilles ses deux mains en forme de cornet acoustique. Grande hilarité de deux de ses voisins.

— Il est fou, le bonhomme ! dit l'un à l'autre ; pourquoi se fait-il des oreilles de baudet ?

— T'es cruche, tu ne saisis pas pourquoi ?

— Ben non, mais...

— Parbleu, il fait l'âne pour avoir "du son" !

Un ivrogne rôti

— Eh bien ? il est donc mort, Taboire, notre pauvre ami Taboire, un si joyeux vivant !

— Hélas ! mort comme il a vécu : le verre à la main !

— Et quand l'enterre-t-on ?

— On ne l'enterre pas : on l'incinère, on le brûle ! c'est lui qui l'a voulu.

— Ah ! je comprends, je comprends : la gaillard a tenu à s'offrir une "derrière euite" !

Pauvre docteur Bajou !

Le docteur Bajou, de l'Université d'Ipeka, U. S. A., est un excellent médecin. Mais ses malades sont de méchants malades : ils s'acharnent à mourir dès que le docteur Bajou entreprend de les soigner et cela rien que pour faire une bonne farce au pauvre médecin. Mais celui-ci est sans rancune et quand un des malades "casse sa pipe", le bon docteur lui pardonne et l'accompagne jusqu'au cimetière.

Les méchantes langues vont leur train et savez-vous comment elles appréciaient la suprême politesse de M. Bajou ?

— C'est un ouvrier consciencieux, disent-elles ; il rapporte lui-même son ouvrage !

L'ivrognerie est une Maladie

La raison et la science s'accordent à dire que la soif irrésistible qui s'empare d'un homme qui a fait un abus des liqueurs enivrantes et le porte à boire toujours d'avantage jusqu'à ce qu'il devienne un ivrogne invétéré est une maladie périodique.



La nature a voulu qu'a toute maladie il y eût un remède.

LE REMÈDE DU PÈRE MATHIEU

employé selon les directions guérira positivement les cas les plus rebelles d'alcoolisme.

Dès les premières doses, l'on éprouve un sentiment de bien-être et de soulagement par tout le système, comme si celui-ci ressentait déjà l'influence d'un meilleur genre de vie. Jamais plus de trois bouteilles ne sont nécessaires pour accomplir un soulagement radical et une guérison permanente.

L'estomac le digère facilement, et par suite, les malaises et les insonnies disparaissent. C'est un tonique puissant un stimulant naturel. C'est le traitement le plus économique connu.

Prix : \$1.00 la bouteille, ou 3 bouteilles pour \$2.50. Expédié franco sur réception du prix.

La Cie des LABORATOIRES S. LACHANCE 87, rue St-Christophe, MONTREAL LTEE

ENLEVE LES GORS

Si vous voulez un remède sûr, inoffensif et efficace pour enlever promptement et sans douleur Cors, Verrues et Durillons, demandez à votre pharmacien ou écrivez-moi pour avoir une bouteille de



ANTIKOR LAURENCE PRIX 25 CTS A.J. LAURENCE PHAR. MONTREAL



LA CUISINE DE MADAME



Coquilles de truites au gratin

Pour ce mets très simple, il faut deux ou trois petites truites de rivière, pesant environ 1/4 de livre chacune; mais, le plus souvent, on le fait avec des reliefs de truite desservie la veille. La garniture d'une coquille de moyenne grandeur comprend à peu près 2 onces de chair de poisson, débarassée des arêtes et de la peau; il est facile, avec cette donnée, de savoir le nombre de coquilles que l'on peut garnir.

Par exemple, avec 1/2 livre ou 3/4 de livre de reliefs nets de truite, on aura de quoi garnir cinq coquilles moyennes.

Ayez, au surplus: 2 onces de beurre; 3/4 d'once de farine; un peu de sel fin; 2 onces de fromage râpé (Gruyère); un verre de lait; un peu de poivre en poudre et de muscade râpée.

OPERATIONS — Faites fondre un peu de beurre; ajoutez la farine, le sel, le poivre et la muscade; mettez ensuite le lait, en le versant peu à peu, et en remuant avec une cuiller de bois, jusqu'à ce que l'ébullition soit bien complète; retirez aussitôt du feu. Mettez alors dans cette sauce encore un peu de beurre et la moitié du fromage râpé. Couvrez la casserole, et tenez au chaud.

LES COQUILLES — Il est préférable de se servir de coquilles saint-jacques, plutôt que de coquilles en ruolz ou même en argent. Celles en métal empêchent la chaleur de pénétrer à l'intérieur et au-dessus, tandis que les coquilles saint-jacques la reçoivent également partout. Mieux vaut, si l'on en possède en argent, y poser les coquilles dessus, après qu'elles sont gratinées.

POUR LES GARNIR — Sur le beurre qui vous reste, prenez-en un morceau gros comme une noisette; avec cela, beurrez l'intérieur d'une coquille. Mettez la chair de truite divisée en filets; couvrez avec le cinquième de la sauce; saupoudrez de fromage. Voilà une coquille garnie. Opérez de même pour les quatre autres.

Ce travail peut être fait à l'avance; dans ce cas, les coquilles sont mises au frais, où vous les tenez jusqu'au moment de les faire gratiner.

POUR LES GRATINER — Mettez une légère couche de gros sel sur une plaque à rebord; asseyez-y les coquilles bien d'aplomb; mettez-les au four très chaud. Sept à huit minutes suffisent pour les bien gratiner et chauffer l'intérieur.

Pour servir, rangez les coquilles sur une serviette dans un plat rond, ou posez-les sur celles en argent qui sont généralement à pied. Servez sans attendre.

Auguste COLOMBIER, professeur.

Rable de lièvre au madère

Cette recette est très pratique, quand on a un gros lièvre; mais l'appât est meilleur, si l'on dispose de deux petits lièvres.

Enlevez le râble ou les râbles; liez-les avec des ficelles, et rangez-les dans une casserole de cuivre plate, avec deux cuillères de beurre et un peu de lard. Faites-les revenir doucement. Lorsqu'ils ont pris une couleur dorée, arrosez-les avec un mé-

lange de vin de Madère et de bouillon du pot-au-feu. La cuisson étant terminée, retirez les viandes de lièvre, et tenez-les au chaud, pendant que vous faites réduire le jus.

D'autre part, ayez des champignons; coupez-les finement, et sautez-les un instant au beurre. Ne craignez pas de mettre beaucoup de champignons.

On sert les râbles sur ces champignons, mis d'abord en litère dans le plat, préparé très chaud. Met-

tez autour des viandes quelques croûtons de pain frits au beurre. Liez le jus avec une légère sauce au sang, que vous versez sur la litère de champignons, avant d'y mettre les râbles.

LA SAUCE AU SANG — Mettez dans une casserole un morceau de beurre, dans lequel vous incorporerez une petite cuillerée à soupe de farine. Faites roussir le mélange. Ajoutez-lui peu à peu du bouillon de pot-au-feu dégraissé, du vin de Madère, et un peu de coulis de tomate. Mélangez bien le tout.

Passez cette sauce, qui doit être très claire. Remettez-la sur le feu; salez, poivrez; complétez l'assaisonnement avec de la moutarde. Ajoutez quelques cuillerées à soupe de sang de poulet ou de lapin, très frais. Faites prendre le tout. Ajoutez finalement le jus réduit de la cuisson des râbles, et versez cette sauce sur les champignons dans le plat, comme il a été dit ci-dessus.

Remarque importante: il faut passer le sang en le versant dans la sauce.

J. MULLER.

Gâteau Gavotte

Dans une tasse de lait, faites fondre 8 onces de sucre, et faites bouillir.

Battez trois jaunes d'oeufs, et mélangez-les au lait sucré, en ayant soin de retirer le récipient sur le coin du fourneau, afin que cette crème maintenant ne bouille pas, à cause des jaunes d'oeufs. Ajoutez une gousse de vanille, et tournez constamment, mais sans laisser bouillir.

Mettez dans une terrine 10 onces de beurre très frais et 5 onces de bon chocolat râpé. Là-dessus, versez la crème vanillée, et remuez longtemps, afin de rendre la préparation onctueuse et ferme. A la fin, retirez la gousse de vanille.

Maintenant, beurrez l'intérieur d'un moule; tapissez-en le fond et tout le tour de biscuits, en les serrant les uns contre les autres. Versez dans le milieu l'épaisse crème au chocolat et beurre. Couvrez avec des biscuits, qui, lorsque vous renverserez le moule pour servir, formeront le fond du gâteau; il ne faut donc pas craindre de bien renforcer cette dernière couche de biscuits. Mettez une feuille de papier blanc, et fermez le moule avec son couvercle. Mettez au frais.

Avant de servir, plongez quelques instants le moule dans de l'eau tiède, afin que le gâteau puisse se détacher sans difficulté. Essuyez le moule; ôtez le couvercle et le rond de papier blanc; retournez sur un compotier, démoulez, et servez. Si le moule a été tenu sur glace, le gâteau sera exquis.

Jeanne SAVARIN.

Petits beignets soufflés

Un quart de pinte d'eau, 3 onces de beurre, une pincée de sel, 5 onces de farine, une cuillerée de rhum, ou zeste de citron ou d'orange; trois, quatre ou cinq oeufs, dont on fixe la quantité en jugeant d'après le coup d'oeil, quand la pâte est finie.

Tamiser la farine; ce qui est une précaution des plus importantes pour éviter les grumeaux.

Diviser son beurre par petits morceaux dans l'eau, et mettre sur le feu; il faut que le beurre soit fondu, avant que l'eau bouille. Quand l'eau monte, retirer du feu, et bien

mélanger la farine à cette première préparation. Faire sécher la pâte qui résulte de ce mélange, c'est-à-dire remettre sur le feu; la pâte est sèche, lorsqu'elle commence à s'attacher, lorsque le fond de la casserole devient sableux. Puis, laisser refroidir pendant deux à trois minutes.

Ceci fait, casser les oeufs, un à un, c'est-à-dire lorsque le précédent est complètement mélangé à la pâte. Remuer toujours avec le fouet. Lorsque tous les oeufs ont été incorporés, ajouter le parfum choisi (rhum ou quart d'un zeste de citron ou d'orange); battre bien la pâte avec la cuiller de bois, afin de la rendre légère. Voilà la pâte à beignets terminée.

Quant à la friture, il faut qu'elle soit un peu chaude. Pour connaître le point exact, jeter une branchette de persil; s'il y a crépitement, c'est que la friture est au degré de chaleur voulu. Ralentir le feu, et jeter alors dans la friture des morceaux de pâte, pris avec une cuiller à café et ramenés au bout de la cuiller, comme si c'était une grosse goutte. Sitôt que le beignet remonte, il doit tourner sur lui-même jusqu'à la fin de la cuisson.

Les beignets doivent être bien dorés; et, lorsqu'ils sont cuits, les dresser bien rangés en un tas, sur un plat garni d'une serviette, en les saupoudrant de sucre au fur et à mesure qu'on les place. En servant, y joindre du sucre en poudre, en prévision du cas où des convives les préféreraient plus sucrés.

Mme VASON.

De "La cuisine des Familles".

SIMPLE REMARQUE

La collaboratrice d'un petit journal de Québec, apparemment aussi acerbe en sa jalousie trop évidente envers certaines des rédactrices de quelques-uns de nos quotidiens, que portée à juger des choses par une seule expérience culinaire faite par un cordon-bleu d'occasion, grommelait ces jours derniers contre nos recettes culinaires. Pour l'édification de cette vitrioleuse en rédaction, nous avouons reproduire nos recettes de journaux spéciaux de Paris, où le culte du palais, tel que l'entendaient Brillat-Savarin et Monselet, est pieusement conservé. Aussi, avons-nous ri des remarques à côté de l'inoctive grimaude de Québec, nous demandant si nous lui prouverions qu'elle a mis les doigts dans une sauce trop chaude.

L'aura, l'aura pas, nous répétons-nous. L'aura, paraît-il!

Que la belle au coeur noyé de verjus profite donc de la leçon; à l'Album on fait ce qu'on peut, mais on contente sa clientèle.

L. R.

Père guérit de l'ivrognerie

SAUVE SON PÈRE DE LA FIN DES IVROGNES. ÉCHANTILLON GRATUIT DE PRESCRIPTION SANS GOUT "SAMARIA" ARRÊTE SA PASSION DE BOIRE ET COMMENCE UNE GUÉRISON COMPLÈTE.

"Tout espoir d'empêcher mon père de boire semblait perdu, et nous en ressentions tous le déshonneur. Alors que tout allait de pis en pis, une amie m'a recommandé le "Samaria." J'ai appris que vous offriez un échantillon gratuit, et que le remède étant sans goût pouvait être administré secrètement. Je me suis décidé à l'essayer et j'en suis bien aise depuis. Le traitement complet que je lui ai donné l'a complètement guéri et je suis heureuse de dire qu'il ne boit plus de whiskey. Qu'elle bonne idée j'ai eu de vous écrire! A présent nous sommes tous heureux. Mon père dit que de bonne volonté, il n'aurait jamais cessé de boire."

Paquets gratuits, et brochure contenant tous les détails, témoignages et prix, envoyés dans une enveloppe ordinaire cachetée. Correspondance confidentielle. Adressez: THE SAMARIA REMEDY CO., 55 Jordan Chambers, rue Jordan, Toronto, Canada.

Les Extraits Culinaires DE **Jonas**

Représentent ce qu'il y a de **PLUS FORT, PLUS RICHE, PLUS PUR et de PLUS ÉCONOMIQUE** en fait d'extraits culinaires sur le marché.

DEMANDEZ-LES

Exigez qu'on vous les fournisse. — Ils sont en vente chez tous les bons marchands.

Reçoit enfin le message d'une bonne santé

La Société Bienfaisante et Mutuelle des Femmes

Possède des remèdes pour guérir absolument toutes sortes de maladies féminines, et évitant par leur emploi, des opérations parfois si dangereuses parce que ces affligées reçoivent la prompte et personnelle attention de femmes sympathiques qui connaissent les maladies des femmes, et seront toujours prêtes à leur donner une assistance cordiale, à les secourir et à les aviser. Les milliers de témoignages de guérison que nous recevons, sont authentiques et attestés par des milliers d'amis qui apprécient et proclament à d'autres affligées, les remèdes de notre Société si Bienfaisante et Compétissante au sexe faible.

Adresse: Madame Gaspard Dion, Gérante Générale, Phone 2546, 694-696, St-Valier, St-Sauveur, Québec

Pour Bien Laver sans Frotter

EMPLOYEZ LA POUDRE **RACSO**

Le contenu d'un paquet de suffit pour un lavage. — EN VENTE CHEZ TOUS LES ÉPICIERS.

Agence Générale: 1390, Boulevard St-Laurent

Si vous avez quelque chose à faire teindre ou à faire nettoyer...

N'oubliez pas de l'envoyer à **A. F. DECHAUX**

No 62, rue Ste-Catherine E

Spécialité de teintures de soieries et Rideaux. Nettoyage à sec perfectionné.

Pour encadrement artistique et de fantaisie

... ALLEZ CHEZ ...

Morency & Frères

346 Ste-Catherine Est, près Berri

Aussi restauration de vieux tableaux et vieux cadres, une spécialité. Miroirs dans tous les styles, écrans, chevalets fait à ordre. Dessins fournis sur demande.

Mlle Idola Saint-Jean

On annonce que Mlle Idola Saint-Jean, délicate et talentueuse artiste canadienne-française, dont, en cette revue, nous avons naguère parlé comme le mérite son beau et remarquable talent, va, le 5 du courant, se faire entendre de nouveau de notre public.

Travailleuse, éminemment intelligente et bien douée, Mlle Saint-Jean, a conquis les suffrages d'un clan littéraire d'élite de la Ville Lumière, d'où elle nous revient; nous lui souhaitons donc de brillants succès parmi nous, et, afin que les lecteurs de l'Album fassent d'ores et déjà plus ample connaissance avec Mlle Saint-Jean; afin, qu'ils se délectent de l'entendre le 5 novembre, au Monument National, nous prenons la liberté de reproduire ci-dessous le charmant et élogieux article que Madeleine, la très priée chroniqueuse de "La Patrie", lui consacrait dans ce journal le 13 octobre dernier. Nous citons:

"Depuis son retour de Paris, la venue de Mlle Saint-Jean, sur notre scène nationale, dont elle est l'une des plus délicieuses étoiles était vivement désirée. Des raisons de santé tout d'abord ont empêché notre charmante "diseuse" de nous réjouir par la musique fine et ardente de sa voix chaude, de sa diction parfaite; puis, prise par les cours, les élèves privées, assiégée de demandes, surchargée d'élèves, notre jeune artiste a retardé sa réapparition dans un de ces concerts où nos publics charmés lui ont toujours fait une si enthousiaste ovation. Sollicitée de toutes parts, Mlle Saint-Jean ne veut pas tarder davantage, et cet heureux lundi, 5 novembre, la grande salle du Monument National recevra la foule de ses dévoués admirateurs.

"J'ai déjà dit et répété tout le bien que je pense du talent de Mlle Saint-Jean, ta-



Mlle IDOLA SAINT-JEAN

Cliché Laprés & Lavergne, 360 rue St-Denis

lent que des autorités comme le célèbre Coquelin, ont reconnu, talent dont les Canadiens sont fiers.

"Elle appartient à la phalange de nos "laborieuses", et nous savons si elle a vaillamment lutté, à l'heure critique, pour vaincre le sort qui voulait la maltraiter après l'avoir habitué à toutes ses gâteries. Celles qui supportent aussi courageusement les revers, et qui, à force d'énergie, terrassent le malheur lui-même, sont admirables et méritent toute notre estime et toute notre sympathie.

"Mlle Saint-Jean se devait au public qui l'a si largement favorisée, et débitrice loyale, elle paiera noblement sa dette; elle ne nous demande en retour que le gracieux encouragement auquel elle a tous les droits. N'oublions pas que Mlle Saint-Jean a fait honneur au nom canadien-français, dans ce Paris même si peu prêt à s'incliner devant les nullités. Dans une jolie séance organisée par M. Herbet, et patronisée par des Français distingués, Mlle Saint-Jean donna de sa jolie voix claire et gracieuse une conférence où elle révélait une jolie force littéraire servie par une diction pure et toute française. Plusieurs de nos Canadiens haut placés, — il me fait plaisir de citer l'hon. juge Henri Taschereau, — ont eu la fierté d'applaudir alors cette toute jeune fille qui révélait si gracieusement le Canada à la France.

"Mlle Saint-Jean est revenue de là-bas avec une médaille de l'Alliance Française de Paris, et maints certificats émanant de personnalités connues.

"Lundi, le 5 novembre, notre brillante compatriote nous donnera la mesure de son talent de "chanteuse et de diseuse", dans un concert où se réunira, n'en doutons pas, pour lui faire un triomphe, tout ce que Montréal compte d'artistes, d'intellectuels et de vrais patriotes".

MADELEINE.

IMMENSE VOGUE

L'immense vogue du BAUME RHUMAL est due à la rapidité avec laquelle il agit dans les cas de rhumes opiniâtres, toux persistante, grippe, bronchite. Sur, efficace, économique, il est à la portée de tous.

LES GRANDS MUSICIENS

(Suite)

Crescentini, 1766-1846, soprano, né à Urbana, Etats romains.

Un des plus grands chanteurs dramatiques de l'Italie; a composé des ariettes et des vocalises encore célèbres dans l'enseignement.

Quelque grande qu'ait pu être la valeur dramatique de ce dernier, on est vraiment surpris de voir conférer, par l'empereur Napoléon, la décoration de la "couronne de fer" de Lombardie à un monsieur qui avait une voix de femme! C'est pourtant historique.

Les célèbres cantatrices italiennes ne se comptent pas, je ne puis que citer presque au hasard:

Agiari (Lucrèce), 1743-1783, dite la Bastardella, née à Ferrare.

Mozart rapporte que sa voix montait jusqu'à l'ut suraigu (avec des lignes supplémentaires en clef de sol). C'est à Parme, en 1770, qu'il l'entendit.

Sontag (Henriette), 1805-1854, née à Colence.

Une des plus célèbres cantatrices du siècle; commença la carrière théâtrale à l'âge invraisemblable de six ans, et la poursuivit sans discontinuer avec des succès toujours croissants, parcourant l'Allemagne, l'Italie, la France, la Russie, et plus tard l'Amérique, où elle fut enlevée par le choléra, à Mexico.

De 1826 à 1830, elle appartient, avec quelques intermittences, au Théâtre-Italien de Paris.

Malibran (Marie-Félicité), 1808-1836, née à Paris.

Fille du célèbre chanteur Garcia, et épouse en deuxième noces du nom moins célèbre violoniste de Bériot, elle eut comme frère Manuel Garcia, professeur de chant au Conservatoire, comme soeur Mme Viardot, comme fils Charles de Bériot, qui fut professeur de piano au Conservatoire, comme neveu Paul Viardot, un fort remarquable violoniste. C'est ce qu'on peut appeler une famille d'artistes.

Succès enthousiastes à Paris, Londres, New-York, Milan, Naples, Bologne, surtout vers la fin de sa carrière, trop courte, car elle mourut en plein triomphe, à l'âge de vingt-huit ans. Elle avait eu comme professeur de chant son père, puis Panzeron et Hérold pour le solfège et le piano.

Frezzolini (Herminie), 1818-1884, née à Orvieto.

Elève de Ronconi et de Manuel Garcia. Eut de brillants succès en Italie, à Londres, à Vienne, à Saint-Petersbourg, puis enfin à Paris, de 1838 à 1855.

Alboni (Marietta) 1823-1894, née à Cesana, Romagne.

La voix de contralto la plus merveilleuse par sa souplesse, son étendue prodigieuse et la beauté de son timbre, qui ait peut-être jamais existé.

Cruvelli (J.-Sophie) 1826, née à Bielefeld, Westphalie.

De son vrai nom Sophie Crüvell, fut célèbre en Italie, en Angleterre et à Paris, où elle épousa le comte Vigier.

Je continue à citer: la Tonelli, Mme Catalani, 1779-1849, qui fut, pendant un an, directrice du Théâtre-Italien de Paris; la Grassini, Mme Pasta, Giulia Grisi, Persiani, Brogini-Mamo, et, presque récemment, les deux soeurs Adelina et Carlotta Patti, dont les succès éclatants sont dans tous les souvenirs.

Patti (Adelina) 1843, né à Madrid.

Une des dernières et des plus brillantes représentantes du bel art vocal italien, fut élève de Strakosch, son beau-frère, et parcourut le monde entier au milieu de triomphes inouïs et toujours croissants. Sa voix de soprano suraigu, d'une pureté cristalline, son prodigieux talent de vocalisatrice et ses véritables qualités de comédienne justifiaient pleinement l'admiration frénétique des dilettanti.

C'est de 1861 à 1870 qu'on l'entendit à Paris, au Théâtre-Italien. En dehors de la carrière italienne, elle a tenté de chanter l'opéra français, notamment "Faust", "les Huguenots" et "Roméo et Juliette", mais là elle n'était plus dans son élément.

Dans le personnel masculin, non moins brillamment représenté, nous trouverons:

Garcia (Manuel-Vincente) 1775-1832, né à Séville.

Chanteur et compositeur, professeur aussi, il eut des succès multiples. A présent il n'est plus connu que par ses élèves, dont les principales furent ses propres filles, Mme Malibran de Bériot et Mme Viardot.

Rubini, 1795-1854, né à Romano, près Bergame.

Très célèbre ténor, qui se fit entendre dans toutes les grandes villes de l'Europe, et pendant plus de douze ans à Paris; on peut se faire une idée de ses succès par le chiffre de sa fortune acquise: trois millions et demi!

(A suivre)



J'enverrai gratuitement mon livre traitant de la SURDITÉ

A quiconque est sourd ou menacé de perdre l'ouïe. Il ne vous coûtera pas un sou, bien qu'il soit rempli de conseils médicaux des plus utiles, et dont a besoin toute personne atteinte de surdité.

Mon livre dit quelles sont les causes de la surdité, et indiquera les moyens à prendre pour parvenir à entendre clairement et distinctement. Il explique ce qui amène les tintements, les bourdonnements et la façon de s'en débarrasser. Il montre comment les oreilles viennent à se boucher et indique avec précision comment on peut se guérir de la surdité, facilement et chez soi. Presque toutes les pages sont illustrées de gravures montrant les différentes parties de l'oreille.

Si vous voulez vous débarrasser de la surdité, laissez-moi vous donner ce livre qui vous dira ce que vous avez à faire. Demandez-le dès aujourd'hui et je vous l'enverrai tout de suite. Ecrivez lisiblement votre nom et votre adresse sur les lignes pointées, et envoyez par malle au Deafness Specialist Sproule, 409 Trade Building, Boston. Ecrivez en anglais ou en français.

COUPON POUR LE LIVRE GRATUIT TRAITANT DE LA SURDITÉ

NOM.

ADRESSE.



Vous qui souffrez d'Hémorroïdes Internes ou externes, saignantes ou de démangeaisons J'offre dans RECTAL un remède qui vous apportera un soulagement immédiat et une guérison radicale et permanente.

RECTAL

est un onguent composé de médicaments ayant une action positive sur les vaisseaux sanguins, c'est une préparation sérieuse préparée d'après la formule d'un de nos plus célèbres médecins, et mis dans des tubes métalliques spéciaux qui en facilitent l'application.

RECTAL est en vente à 50 cts chez les principaux pharmaciens ou expédié directement et franc de port sur réception du prix en s'adressant à

H. ARCHAMBAULT

Pharmacien, 78, rue Notre Dame Est, MONTREAL

Masque, Rousseurs, Rides, Boutons A TETE NOIRE

et toutes taches autres que celles de naissances positivement enlevés avec le



LAIT DES DAMES ROMAINES

Surnommé "Nourriture de la Peau" LAIT des DAMES ROMAINES.

\$50.00 de récompense à quiconque ne réussit pas.

Par son action nutritive et antiseptique sur l'épiderme, il guérit infailliblement les Eruptions, Boutons, Démangeaisons et toutes autres maladies de la peau.

Pour la toilette journalière, il embellit, adoucit et parfume la peau mieux que les meilleures poudres, eaux ou vinaigres de toilette. A Paris, on le rencontre sur le bureau de toilette de toute femme élégante ainsi que sur les tablettes de tout bon figaro. Partout 50c la bouteille ou adressez COOPER & CO., Dépt. 50, Montréal, Aux Etats-Unis: GEO. MORTIMER & CO., 247, Atlantic Ave, Boston, Mass.

QUEBEC R'Y, LIGHT & POWER COMPANY

HORAIRE AUTOMNE ET HIVER 1906-7

LES TRAINS LAISSENT

Québec pour les Chutes Montmorency

LA SEMAINE

Toutes les heures de 6.00 A. M. à 12.00 midi.

Toutes les 30 minutes de 1.00 P. M. à 6.00 P. M.

Toutes les heures de 7.00 P. M. à 11.00 P. M.

LE DIMANCHE

7.00, 7.45 A. M., toutes les 30 minutes de 1.00 P. M. à 6.00 P. M., et toutes les heures de 7.00 P. M. à 11.00 P. M.

LES TRAINS LAISSENT

Québec pour Ste-Anne de Beauport

LA SEMAINE

7.30, 9.45 A. M., 1.45, 4.15, 5.15, 6.15 P. M.

LE DIMANCHE

7.00, 7.45 A. M., 1.45, 5.45, 6.15 P. M.

Les trains laissent Québec pour St-Joachim

LA SEMAINE

9.45 A. M. et 5.15 P. M. Beauport 1.45 P. M.

Un char électrique fait connexion à la Jct. Mastai pour le Sanitorium de Mastai, l'Asile de Beauport, etc., avec tous les trains. Taux 5 cts. aller et retour.

Réparation de meubles

Organisation toute spéciale pour réparer rapidement les ameublements de salon, sofas, fauteuils, matelas, etc., que nous remettons complètement à neuf, avec des étoffes solides et de bon goût.

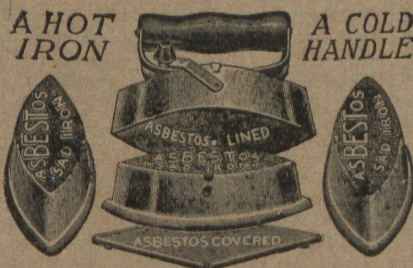
Confection de Rideaux et Draperies, 20 années d'expérience à Paris.

F. DUFOUR

395 Ontario Est, coin St-Hubert Tél. Bell EST 3399

ARTICLES DE MENAGE

Fers à Repasser "Asbestos"



avec doublure d'amiante en dedans du couvert; la poignée est toujours froide; il conserve la chaleur dans le fer, sur le repassage là où vous en avez besoin. La poignée est faite d'acier, ne fatigue pas la main et elle est incassable. Le dessous du fer est convexe et nickelé. Il fait un très beau repassage, sans fatigue, dans peu de temps et épargne beaucoup de combustible.

Prix le set, \$2.00.

Table à repasser, pliante, couverte en toile. Prix, \$1.25.

Aussi Machines à laver, Tordeurs, Seaux, Cuvettes, Eponges, Chamois, Etc., au plus bas prix.

La correspondance est toujours reçue avec plaisir.

L. J. A. SURVEYER, 52 BOULEVARD ST-LAURENT 2EME PORTE RUE CRAIG

DUPUIS FRERES

Une transaction considérable dans les

Tissus de Fantaisie

POUR

Robes et Costumes

C'est maintenant que les manufacturiers disposent de leurs balances de stock après avoir rempli les commandes d'automne. Nous n'avons pas pu résister aux bas prix dont nous donnons comme toujours le plein bénéfice à notre clientèle.

Les lignes spéciales que nous annonçons aujourd'hui sont toutes des marchandises fraîches, dans les dessins et couleurs fashionables. Etoffes manufacturées pour cette saison.

La courte énumération qui suit vous donne une idée des bas prix que nous avons adoptés pour écouler promptement cet énorme surplus de stock, il y a une quantité d'autres lignes également avantageuses, mais dont les quantités sont plus limitées.

Venez de bonne heure et profitez du premier choix

29c Tweed de fantaisie — largeur 42 pouces, mélange de blanc avec brun, bleu, vert, bronze, ainsi que noir et blanc. Une valeur régulière de 50c. Notre prix spécial pour cette vente. **29c**

33c Mohair de fantaisie — largeur 28 pouces, fond crème avec rayures brochées, couleurs, rose, bleu, mauve, rouge, ainsi que noir. Très convenable pour blouses ou robes de réception. Valant 60c, pour. **33c**

44c Drap venitien pour costumes — largeur 40 pouces, dans les teintes fashionables de rouges, bordeaux, rouge vin, bleu marin, vert fawn, gris, (2 nuances). Valeur exceptionnelle à. **44c**

50c Drap de fantaisie — pesant pour costumes, largeur 40 pouces, très jolies combinaisons dans les valeurs en vogue. Une excellente valeur à. **50c**

TAFFETAS NOIR PURE SOIE

Valant 75c pour 49c.

UNE OCCASION VRAIMENT EXTRAORDINAIRE

C'est un lot de soie qui avait été commandé spécialement pour une grande maison de confection dans les blouses et costumes. Soie supérieure sous tous rapports, qualité durable, très beau lustre et fini parfait. La même soie ne peut pas s'acheter régulièrement pour moins de 75c. Notre prix spécial pour ce lot, 1,500 verges, seulement. **49c**

Au Soubassement

Continuation de notre Grande Vente dans les

Ustensiles de Cuisine et Vaisseaux émaillés.

C'est une occasion que personne ne devrait ignorer. La vente la plus extraordinaire du genre encore tenue à Montréal.

Vous épargnez votre argent tout en profitant du plus grand choix

Sauce-pans Windsor en acier émaillé, 10 pouces. Valant 75 cents, notre prix spécial pour cette vente. **33c**

Casseroles ou chaudrons en acier émaillé, grandeurs pour poêles No 8 ou 9. Valant 95c, notre prix spécial pour cette vente. **27c**

Bouillottes ou canards en acier émaillé, différentes grandeurs, valant jusqu'à \$1.10, notre prix spécial pour cette vente. **48c**

DUPUIS FRERES

LE GRAND MAGASIN A RAYONS DE L'EST
441 à 449 rue Sainte-Catherine Est

L'HOMME AIMABLE

NOUVELLE

Au moment où le train allait partir, un voyageur se présenta devant notre wagon. Nous étions déjà neuf dans le compartiment et, pour avoir au moins une place libre, nous affirmâmes que la dernière était gardée. Mais le nouveau venu nous dit d'un air aimable :

—Voyons, mes amis, je sais bien ce que ça veut dire... Vous me faites un conte... Mais qu'est-ce que cela vous fait?... Si ce n'est pas moi, c'est un autre voyageur qui montera... Autant moi. L'autre serait peut-être un vieux monsieur quinteux, bilieux... Soyez sûrs que je regrette fort de vous déranger...

Et il monta.
Il avait deux valises et des paquets. Pour arriver à caser tout cela sur les filets déjà pleins, il fallut démolir les échafaudages savants que nous avions longuement combinés. Mais tout ne pouvait pas y contenir, et nous dûmes prendre des paquets sous les banquettes, ce qui nous gêna fort les jambes. Comme cette installation avait dérangé tout le monde pendant une bonne demi-heure, quelques-uns grognèrent contre l'intrus, cause de tout ce remue-ménage. Des yeux furibonds se tournaient vers lui, et un gros monsieur, qui avait le coin, dit tout haut :

—Sacrebleu! Il y a des gens rudement assommants...

Alors tous dirent :
—C'est vrai... On n'est pas encombrant de la sorte.

Mais le voyageur, avec un sourire charmant :

—Mes amis, nous avons peut-être sept cents kilomètres à faire ensemble... Ce n'est pas la peine de nous disputer... Il vaut bien mieux s'entendre... Arrangeons-nous pour être très aimables les uns envers les autres... Et tout le monde sera content.

Il n'y avait pas moyen de répliquer à des paroles si sages, ni de garder rancune à l'avenance de ce sourire. Personne ne dit plus rien, et l'on déplia des journaux.

Comme j'ouvrais le "Figaro", l'homme aimable, que j'avais la chance d'avoir à mon côté, me dit :

—Tiens, le "Figaro"... Vous me rappelez que je voulais le prendre avant de monter en wagon... Mais j'étais si pressé... Sapristi, j'ai oublié... et j'ai justement à y voir quelque chose de très intéressant pour moi... Si j'osais, monsieur... pour une minute... Mais non, je vais vous déranger... Vraiment, ce n'ose pas... j'abuse... Croyez que je suis d'une confusion...

Naturellement, je m'empressai de lui offrir mon journal, qu'il ne prit qu'après s'être confondu en excuses.

Sapristi, oui, il avait quelque chose d'intéressant à y voir... Il commença à la première ligne. Et son visage s'éclairait, souriait, remuait des approbations. Quand il eut fini le premier article, il se mit à lire le second. Ici, sa figure s'embruma, autant qu'il convient à la figure d'un homme si aimable. Il secouait la tête doucement, faisait : "Oh! oh!" avec une moue, mais cela sans colère, comme s'il grondait l'auteur un tout petit peu, d'une façon pas méchante... L'air avenant du monsieur qui dit à quelqu'un qu'il entend lâcher de énormes sottises : "Voyons, mon ami, il me semble que vous allez un peu loin". Et il tourna la feuille.

Je commençais à m'impatienter. Je regardai la campagne. Je comptai les fils télégraphiques qui montaient et qui descendaient à travers la portière. Il y en avait tantôt quatre, tantôt cinq. Et, par derrière, les feuilles des arbres accrochaient des notes sur cette portée de musique. Finalement, cela m'ennuya. Je me tournai vers mon voisin. Il était toujours plongé dans mon journal, gardant l'affabilité de son inaltérable sourire. Il lisait la troisième page, toujours vivement intéressé. Je retenais mon énervement avec peine. A tout autre, j'aurais donné un coup de coude, en disant : "Quand vous aurez fini..." Mais avec un homme si aimable...

Et il lut tout, le misérable : les annonces, les correspondances personnelles, jusqu'à la dernière ligne. Il les savourait, il les analysait, il cherchait à comprendre les annonces mystérieuses demandant aux naïfs leurs capitaux et leur promettant la fortune rapide. Il plissait les yeux d'une façon gourmande. A la fin, il replia le journal très soigneusement, et me le tendant au bout de son sourire :

—Cher monsieur, j'ai peut-être abusé... Il est vraiment très bien ce numéro...

Enfin, j'étais rentré en possession de mon "Figaro". Mais, à ce moment, la nuit commençait à tomber. Et il devenait très difficile de lire dans le wagon. Au bout de quelques lignes, je dus m'arrêter et remettre le journal dans ma poche. Je ne pus m'empêcher de lui dire :

—Mon cher monsieur, je suis bien aise d'avoir acheté le "Figaro"...

Le train ne s'arrêtant à aucun buffet, tout le monde avait apporté des provisions. A sept heures, on descendit des paniers et des valises, d'où chacun sortit des paquets à papier jaune et gras.

A ce moment, l'aspect du compartiment était très curieux : les uns, dans leur débraillé insolentement égoïste, étalaient leur repas sur leurs genoux, mordaient à belles dents sur une cuisse de poulet, puis, la bouche pleine et huileuse, buvaient au goulot de la bouteille, sans façons, la faisaient passer à leur femme, à leurs enfants, emplissant le wagon de leurs affaires intimes, de mies de pain, de peaux d'orange et des odeurs lourdes de leur mangeaille. Les autres, timides, rapetissés dans leur coin, la tête tournée contre la cloison, tiraient des provisions de leur panier, furtivement, par petits morceaux honteux; puis très vite, avec des rougeurs d'être vus, ils fourraient les os dans leur poche.

L'homme aimable parut très étonné.

—Comment?... Est-ce que vous avez aussi apporté des provisions?...

—Mais oui... il fallait bien... Le train ne nous laisse nulle part le temps de dîner.

—Ah! par exemple, mais je ne savais pas... mais je n'ai rien apporté moi... Eh bien! mon cher monsieur, vous avez devant vous un homme ennuyé...

J'ouvris ma valise, en disant :

—Ça, c'est vrai... c'est vexant...

—Eh bien! en voilà une histoire... C'est que j'ai l'habitude de faire mes trois repas par jour, moi... Et j'ai déjeuné à dix heures, ce matin... Je commençais justement à avoir une faim... Ah! par exemple... par exemple...

L'aventure du "Figaro" m'avait laissé un point de rancune, et son ennui me remua d'une petite joie méchante. Je pensai : C'est bon... Tu vas aussi poser un peu, mon camarade...

Mais, devant sa détresse navrante, je ne pus détourner une pitié.

—Écoutez... Je n'ai pas grand-chose à vous offrir... Mais, ma foi, nous couperons l'allumette en quatre...

Je lui tendis un quart de poulet.

—Partageons...

Il s'inclina d'une façon charmante.

—Oh! cher monsieur... c'est vraiment trop aimable à vous... Mais je ne permettrai pas que vous vous priviez de votre repas... Non, je vous suis profondément reconnaissant... mais je n'accepterai pas ce sacrifice...

—Mais non, je vous assure!... Vous savez, à la guerre...

—Non, je ne peux pas... vraiment je ne...

—Allons!... sans façons...

—Enfin, pour ne pas vous refuser... Un tout petit morceau, alors...

Et il prit l'aile.

Ça, il prit l'aile, et je dinai fort mal. Mais il me rendit une assiette si friande de remerciements et de bénédictions que ma vanité savoura cette confiture et s'en fit un dessert exquis.

La nuit était venue. Au plafond vacillait une petite lampe huileuse dont la lueur falote éclairait les bizarres attitudes des voyageurs tendus dans l'effort de dormir.

Mon obligé voisin se tourna vers moi :

—Mon cher monsieur, il est évident que nous allons passer une nuit déplorable... Mais peut-être qu'en s'arrangeant... en nous appuyant l'un contre l'autre. Voyez-vous, il n'y a rien comme de s'entendre...

Je répondis :

—Je ne demande pas mieux... Arrangeons-nous le mieux possible.

Il s'était déjà allongé contre mon épaule.

—Tenez, comme ça...

J'allais protester : "Ah! mais non... pardon..." car j'étais infiniment plus mal qu'auparavant. Mais j'eus la faiblesse de ne rien dire sur la minute. Et quand, agacé, je m'appretai à le secouer d'un coup de coude, je m'aperçus que déjà il s'était endormi.

Il dormait gentiment, la bouche en coeur, d'un sommeil aimable comme son visage où était toujours figé, entre d'élégants favoris, son tranquille et charmant sourire. Vraiment, cet homme était comme parfumé d'affabilité. Elle s'échappait de toute sa personne, du moindre de ses gestes, de ses mots, s'évapourait autour de lui. Même inconscient, endormi, il en restait enveloppé. Et cette immuable amabilité était devenue une force, contre l'inertie de laquelle devaient se heurter les rancunes, les misères, les lassitudes de la vie mauvaise.

Naturellement, je ne troublai pas le calme de ce sommeil et j'en gardai la lourdeur sur mon épaule. Pourtant, il me gênait horriblement. Mon bras était pris sous son poids, endolori de fatigue, et je n'osais faire un mouvement, de peur de l'é-



PÈRE KOENIG'S TONIQUE NERVEUX

Prostration Nerveuse, Insomnie et

et Faiblesse

WEST BROUGHTON, QUE.
Le tonique du Père Koenig pour les Nerfs que je vous ai demandé était pour une jeune personne de ma maison devenue complètement impotente par la prostration nerveuse, l'insomnie, la faiblesse, etc. Aujourd'hui tout est changé. Cette jeune personne est bien mieux, plus forte et moins nerveuse. Elle continue à prendre votre remède. Je le crois bien bon.

P. SARVIE, Prêtre Catholique.

M. W. F. Hackey, du village Bathurst, N. B., dit que sa fille avait de deux à trois attaques d'évanouissement par jour durant cinq ou six mois, depuis qu'elle prend les toniques du Père Koenig pour les Nerfs, elle n'a ressenti qu'une seule attaque après dix mois et aucune depuis.

GRATIS Un livre précieux sur les Maladies Nerveuses envoyé gratuitement à une adresse quelconque, et les patients Pauvres peuvent aussi obtenir cette Médecine gratuitement.

Ce remède a été préparé par le Rév. Pasteur Koenig, de Fort Wayne, Ind., depuis 1876, et il est préparé aujourd'hui sous sa direction par la

KOENIG MED. CO. CHICAGO, ILL.

En vente chez les pharmaciens, \$1.00 la bouteille, 6 pour \$5.00. — En vente à Montréal, par The Wingate Chemical Co., et à Toronto, par Lyman Bros & Co.



LA 'LOTION PERSIENNE'

est une préparation sérieuse, unique en son genre. C'est un véritable remède pour la peau. C'est une préparation médicamenteuse, transparente et limpide comme de l'eau. Elle guérit radicalement.

Les boutons et autres éruptions,

soit en détruisant les mauvaises chairs, en ôtant la vie aux petits germes parasites qui les produisent, soit en resserrant les pores de la peau, de manière à empêcher les gouttelettes de sang ou de matière purulente de continuer à suinter. Elle fait disparaître les

Rousses et le Masque

en dissolvant et emportant les matières étrangères qui, en s'introduisant dans les pores de la peau, constituent ces taches. Ce n'est pas la peau qui a changé de couleur, mais ce sont les pores qui sont remplis d'une matière étrangère que l'eau ne dissout pas, mais que la

LOTION PERSIENNE emporte plus ou moins facilement, selon le temps depuis lequel la tache existe. LA LOTION PERSIENNE

Blanchit le Teint

graduellement, par un usage persévérant, en nettoyant de plus en plus les pores de la peau, et par là même lui donne cette couleur rose si

chambrante, en permettant au sang qui circule dans les milliers de petits vaisseaux microscopiques de la face, de se laisser entrevoir plus facilement à travers les pores de la peau, lorsqu'ils sont parfaitement nets et dégagés de toute matière étrangère. Lorsque la

peau est

Brunie par le Soleil

la LOTION PERSIENNE lui rendra promptement sa fraîcheur et son teint rose, en en ajoutant une euillerée tout les matins à l'eau pour se laver.

LA LOTION PERSIENNE se vend dans toutes les bonnes pharmacies de la puissance, en

bouteilles de 50 cents.

La Cie des LABORATOIRES S. LACHANCE Ltée

87, rue St-Christophe, Montréal

Esinhart & Maguire

Agents en chef et secrétaires de la

SCOTTISH UNION

& National Insurance Co.

of Edinburgh

et agents en chef de la

GERMAN AMERICAN

INSURANCE COMPANY

OF NEW YORK

117 Rue St-François-Xavier Tel. Bell Main 553



Votre Buste

Développé de 2 pouces dans un mois avec le

BUSTINOL

du Dr. SIMON de Paris, (France)

\$50 de récompense si vous ne réussissez pas. Prix \$1.00 le flacon qui peut durer 2 mois. Pamphlet illustré enseignant l'art du massage avec un généreux échantillon de 10 Bustinol, expédié gratis sur réception de 10 cents pour frais de poste. Correspondance strictement confidentielle. Adresses: Cie Méd. Dr Simon, Dépt. 30, boîte postale, 713 Montréal, ou à W. Brunet et Cie, Québec.

Un bienfait pour le beau sexe !
 Poitrine parfaite avec les
POUDRES ORIENTALES
 Les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie de foie.
 Prix: Une boîte avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00. Expédié franco par la poste sur réception du prix.
 Dépôt général pour la puissance.
L. A. BERNARD, 1882 Rue Sainte-Catherine, MONTREAL
 Aux E.-U.: Geo. Mortimer & Son, Boston, Mass.



MADAME
 Vous pouvez Nettoyer et Polir
 votre poêle et vos ustensiles de cuisine **AVEC**
OZO
 La Mine Grasse et le Poli pour Métaux
OZO
 plus promptement qu'avec tout autre produit en vente.
 La Mine Grasse **OZO**
 Donne un lustre très brillant et doux, empêche les poêles de rouiller, polit rapidement; est la seule qui ne sèche pas.
 Le Poli pour Métaux **OZO**
 Est l'extrait le plus populaire pour nettoyer et polir vos ustensiles de cuisine, enseignes en cuivre, nickel, etc. Il n'égrotte pas, il ne contient ni benzine, ni pétrole, ni acides.
 Demandez ces produits et exigez qu'on vous fournisse les véritables.
The OZO Co. Limited, MONTREAL.



Sachez, Mesdames
QUE
 pour donner à votre teint cette fraîcheur et ce velouté tant enviés à l'enfance, rien ne vaut
La MOUSSE DE MER
 Substance naturelle, inoffensive, qui fera disparaître toutes taches de Masque et de Rousseau, Boutons, etc., et qui employée comme massage : : : : :
 Donnera à votre BUSTE cette expansion et cette fermeté qui sont l'apanage de la BEAUTE.
 25cts. la boîte chez tous les pharmaciens
Société Hygiénique Franco-Canadienne
PARIS-MONTREAL
 Dépôt pour le Canada et les E.-U.: 71, rue Carrières, Montréal.
 Laboratoires: 7 rue Boule, Paris.

Offrez-lui
 une bague enrichie de la pierre correspondant au mois de sa naissance. Nous vous guiderons. Prix de confiance. Demandez notre catalogue. 12
NARCISSE BEAUDRY & FILS
 BIJOUTIERS, HORLOGERS, OPTICIENS
212, rue St-Laurent, MONTREAL



veiller. Je restais ainsi, les yeux clos, ne pouvant m'endormir dans ce malaise. Le compartiment était affaissé dans le silence. Seuls les battements du train remuaient l'ombre tiède. Des heures passèrent, j'ignore combien. Enfin, une torpeur lente m'engourdit, et je m'appesantis en une somnolence.

A peine assoupi, je fus troublé par un redressement de mon voisin, qui disait: —Non, ma parole, je crois que j'ai dormi. Mais, en vérité... j'ai même dormi très longtemps... Ah! par exemple, très curieux.

Il s'ébrouait, s'étirait. —Et vous, cher monsieur, avez-vous pu reposer un peu?... Je répondis par un grognement vague, sans ouvrir les yeux.

C'est qu'il continuait, le misérable: —On est horriblement mal, dans ces trains... ces wagons sont d'un peu confortable... Parlez-moi de l'Amérique. Connaissez-vous les wagons américains?

Je remuai: —Non... —Que je suis donc fatigué!... J'ai tous les membres ankylosés... C'est ma jambe surtout... Vraiment désagréable... J'ai mal dormi, tout de même...

Dieu le bénisse! sur mon épaule... Il remuait, baissait le collet de son pardessus, tirait son pantalon pour effacer les plis.

—Sapristi, quelle heure peut-il bien être? Je sentis qu'il sortait la montre. —Deux heures! Ah! par exemple... Vous seriez-vous douté qu'il fût déjà deux heures?

Il y eut une minute de silence. J'eus un fol espoir qu'il allait me laisser tranquille. Ah bien! ouiche...

—A la maison, tous les miens dorment, à cette heure... Tenez, je les vois, ces chers petits, paisiblement endormis sous leur édredon blanc... des enfants étonnants... déjà en septième, oui, monsieur. L'année dernière, l'aîné a manqué avoir le prix de lecture... Il s'en est fallu d'un point, pensez... Puis, entre nous, vous savez, le professeur... Il ne faut pas dire, parce qu'après tout, on ne peut jamais affirmer... Eh! eh! le jeune va bien aussi. Nous comptons le faire entrer à l'école Polytechnique... Au moins, c'est l'idée de la maman... Enfin, on fait ce qu'on peut...

Quand, vers les neuf heures du matin, l'homme aimable nous quitta à une station au bord des champs, nous l'aidâmes à descendre ses valises, et lui fîmes passer ses paquets. Il remercia, salua les voyageurs très poliment et nous dit, avec une affabilité exquise:

—Eh bien, mes compagnons, voilà ce long voyage au bout de ses rails... Nous aurions pu nous disputer, nous aigrir... Et tout s'est passé d'une façon très agréable, parce que nous nous sommes arrangés... Sinon, la vie ne serait pas possible... Tandis que, comme cela, en se faisant des concessions mutuelles...

Jean MADELINE.

SAGES CONSEILS

Un professeur, voulant conseiller d'une façon pratique hommes et femmes, l'a fait d'une amusante façon, sous forme de commandements de la raison et de l'hygiène:

1. Celui qui dispose de cinquante cents doit en dépenser quarante pour manger et dix pour s'habiller.
2. Il vaut mieux s'habiller convenablement les sept jours de la semaine que de faire l'élégant le dimanche et être sale et misérable les autres jours.
3. Les vêtements sont comme une seconde peau à laquelle il faut autant de soins qu'à celle que nous a donnée la nature.
4. Avant de commander un vêtement neuf il faut faire un tour à la cuisine et consulter l'état de l'estomac de ses enfants.
5. Les excès de coquetterie pour la toilette sont comme une fausse signature.
6. C'est une sottise de suivre la mode en esclave, mais c'est une folie de ne pas en tenir compte.
7. Que la femme se pare, mais que l'homme s'habille.
8. Toutes les modes qui empêchent le corps de se mouvoir librement et facilement, sont ennemies de la santé et du travail.
9. Il vaut mieux porter des vêtements d'hiver en été que ceux d'été en hiver.
10. Dans la toilette, tout ce qui est faux et artificiel est nuisible.
11. On lutte mieux contre le froid avec plusieurs vêtements légers qu'avec un trop lourd.
12. Les vêtements doivent être exposés à l'air comme nos corps et nos chambres. On reconnaît bien l'hygiéniste.

ECHANGE DE CARTES POSTALES

AVIS

- 1o Ne seront publiées que les adresses comprenant en tout 20 mots au maximum.
- 2o Les adresses avec pseudonymes seront refusées, ainsi que celles poste-restante.
- 3o Certains échangistes peu scrupuleux ne répondent pas et se font ainsi des collections à bon marché, mais dont ils devraient rougir; comme nous ne voulons pas nous rendre les complices de leurs larcins, nous suspendrons définitivement la publication de leurs adresses, dès que nous aurons la preuve de leur mauvaise foi.

Mlle Ernestine Rose, 1982 rue St Jacques, St Henri, Montréal, correspondance française, vues enfantines, fantaisies. — Mlle Blanche Rose, 1980 rue St Jacques, St Henri, Montréal, vues enfantines, correspondance française et sténographie Duployé. — M. Camille Ross, Cacouna, P. Q., échanges divers avec monde entier, réponse prompte et assurée, correspondance anglaise et française. — M. J. W. Bourassa, marchand, St Judes, Qué., vues artistiques avec monde entier. — Mlle Clarendina Brodeur, St Ours Lock, Qué., fantaisies—Mlle Blanche Gérin, organiste, St Henri de Mascouche, Qué., fantaisies préférées. — Léon Pelletier, Mlle Jeannette Pelletier, Rivière-Ouelle, comté Kamouraska, avec monde entier. — Amanda Doury, Mittineague, Mass., Box 312, tous genres, avec monde entier. — Gilbert T. Leblanc, vues en couleurs tous genres, réponse prompte et assurée.—Mlle Rose Alba Houle, St Jean de Matha, comté Joliette. — Paul Dumouriez, 6 rue Visitation, Notre-Dame de Lévis, Qué. — Mlle Jeanne de Chantal, 73 rue Grant, Québec, fantaisies. — J. E. Laframboise, Buckingham, Qué., avec monde entier. — L. Henri Eynard, boîte 45, Lakeville, Conn., avec jeunes filles instruites surtout. — Mlle Lilian Plummer, Lachine, Qué., avec monde entier, réponse immédiate. — Mlle F. Beaudoin, 644 de Montigny Est, Montréal, avec jeunes gens, fantaisies préférées. — Mlle Berthe Béclair, 1410 de Montigny Est, Montréal, fantaisies. — Mlle Estelle Caron, St Léon Spring, Qué., avec personnes instruites seulement, fantaisies, pays étrangers, vues. — Mlle Juliette Grenier, 280 rue Dalhousie, Ottawa. — Mlle M. Anne Tourigny, St Valère de Bulstrode, Qué., fantaisies morales et vues, réponse prompte et assurée. — Mlle Yvonne Warren, Pointe au Pic, Qué. — R. Lionnais, Petite Péribonka, Lac St Jean, Qué., fantaisies, vues de l'étranger, réponse prompte et assurée. — J. V. Guay, B. P. 38, Chicoutimi, Qué. — Mlle B. Léonard, 193 Panet, Montréal, fantaisies, avec jeunes gens. — Mlle Berthe de Nanteuil, Boîte 142 Sherbrooke-Sud, avec jeunes gens instruits, vues préférées. — M. Antonio Lalarde, 721 rue Notre-Dame-Ouest, Montréal. — Mlle Georgette Lamoureux, St Jean, Qué. — Ch. Potvin, Sand Point, Idaho. — Mlle Béatrix Ouellet, St Fabien, comté Rimouski, Qué. — Mlle Rébecca Pleau, 73 Canning, Montréal. — Mlle Ida Caimner, St Antoine, Co. Richelieu, Qué. — Mlle Rénée de Gasteuil, St Antoine, comté Verchères, Qué. — M. Gaston Vauban, St Antoine, comté Verchères, Qué. — M. G. Louis Leduc, 54 Frontenac, Montréal. — Mlle Albertine Richard, Longue-Pointe, Qué. — Mlle Graziella Leduc, 54 Frontenac, Montréal. — Mlle Rose Anna Roy, 183 Arago, Québec. — Mlle Malvina Barbeau, 174 Arago, Québec. — Mlles Fleurette D'Amour et Annette Dupuis, 708 Dorchester Est, Montréal. — Mlle Antoinette Rochette, 206 Richelieu, Québec. — Mlles Amanda Doury et Gennie St Denis, Mittineague, Mass., correspondance anglaise. — Mlle Diana Lacerte, Trois-Rivières, échangera avec monde entier, réponse immédiate assurée, fantaisies préférées. — Mlle Eva Camirand, Trois-Rivières, avec monde entier.— Albert Lebel, commis, Roberval, Lac St Jean, Qué., correspondance française, vues préférées, réponse assurée. — Mlle Christiana Forget, Lachenaie, Qué., fantaisies préférées. — Mlle M. E. Chapleau, Terrebonne, Qué. — M. P. H. Bernard, 36 Vinet, Beauvillage, Longue-Pointe, avec monde entier, tous genres. — Mlle Jennie Pineault, 627 Ontario-Est, Montréal. — William Bériau, boîte 36 Coteau Station, Qué. — Mlle Laurette Auger, 33 St Joseph, Québec. — Mlle Yvonne Harvey, Murray Bay, fantaisies, paysages préférés. — Mlle R. A. Beaudoin, Broughton Station, comté Beauce, Qué., avec monde entier, vues préférées. — Mlle Du Moulin, 12 Louibard st., Ashmont, Boston, Mass., avec monde entier, réponse assurée. — Mlle Caroline Lamarre, 427 rue Fullum, Montréal, avec monde entier, vues préférées. — Gilbert T. Leblanc, boîte 577 Springhill, Nouvelle-Ecosse, cartes de toutes sortes, réponse prompte et assurée. — Mlle Alma Leroux, St Judes, comté St Hyacinthe, Qué., vues préférées. — M. B. Picard, L'Arctique, P. Q. — Mlle Camilla Dancause, 274 Champlain, Montréal, séries et fantaisies.

Calmez ces douleurs
 Une seule application de **NERVOL** sera suffisante pour guérir
 Maux de Dents, Maux de Tête, Névralgies, Sclatigue, etc.
 En vente chez tous les pharmaciens. Expédié franc de port sur réception de 25c
John T. LYONS
 8 Bleury, Montréal



Il vous faut ce FAUTEUIL à bon marché

Il y a beaucoup d'hommes, éloignés de leurs foyers, qui aimeraient à avoir de confortables fauteuils dans leurs chambres.

Mais un grand nombre croient la chose impossible à cause du prix de la plupart des fauteuils.

Vous pouvez acheter l'un de nos fauteuils d'étudiants pour \$4 — vous paierez \$6 ailleurs pour le même fauteuil.

La monture est en bois franc fini en imitation de chêne d'Anvers.

Le dossier et le siège sont munis de ressorts solides et confortables.

Ils sont bien bourrés et recouverts de velours à dessins.

Les bras sont aussi bourrés. Une corde de soie passe d'un côté à l'autre du dossier, à environ 8 pouces du sommet.

Elle forme une espèce de coussin pour appuyer la tête.

Le prix de ce fauteuil est de \$4, cette semaine.

Il n'en reste qu'un petit nombre.

RENAUD, KING & PATTERSON

Coin des rues Guy et Ste Catherine.

La Compagnie de Cartes Postales "International"
 enverra à l'avenir sur réception de \$2.50 un Album contenant au-delà de 40 variétés de Cartes Postales Illustrées (100 en tout). Cet assortiment de cartes sera d'un genre tout nouveau et nous garantissons satisfaction.
L'INTERNATIONALE
 Compagnie de Cartes Postales Illustrées
 27, 29 et 31 Rue St-Jacques, Montréal

SI cet espace contenait l'annonce de vos produits, le Canada entier les connaîtrait aussitôt, car la publicité de "L'Album Universel" est la meilleure tout comme sa clientèle.

DAMES demandées, travail agréable, \$3 à \$5 par jour, même dans les moments de loisir, particularités envoyées, moyennant timbre de 2 cts. Adressez B. P. 7 St Sauveur, Québec, Canada.

CONTE DE FÉE

La Chatte Blanche

(Suite)

“Le roi fut ravi du retour de la reine, toute la cour lui en témoigna sa joie; ce n'étaient que bals, mascarades, courses de bagues et festins, où les fruits de la reine étaient servis comme un régal délicieux. Le roi les mangeait préférablement à tout ce qu'on pouvait lui présenter. Il ne savait point le traité qu'elle avait fait avec les fées, et souvent il lui demandait en quel pays elle était allée pour en rapporter de si bonnes choses. Elle lui répondait qu'ils se trouvaient sur une montagne presque inaccessible; une autre fois, qu'ils venaient dans des vallons, puis au milieu d'un jardin ou dans une grande forêt. Le roi demeurait surpris de tant de contrariétés. Il questionnait ceux qui l'avaient accompagnée; mais elle leur avait tant défendu de conter à personne son aventure, qu'ils n'osaient en parler. Enfin la reine, inquiète de ce qu'elle avait promis aux fées, voyant approcher le temps de ses couches, tomba dans une mélancolie affreuse; elle soupirait à tout moment et changeait à vue d'oeil. Le roi s'inquiéta, il pressa la reine de lui déclarer le sujet de sa tristesse, et, après des peines extrêmes, elle lui apprit tout ce qui s'était passé entre les fées et elle, et comme elle leur avait promis la fille qu'elle devait avoir: “Quoi!” s'écria le roi, “nous n'avons point d'enfants, vous savez à quel point j'en désire, et, pour manger deux ou trois pommes, vous avez été capable de promettre votre fille! Il faut que vous n'ayez aucune amitié pour moi”. Là-dessus il l'accabla de mille reproches, dont ma pauvre mère pensa mourir de douleur. Mais il ne se contenta pas de cela: il la fit enfermer dans une tour, et mit des gardes de tous côtés pour empêcher qu'elle n'eût commerce avec qui que ce fût au monde que les officiers qui la servaient; encore changea-t-il ceux qui avaient été avec elle au château des fées.

“La mauvaise intelligence du roi et de la reine jeta la cour dans une consternation infinie. Chacun quitta ses riches habits pour en prendre de conformes à la douleur générale. Le roi, de son côté, paraissait inexorable; il ne voyait plus sa femme, et, sitôt que je fus née, il me fit apporter dans son palais, pour y être nourrie pendant qu'elle restait prisonnière et fort malheureuse. Les fées n'ignoraient rien de ce qui se passait: elles s'en irritèrent, elles voulaient m'avoir, elles me regardaient comme leur bien, et que c'était leur faire un vol que de me retenir. Avant que de chercher une vengeance proportionnée à leur chagrin, elles envoyèrent une célèbre ambassade au roi pour l'avertir de mettre la reine en liberté et de lui rendre ses bonnes grâces, et pour le prier aussi de me donner à leurs ambassadeurs, afin d'être nourrie et élevée parmi elles. Les ambassadeurs étaient si petits et si contrefaits, car c'étaient des nains hideux, qu'ils n'eurent pas le don de persuader ce qu'ils voulaient au roi. Il les refusa rudement, et, s'ils n'étaient partis en diligence, il leur serait peut-être arrivé pis.

“Quand les fées surent le procédé de mon père, elle furent indignées autant qu'on peut l'être; et, après avoir envoyé dans ses six royaumes tous les maux qui pouvaient les désoler, elles lâchèrent un dragon épouvantable, qui remplissait de venin les endroits par où il passait, qui mangeait les hommes et les enfants, et qui faisait mourir les arbres et les plantes du souffle de son haleine.

“Le roi se trouva dans la dernière désolation: il consulta tous les sages de son royaume sur ce qu'il devait faire pour garantir ses sujets des malheurs dont il les voyait accablés. Ils lui conseillèrent d'envoyer chercher par tout le monde les meilleurs médecins et les plus excellents remèdes, et, d'un autre côté, qu'il fallait promettre la vie aux criminels condamnés à mort, qui voudraient combattre le dragon. Le roi, assez satisfait de cet avis, l'exécuta et n'en reçut aucune consolation; car la mortalité continuait, et personne n'allait contre le dragon qui n'en fût dévoré: de sorte qu'il eut recours à une fée dont il était protégé dès sa plus tendre jeunesse. Elle était fort vieille, et ne se levait presque plus; il alla chez elle, il lui fit mille reproches de souffrir que le destin le persécutât, sans le secourir. “Comment voulez-vous que je fasse? lui dit-elle; vous avez irrité mes sœurs; elles ont autant de pouvoir que moi, et rarement nous agissons les unes contre les autres. Songez à les apaiser en leur donnant votre fille; cette petite princesse leur appartient. Vous avez mis la reine dans une étroite prison: que vous a donc fait cette femme aimable pour la traiter si mal? Résolez-vous à tenir la parole qu'elle a donnée; je vous assure que vous serez comblé de bien”.

“Le roi mon père m'aimait chèrement; mais ne voyant pas d'autres moyens de sauver ses royaumes et de se délivrer du fatal dragon, il dit à son amie qu'il était résolu de la croire, qu'il voulait bien donner aux fées, puisqu'elle assurait que je serais chérie et traitée en princesse de mon rang; qu'il ferait aussi revenir la reine et qu'elle n'avait qu'à lui dire à qui il me confierait pour me porter au château de féerie. “Il faut”, lui dit-elle, “la porter dans son berceau sur la montagne de Fleurs; vous pourrez même rester aux environs pour être spectateur de la fête qui se passera”. Le roi lui dit que dans huit jours il irait avec la reine; qu'elle en avertit ses sœurs les fées, afin qu'elles fissent là-dessus ce qu'elles jugeraient à propos.

“Dès qu'il fut de retour au palais, il envoya quérir la reine, avec autant de tendresse et de pompe qu'il l'avait fait mettre prisonnière avec colère et emportement. Elle était si abattue et si changée, qu'il aurait eu peine à la reconnaître, si son cœur ne l'avait pas assuré que c'était cette même personne qu'il avait tant chérie. Il la pria, les larmes aux yeux, d'oublier les déplaisirs qu'il venait de lui causer, et que ce seraient les derniers qu'elle éprouverait jamais avec lui. Elle répliqua qu'elle se les était attirés par l'imprudence qu'elle avait eue de promettre sa fille aux fées, et que, si quelque chose la pouvait rendre excusable, c'était l'état où elle était; enfin il lui déclara qu'il voulait me remettre entre leurs mains. La reine, à son tour, combattit ce dessin: il semblait que quelque fatalité s'en mêlait, et que je devrais être toujours un sujet de discorde entre mon père et ma mère. Après qu'elle eut bien gémi et pleuré, sans rien obtenir de ce qu'elle souhaitait (car le roi en voyait trop les funestes conséquences, et nos sujets continuaient de mourir comme s'ils eussent été coupables des fautes de notre famille), elle consentit à ce qu'il désirait, et l'on prépara tout pour la cérémonie.

“Je fus mise dans un berceau de nacre de perle, orné de tout ce que l'art peut faire imaginer de plus galant. Ce n'étaient que guirlandes de fleurs et festons qui pendaient autour, et les fleurs en étaient de pierreries, dont les différentes couleurs, frappées par le soleil, réfléchissaient des rayons si brillants qu'on ne les pouvait regarder. La magnificence de mon ajustement surpassait, s'il se peut, celle du berceau toutes les bandes de mon maillot étaient faites de grosses perles. Vingt-quatre princesses du sang me portaient sur une espèce de brancard fort léger; leurs parures n'avaient rien de commun; mais il ne leur fut permis de mettre d'autres couleurs que du blanc, par rapport à mon innocence. Toute la cour m'accompagna, chacun dans son rang.

(A suivre)

Journal de la Jeunesse — Sommaire de la 176^e livraison, 13 octobre 1906. — Mademoiselle Oulu, par H. de Charlieu. — Le Chrysanthème, par Mme Barbé. — Le Forban noir, par Pierre Maël. — Le luxe d'un paquebot maderne, par L. Viator. Abonnements: France, un an, 20 fr. — Six mois, 10 fr. Union Postale, un an, 22 fr. — Six mois, 11 fr. Le numéro: 40 centimes.

Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

Sommaire du numéro de “La Revue Hebdomadaire”, du 13 octobre. Envoi, sur demande, 8, rue Garancière, Paris, d'un numéro spécimen et du catalogue des primes de librairie, 26 francs de livres par an.

Partie littéraire. — Emile Faguet, de l'Académie française, Le salut sur le rail. De Lanzac de Laborie, Paris sous Napoléon; Funérailles et sépultures. Félix Klein, La découverte du vieux monde par un étudiant de Chicago, VIII (fin). Wells, Nouvelle: Filmer, traduit par D. Davray. Péladan, Salon d'automne. Pervinguère, Chronique scientifique: l'Etat actuel de la rage. Quantavoine, Chronique musicale. Frédéric Plessis, Poésie. Les faits de la semaine. Les miesses de la vie. La revue des revues françaises et étrangères. La vie mondaine. La vie sportive. Dans nos prochains numéros: Un académicien au XVIII^e siècle, par Frédéric Masson, de l'Académie française.

L'Instantané, partie illustrée de la “Revue hebdomadaire”, tiré chaque semaine sur papier glacé peut être relié à part à la fin de l'année. Il forme deux volumes de 300 pages. Pour tous les abonnés de notre revue 15 francs par an au lieu de 20; payables en deux semestres de 7 fr. 50.

PLUS DE RHUMATISME AVEC LE MASSEUR SANTE SNYDER

Pourquoi souffrir lorsqu'il est facile de se guérir?



9,000 à 15,000 vibrations à la minute

DEMANDEZ NOS LIVRETS, ils vous diront le comment et le pourquoi

DEPOT-GENERAL
55 rue St-François-Xavier
MONTREAL, Qué.

GERANT
SIMEON MONDOU, Boîte P. 756

Heures de Bureau; 10 heures A.M. à 4 heures P.M.

Ce vibreur guérira toutes les douleurs rhumatismales, les névralgies, les congestions et inflammations et toute douleur aux jambes et aux reins, comme le lumbago, les maux de tête violents etc.

Il guérit aussi l'impuissance causée par les excès et la déchéance du système nerveux. La constipation habituelle par le massage des intestins.

Achetez le Masseur Santé Snyder

Il redonne la jeunesse et la force.

Prix au détail, \$3.00 C. O. D. Un es-compte liberal sera accordé au commerce.

Choisissez le Meilleur Savon

Pour l'enfant



Que votre choix tombe sur le plus pur, le plus doux. C'est par un tel choix que vous conserverez la peau délicate du bébé en bon état, et que vous préserverez son corps de toute irritation.

Ce même savon qui conservera la peau de votre enfant, conservera aussi la vôtre fraîche et douce tant que vous en ferez usage.

BABY'S OWN SOAP

Le savon idéal pour la Toilette et le Bain

ALBERT SOAPS, Limited, Mfrs.

MONTREAL.

Les mots “Baby's Own Soap” imprimés dans le savon et sur la boîte ne sont jamais traduits

STADIUM

Proclamation
Spéciale

PATINAGE A ROULETTES

A la requête générale de nos membres et habitués, les patins sont maintenant loués au prix de 15^c, pour les après-midis lorsqu'il n'y a pas de fanfare, et 25^c, pour les soirées.

SEANCE DE PATINAGE

Tous les après-midis de 1^h à 5. Toutes les soirées de 7^h à 10

Fanfare de service tous les soirs, (les dimanches compris). Aussi les samedis et dimanches après-midi.

Instructeurs gratuits en tous temps pour les commençants, qui cependant sont conseillés de venir aux après-midis ordinaires alors qu'ils peuvent recevoir encore plus d'attention.—Pour ceux qui ne sont pas membres, admission, 10^c.

Attractions Nouvelles chaque Semaine

LE REMANIEMENT DU TARIF

Depuis que l'Album Universel a publié un premier article à ce sujet, nous nous sommes informés auprès de plusieurs grands manufacturiers de l'opportunité de nommer la commission permanente d'enquête dont il a été question dans le dernier numéro de l'Album, et tous ceux qui ont été vus à ce sujet sont unanimes à dire que ce serait l'une des meilleures mesures que Sir Wilfrid Laurier pourrait donner à ses administrés. En attendant la publication d'interviews promises, voici à peu près l'expression générale d'opinion de ces messieurs. Plus tard, ils feront connaître eux-mêmes leurs vues personnelles, et ils donneront un aperçu général de ce qu'ils demanderaient, ou de ce qu'ils suggéreraient au gouvernement, s'ils étaient consultés.

Voici donc, dans les grandes lignes, ce qui nous a été dit. En premier lieu, la composition de la commission doit être choisie parmi tous les intéressés, c'est-à-dire, un industriel, un banquier, un avocat, un agriculteur, un marchand de gros, un marchand de détail, et un ouvrier, car cette dernière classe, la plus nombreuse, est peut-être la plus affectée par le tarif, car c'est elle qui forme la masse, le gros des consommateurs, et elle est doublement en cause par le fait que c'est elle qui paie en définitive. Elle a donc un droit tout spécial d'avoir voix au chapitre et de se faire représenter au même titre que les plus grands industriels du pays. Inutile d'ajouter que si des hommes possédant des connaissances spéciales sont nécessaires au bon fonctionnement de la future commission, le gouvernement n'aura certes que l'embaras du choix, car nous avons assez d'hommes distingués dans toutes les conditions industrielles, commerciales ou autres du Canada pour permettre un choix facile et judicieux.

Disons en outre que le ministère du Commerce à Ottawa et celui des Douanes, plus spécialement chargés de la révision du tarif sont encombrés par les affaires de routine et peuvent à peine suffire à l'administration interne de leurs départements respectifs. Le développement constant des ressources de toutes sortes que le pays possède demande ou plutôt commande des améliorations de tous les jours, et la presse doit être la première à indiquer un remède si l'on s'aperçoit qu'un mal existe quelque part. L'Album Universel constate qu'il est le premier à répandre cette idée émise par

M. Honoré Gervais, le député de Saint-Jacques, et il espère qu'il sera suivi par ses confrères dans une croisade entreprise pour le plus grand bien de la population canadienne.

Dans la discussion d'une question d'une importance aussi grave que celle qui nous occupe en ce moment, il faut nécessairement tenir compte de toutes les opinions, quelles qu'elles soient, et les exposer sans ambages, en laissant au public le soin de juger pour lui-même les diverses appréciations qui seront données par les personnes interviewées par nous à ce sujet. L'Album Universel donnera tout simplement ces appréciations sans commentaires, et choisira au meilleur de sa connaissance, les hommes les mieux qualifiés pour se renseigner exactement et en même temps instruire ses lecteurs en leur faisant part de leurs impressions et des besoins urgents de leur industrie ou de leur commerce.

Comme nous avons dit plus haut, la classe ouvrière ne sera pas oubliée, bien au contraire, et nos amis les artisans du Canada sont cordialement invités à nous écrire et à nous faire connaître leurs vues.

Pour entrer en matière dès aujourd'hui, disons que l'un des plus grands fabricants de Montréal a fait une objection qui, au premier abord, peut paraître sérieuse, mais qui au fond n'en est pas une. Cet industriel qui nous a promis une entrevue toute spéciale, disait sous toutes réserves qu'une commission de ce genre serait exposée à subir des influences qui la rendraient inefficace, sinon nuisible. Mais il n'avait pas songé au fait que la hausse et la baisse dans le tarif douanier pouvaient tout aussi bien être affectées par un ministère ou un cabinet que par un groupe d'hommes choisis en dehors de toute coterie politique. Ou peut-être se rappelait-il certaines occasions où des fortunes avaient été édifiées au moyen de "tuyaux" bien donnée au bon moment. La commission telle que désirée serait moins facile à influencer, car les intérêts de toutes les parties ne pourraient se concilier sans une vaste conspiration qui serait vraisemblablement impossible.

Nous livrons ces quelques réflexions à nos lecteurs en les priant de les bien peser, et, s'ils le jugent opportun, de nous faire connaître leur opinion par écrit.

LES GREVES, LEURS CONSEQUENCES

Le mouvement social en Amérique prend un développement à la fois rapide et dangereux; dangereux parce qu'il s'écarte trop souvent de la véritable voie qu'il devrait suivre pour courir les chances d'une guerre insensée qui laisse sur son passage des misères incroyables, des infortunes sans nombre dont les travailleurs ne se relèvent jamais.

La lutte entre le capital et le travail loin de s'éteindre, s'enflamme. Partout des grèves, partout des réunions bruyantes dont les échos retentissent comme un glas jusqu'aux confins du pays. Des centaines de grèves éclatent chaque année sur différents points du territoire, des milliers d'ouvriers se trouvent réduits au chômage et leurs familles à la gêne ou à la mendicité.

La grève est la plus terrible des guerres civiles, et il est grand temps que tous les esprits sérieux, tous les hommes bien pensants, tous ceux enfin qui aiment leur pays s'unissent dans un suprême effort pour rétablir la paix, faciliter un rapprochement entre les deux éléments habitués à se considérer comme adversaires quand ils devraient être les meilleurs amis.

Si je condamne sévèrement les grèves, je n'entends pas en faire peser toute la responsabilité sur l'ouvrier, car le plus souvent la grève est provoquée par l'égoïsme du patron, par ses règlements tyranniques ou ses mauvais traitements. Ce dernier est encore plus coupable parce qu'il est riche, instruit et qu'il sait d'avance les malheurs que va créer son action arbitraire, sa conduite injuste et despotique.

A tout événement, il est temps que, sur le terrain du travail, de la production et de l'échange, ouvriers et patrons se fassent des concessions réciproques pour arriver à la paix sociale, car la conciliation est plus que jamais indispensable et pour les employeurs et pour les employés. Ce qui se passe doit servir de leçon à tout le monde. Les aveugles seuls peuvent s'en désintéresser.

Les ouvriers marchent à une catastrophe en continuant la lutte systématique contre le patronat.

D'un autre côté, les patrons s'enfoncent de plus en plus dans un gouffre insondable, et dont la prolongation met de plus en plus en danger les esprits.

Les patrons qui, en grand nombre, ont travaillé en qualité d'ouvriers, devraient songer à leurs premiers pas dans la carrière industrielle ou commerciale et se bien convaincre que l'accord avec leurs ouvriers est une condition essentielle de leur propre prospérité.

Je ne parle pas, bien entendu, d'un accord impossible, à des conditions inacceptables et impraticables, mais d'une entente fructueuse pour tous, d'abord par des relations plus cordiales et un "modus vivendi" qui laisse la porte ouverte aux réformes que le progrès fera reconnaître bonnes à pratiquer.

Que l'on mette de côté tout faux amour propre. Qu'on ne craigne pas de prendre toutes les initiatives susceptibles de se rapprocher de ses collaborateurs.

Sans s'humilier en quoi que ce soit, les patrons devraient commencer des ouvertures sur le terrain de la conciliation et ils verraient que les ouvriers qui viendraient à eux seraient des travailleurs sérieux; ceux-ci, n'en doutons pas, forment la grande majorité. Quand aux autres qui voudront faire la guerre quand même, lutter systématiquement, on peut être sûr qu'ils ne formeront qu'une petite minorité dont l'action sera inefficace et dont la rentrée dans le rang ne sera plus qu'une affaire de temps, de bien peu de temps.

Et vous, ouvriers, dont l'avenir est si incertain et qui souhaitez de toutes vos forces une meilleure existence pour vos familles, pour vous-mêmes, réfléchissez bien, pénétrez-vous bien que la voie dans laquelle vous semblez vouloir vous engager en ce moment est ténébreuse, sans issues connues, par conséquent sans avenir.

Que deviendrez-vous si la crise allait en s'aggravant et si les usines vous étaient fermées? Vous auriez beau les ouvrir de force, vous auriez beau produire, cela ne suffirait pas. Au bout de la production, il faut le débit des produits et le paiement des produits débités. Ce sont là des questions d'équilibre économique très difficiles à résoudre. Il est certain que vous iriez chercher la misère avec son cortège de passions, de violence et de démence.

Personne ne veut en venir là sans doute. Donc, évitons les grèves, évitons les émeutes si fréquentes aux Etats-Unis et dont notre pays nous a donné ces jours derniers, le rare, mais triste et sanglant spectacle.

Que tous ceux qui exercent quelque influence dans la société mettent de temps à autre les braves travailleurs en garde contre la plaie des grèves et s'appliquent à améliorer leur condition intellectuelle et matérielle.

Ce qu'il faut aux ouvriers, c'est du travail, et pour que ce travail leur soit assuré à un prix rémunérateur, il est nécessaire qu'ils aient confiance les uns dans les autres, et cette confiance n'existera que par le rapprochement des éléments en présence.

Montréal, 22 octobre 1906. ALEX.



CORSINE

DEVELOPPANT LA FORME ET LE BUSTE

NOUS ENVERRONS GRATUITEMENT

Notre livre EN FRANÇAIS sur le développement de la forme et du buste, sous enveloppe ordinaire cachetée, à toute femme qui nous le demandera par lettre contenant trois timbres-poste de 2 cents. LE SYSTEME FRANÇAIS DU DEVELOPPEMENT DU BUSTE INVENTÉ PAR MADAME THORA est un simple traitement, chez soi, garanti pouvoir augmenter le buste de six pouces. Ce sont des femmes qui répondent à toutes les lettres, qui restent secret sacré. Nous ne divulguons jamais aucun nom. Notre livre est admirablement illustré de portraits sur le vif montrant les formes avant et après l'emploi du SYSTEME CORSINE.

Nous avons une agence aux Etats-Unis d'où nous faisons parvenir nos traitements à nos clientes américaines afin de leur éviter de payer les droits.

Demandez le livre (gratuit) et envoyez 2c de timbres-poste à

The MADAME THORA Co., TORONTO, Ont.

LES SAISONS PASSENT,
MAIS LA CÉLÈBRE

Eau Minérale de St-Léon

RESTE TOUJOURS LA MEME

En toute saison de l'année, le vrai remède liquide de la famille, qui se boit toujours à plein verre, CHAUD, FROID ou GAZEUX. Que de santés protégées durant les chaleurs de l'été! Combien fortifiante elle sera, durant les froides saisons qui approchent, si l'on conserve ou reprend la bonne habitude d'en avoir toujours à la maison, et la boire à plein verre avant ou après les repas, et même avant de se mettre au lit. Elle aide à la digestion, repose les nerfs, chasse la constipation, maladie si commune en automne et en hiver, après les chaleurs de l'été. Prenez l'habitude de toujours l'avoir à la main, à la campagne comme en ville.



LA ST. LEON WATER COMPANY,

No. 12, Rue Craig Est,
PRES COTE ST-LAMBERT

Nous avons tous besoin d'un Tonique

pour résister aux nombreuses maladies qui nous assègent L'enfant qui grandit; la jeune fille qui se forme, l'homme qui travaille et le vieillard qui se soutient doivent, même en état de bonne santé, ajouter à leur alimentation ordinaire une alimentation supplémentaire qu'ils trouveront dans le Vin de Vial, au Quina, Suc de Viande et Lacto-Phosphate de chaux.

C'est la formule idéale et typique du tonique reconstituant, et c'est pourquoi :

Nous avons tous besoin de Vin de Vial

PRINCIPALES PHARMACIES DU CANADA

Les bonnes ménagères se servent de

L'EMPOIS REMY

A la farine de riz

D. MASSON & CIE, Seuls agents, MONTREAL ET TORONTO

AVIS

M. C. B. Marceau, 65 Oregon avenue, Chicago, Ill., qui s'occupait de la circulation de l'Album Universel, à :

Chicago,
Kankakee,
Bourbonnais,
Beatrice,
Bradley,
Pullman,
Aurora,
villes de l'Illinois, n'est plus notre agent, Nos lecteurs et dépositaires de ces villes sont désormais priés de traiter directement avec l'administration de l'Album Universel, 51 rue Ste Catherine-Ouest, Montréal, P. Q., Canada.

AVIS est donné au public qu'en vertu de l'Acte des Compagnie 1902, il a été délivré, sous le Seau du Secrétaire d'Etat du Canada, des Lettres Patentes en date du 12 octobre constituant en corporation Archibald de Lery Macdonald, gentilhomme, du village de Rigaud, dans la province de Québec; Henri Alexandre Abdon Brault, notaire; Jacques Brault, agent; Tancrede Mongenais, agent; Auguste Rinfret, avocat, tous de la ville de Montréal dans la province de Québec, pour les fins suivantes :

(a) Pour acheter et vendre des grains et des céréales de toutes espèces et pour manufacturer, vendre et acheter de la farine et des autres aliments manufacturés avec des grains et des céréales et bâtir, acheter, louer et opérer des moulins, des éleveurs, des bâtisses pour la production et mettre en entrepôts les grains et céréales et tous les produits qui peuvent en être manufacturés, pour acheter, vendre et commercer dans les produits des moulins et manufactures de grains et céréales en tout état.

(b) Faire le commerce de marchands de bois et de propriétaires de scieries, de moulins à pulpe et à pâte à papier et de moulins à papier et manufacturer, vendre, acheter et exploiter tous les produits de ces moulins.

(c) Etablir, posséder et exploiter des moulins pour carder la laine et autres produits semblables et finir les étoffes.

(d) Produire de l'électricité pour l'éclairage, le chauffage et la force motrice requise pour les fins de la Compagnie et construire et entretenir tous travaux, stations, engins et les machines et appareils nécessaires à la production et à la distribution de l'électricité avec le droit de vendre le surplus de l'électricité dont la Compagnie ne se servira pas pour son commerce ou en disposer en toute autre manière — pourvu que ce droit soit sujet à toutes les lois provinciales et à tous règlements municipaux adoptés sur ce sujet lorsque la Compagnie l'exercera en dehors de ses propriétés.

(e) Pour faire des demandes, acheter ou acquérir de quelque manière tout brevet d'invention ou invention, marques de commerce, droits d'auteur ou privilèges semblables relatifs aux affaires de la Compagnie et vendre et disposer de ces choses comme il sera jugé à propos.

(f) Etablir des agences pour toutes les lignes d'affaires de cette Compagnie et avoir des agences dans chacune de ces lignes.

(g) Se fusionner avec toute personne ou personnes ou compagnie exerçant une industrie de même nature, disposer de tout l'actif de cette compagnie sujet aux dispositions de l'Acte des Compagnies 1902; acheter et acquérir toute industrie de même nature et les payer en deniers, obligations ou actions acquittées de cette Compagnie.

(h) Acquérir par achat, loyer ou autrement détenir les propriétés mobilières et immobilières qui pourraient être jugées nécessaires pour les fins de l'industrie de la Compagnie et les exploiter, tels que fabriques, magasins, entrepôts et maisons de pension.

(i) Acheter pour la somme de \$50,000 ou moins, comme il sera convenu, la propriété suivante: un moulin à farine, à carder, à scier le bois, etc., étant le numéro 98 des plan et livre de renvoi officiels du cadastre du comté de Vaudreuil pour le village incorporé de Rigaud, avec ses dépendances, clientèle, chalands, marques de commerce et tous ses accessoires et d'en payer le prix en tout ou en partie en obligations, débiteurs ou actions acquittées de cette Compagnie.

La Compagnie exercera son industrie par tout le Canada et ailleurs sous le nom de "La Compagnie des Moulins de Rigaud" à responsabilité limitée, avec un capital de cent cinquante mille piastres divisé en mille cinq cents actions de cent piastres chacune, et le bureau-chef de ladite Compagnie sera au village de Rigaud, dans la province de Québec.

Daté au bureau du Secrétaire d'Etat du Canada, ce 12e jour d'octobre 1906.

R. W. SCOTT,
A. L. RINFRET, Secrétaire d'Etat.
118 rue St Jacques.

On demande à acheter un numéro 1145 de l'Album Universel que nous échangeons contre valeur.

A TRAVERS LE CANADA

(Suite)

L'on peut encore acheter des "homesteads" ou terres de colonisation sur la rive des lots déjà concédés et actuellement en culture à l'est de la Rivière Rouge, entre les lacs Winnipeg et Manitoba, et dans les districts où sont situées les vallées du lac Dauphin et du lac aux Cygnes. Des lignes de chemins de fer, aboutissant toutes à la ligne transcontinentale, sillonnent toutes ces régions et facilitent le transport des marchandises et des produits agricoles. Le sol est propice à la culture mixte; il y a abondance de foin et d'eau, sans compter le bois de construction à proximité.

Il y a dans la province un vaste champ d'exploitation offert aux cultivateurs expérimentés ayant assez d'argent pour faire face aux besoins de la première année. Les premiers colons du Manitoba appartenaient à cette classe de fermiers; ils amenaient avec eux des bestiaux en nombre considérable et possédaient assez d'argent pour subvenir aux nécessités pressantes de la première installation. Le coût de transport aujourd'hui n'est pas le tiers de ce qu'il était en 1880, car, à cette époque, l'on était obligé de passer par les Etats-Unis. Le coût du bois de construction est diminué de moitié et les articles nécessaires à la vie se vendent à des prix raisonnables. Un colon ayant un capital de \$1,000 peut aujourd'hui se procurer ce qui aurait coûté \$2,500 aux premiers habitants, et il a de plus l'avantage de disposer des produits de sa ferme sur place, car il est à quelques milles seulement d'une gare de chemin de fer. Le prix des terres de colonisation (et il y en a des millions d'acres à vendre à bonnes conditions) varie de \$5 à \$30 l'acre.

Les nouveaux venus trouvent quelquefois l'occasion de louer une ferme pour un an ou plus dans les districts colonisés en premier lieu, ce qui leur permet d'attendre le temps propice pour se choisir une terre à leur convenance. Le prix de ces loyers dépend absolument de la valeur des améliorations et de la qualité du sol. Ordinairement, l'on se procure ces loyers pendant l'hiver ou de bonne heure le printemps. Il y a un grand nombre de cultivateurs, riches aujourd'hui, qui ont commencé leur carrière dans l'Ouest par ce moyen, et ont occupé des terres à loyer jusqu'au moment où ils ont trouvé les ressources et l'occasion de s'établir sur un "homestead" ou d'acheter des terres de colonisation.

En outre des forêts de la province et de ses environs, l'on peut se procurer du charbon en abondance, car il existe des couches profondes et à peu près inépuisables de houille entre la Rivière Rouge et les Montagnes Rocheuses, sur une superficie de 63,000 carrés.

La législature du Manitoba a conclu des arrangements par lesquels le prix du charbon est réglementé. Ce combustible se vend de \$2.50 à \$5 la tonne. Les facilités extraordinaires de transport offertes par les compagnies de chemins de fer, contrôlées dans la mesure du possible par le gouvernement local, assurent aux habitants du Manitoba une source inépuisable de combustible facile à extraire et à bon marché.

Le gouvernement manitobain, dans le but de protéger les colons, a promulgué une loi très large exemptant de saisie, si la propriété n'est pas hypothéquée, un certain nombre de chevaux, de bestiaux, de cochons et de volailles, des meubles de ménage et des provisions suffisantes pour une année, de sorte que le colon malheureux qui a subi des pertes, soit pour cause de maladie ou pour d'autres raisons, ne peut pas être dépossédé, mais obtient le temps nécessaire pour payer ses dettes, tout en étant capable de vivre en attendant le moment de se remettre à flot. S'il désire emprunter de l'argent pour se libérer, il trouvera des sociétés de prêt qui lui fourniront de l'argent à des conditions faciles et peu onéreuses.

Dans la province de Québec, où la superficie des terres varie de 90 à 160 arpents, les cultivateurs ont construit des granges pour mettre leurs récoltes. Ces dépendances de la ferme remplissent toutes les conditions voulues par l'exiguïté des propriétés. La récolte mise à l'abri, ils attendent la morte saison, et le battage du grain s'opère, pour ainsi dire, à temps perdu.

Au Manitoba, ce n'est plus la même cho-

se. L'énorme quantité de grain récolté exigerait des constructions trop grandes, et coûterait, rien qu'en charroyage, des sommes considérables qu'il est inutile de dépenser de cette manière. Aussi a-t-on pris d'autres moyens de faire le battage. De nombreuses équipes d'ouvriers, servant de puissantes machines à battre, parcourent la région en s'arrêtant à chaque ferme. Ces hommes couchent dans une espèce de roulotte traînée par la force motrice de la machine qui met la batteuse en mouvement. Il y a cependant un grand nombre de fermiers ayant des récoltes suffisantes pour se procurer leurs propres machines à battre. Le moulin est installé près des meulons amoncelés, chaque homme à sa place et à son emploi. La paille s'entasse d'un côté, et le grain tombe automatiquement dans des sacs qui sont immédiatement transportés à la gare la plus rapprochée où la moisson est classée et emmagasinée dans les éleveurs en attendant les convois de chemins de fer qui la transporteront dans toutes les parties du monde.

Vous me pardonnerez la longueur de cette description du Manitoba, mais comme cette province est le prototype de toutes les autres régions de l'Ouest jusqu'aux Montagnes Rocheuses, où le pays change d'aspect et de sources de richesse, je passerai rapidement à travers ces provinces en n'indiquant que leur topographie et en ne mentionnant que les noms des centres les plus importants de cette contrée. Je crois utile, cependant, de vous donner ici l'opinion du chef de l'Etat, Sir Wilfrid Laurier, sur les avantages que cette zone immense offre à nos habitants actuels et futurs. Cette opinion me fut transmise en 1896, quelques mois après l'avènement du parti libéral au pouvoir.

Vers le mois de septembre de cette année 1896, j'étais allé à Ottawa pour une raison ou pour une autre. Après avoir terminé les affaires qui m'appelaient à la capitale, je fis demander à l'honorable premier ministre l'honneur et la faveur d'une entrevue qu'il m'accorda avec sa bienveillance habituelle. Les civilités ordinaires échangées, M. Laurier aborda le sujet favori de ses entretiens avec ses partisans politiques; la grandeur future et l'avenir glorieux des territoires de l'Ouest, que son gouvernement avait l'intention de développer jusqu'à ses extrêmes limites. Il entra dans des détails circonstanciés, fit une description enthousiaste de tous les avantages qu'offraient ces plaines encore incultes pour la plupart et presque inhabitées, si ce n'est par des missionnaires, des sauvages et des bêtes féroces. J'avoue que j'étais incrédule, et que je pouvais mon incrédulité jusqu'au point de laisser percer un soupçon de sourire sous ma forte moustache; ce sourire ne passa pas inaperçu, du moins si j'en juge par une certaine froideur qui s'est manifestée à mon égard depuis cette époque de la part de mon chef de parti. Il ne connaissait pas les raisons que je pouvais invoquer pour justifier ce soupçon de sourire, et je ne les lui ai jamais dites, mais du moment que j'en trouve l'occasion, je ne puis faire autrement que de les donner.

En ma qualité de journaliste, j'avais rencontré à Toronto les volontaires du Col. Williams, les "Midland Boys", et les soldats du "Queen's Own", retour de l'Ouest, où ils étaient allés combattre, en 1885, lors de la rébellion de Riel et des Métis. Quelques années plus tard, à Montréal, j'avais rencontré des volontaires du 65ème, qui racontaient des histoires épouvantables de misères endurées à la poursuite de Poundmaker et de ses acolytes, de marches forcées à travers des marais d'eau boueuse et des fourrés inextricables, sans compter les angoisses de la faim et de la soif dues au peu de prévoyance du commissariat de l'expédition. Tous ces faits réunis ne m'avaient pas enthousiasmé outre mesure, et me rendaient sceptique à l'égard des futurs trésors recelés dans ces endroits que je croyais réfractaires à toute civilisation. Je me trompais, voilà tout, et j'avais des motifs assez sérieux pour me permettre au moins le doute.

Néanmoins, les paroles de l'honorable M. Laurier m'avaient donné à réfléchir, et je commençai à me renseigner en parcourant les brochures publiées par le Pacifique et par le gouvernement — une littérature sèche, généralement — et petit à petit je changeai d'opinion, à tel point que je suis devenu plus optimiste que Sir Wilfrid Laurier, et je crois sincèrement qu'à une époque assez rapprochée, grâce à l'accroissement de la population dans l'Ouest, l'influence des vieilles provinces sera contrebalancée par celle de ce jeune pays.

UN CANADIEN

(A suivre)

Tel. Est 2224 **GIRARDOT** Restaurateur Français
DINER ET SOUPER 35c
ESCARGOTS 40c LA DOUZAIN. PATISSERIES FRANÇAISES
1878, RUE STE-CATHERINE, (Coin St-Justin.)



Tél. Bell EST 2141

Tél. des Marchands 904

Gare coin des rues Moreau et Ste-Catherine

Commençant le 20 mai 1906

DEPART DES TRAINS COMME SUIT — Semaine

9.00 A. M. Du à l'Assomption à 9.40 a. m., Joliette, 10.24 a. m., L'Epiphanie, 9.57 p. m., Shawinigan Falls, 1.05 p. m., Québec, 7.40 p. m.

4.30 P. M. Pour l'Epiphanie, Joliette, Saint-Cuthbert, Shawinigan et Grand'Mère.

6.00 P. M. Pour l'Epiphanie, l'Assomption, Joliette, Ste-Julienne, New-Glasgow et St-Jérôme.

9.15 A. M. DIMANCHE SEULEMENT. Pour Joliette, Shawinigan Falls, etc.

Les trains arrivent à Montréal, à 8.50 a. m., 11.40 a. m., 5.35 p. m., les jours de semaine, et 8.40 p. m. les dimanches.

GUY TOMBS,

Agent Général des Passagers,

EDIFICE DE LA BANQUE IMPERIALE,

MONTREAL

GRAND TRUNK

RAILWAY SYSTEM

MONTREAL—TORONTO

Départ de Montréal, *9.00 a. m., *19.45 a. m., *8.00 p. m., *10.30 p. m. Arrive à Toronto: *12.00 p. m., *19.20 p. m., *6.10 a. m., *7.00 a. m.
Elegant wagon salon café sur le train de 9.00 p. m. Wagon lits Pullman sur les trains de 8.00 a. m. et 10.30 p. m.

MONTREAL—OTTAWA

Quitte Montréal, *8.00 a. m., *9.40 a. m., *4.10 p. m., *7.30 p. m.
Arrive à Ottawa, *11.00 a. m., *12.40 p. m., *7.10 p. m., *15.30 p. m.
Quitte Ottawa, *8.35 a. m., *3.30 p. m., *5.00 p. m., *10.30 p. m.
Arrive à Montréal, *11.35 a. m., *6.30 p. m., *8.00 p. m., *10.15 p. m.
Wagon Pullman Buffet sur le train qui part à 8.00 a. m. de Montréal, et celui de 5.00 p. m. d'Ottawa. Wagons-salons sur tous les trains entre Montréal et Ottawa.

FAMEUX PARC ALGONQUIN

Parry Sound (Rose Pt.), Endroits sur la (Bale Georgienne)
Ceux qui désirent visiter les endroits ci-dessus peuvent partir de Montréal à 8.00 a. m. tous les jours excepté le dimanche. Wagon Pullman Buffet direct sur le train ci-dessus.

PORTLAND—OLD ORCHARD

Quitte Montréal, *8.01 a. m., *8.15 p. m. Arrive à Portland, *5.45 p. m., *6.40 a. m. Arrive à Old Orchard, *6.32 p. m., *7.35 a. m.
Service de wagons-lits et chars palais, entre Montréal et Portland et jusqu'à Old Orchard.
Elegant service de wagons-buffets sur les trains du jour entre Montréal et Portland.

BUREAUX DES BILLETS EN VILLE: 137, rue St-Jacques, Tél. Main 460 et 461 ou à la Gare Bonaventure.

LE PACIFIQUE CANADIEN

Les trains partent de Montréal,

DE LA GARE WINDSOR

BOSTON, LOWELL, *9.00 a. m., *7.45 p. m.
SPRINGFIELD, HARTFORD, *7.45 p. m.
TORONTO, CHICAGO, *9.30 a. m., *10.00 a. m.
OTTAWA, *8.45 a. m., *9.40 a. m., *10.10 p. m., *4.00 p. m., *9.40 p. m., *10.10 p. m.
SHERBROOKE, *8.30 a. m., *4.30 p. m., *7.25 p. m.
HALIFAX, ST. JOHN, N. B., *7.25 p. m.
ST. PAUL, MINNEAPOLIS, *10.15 p. m.
WINNIPEG, CALGARY, *9.40 a. m., *9.40 p. m.
VANCOUVER, *9.40 p. m.

DE LA GARE VIGER

QUEBEC, *8.55 a. m., *2.00 p. m., *11.30 p. m.
TROIS-RIVIERES, *8.55 a. m., *2.00 p. m., *15.15 p. m., *11.30 p. m.
OTTAWA, *8.20 a. m., *5.45 p. m.
JOLIETTE, *8.00 a. m., *8.55 a. m., *5.00 p. m.
ST-GABRIEL, *8.55 a. m., *10.00 p. m.
ST-AGATHE, *8.45 a. m., *9.15 a. m., *4.45 p. m.
NOMININGUE, *8.45 a. m., *9.15 a. m., *4.45 p. m.

* Quotidien. † Quotidien, excepté les dimanches. ‡ Mar., jeu. et sam. § Dimanche seul. † Quotidien excepté le samedi. †† Samedi seul.
A. E. LALANDE, agent des passagers pour la ville, Bureau des billets de la ville, 129, rue Saint-Jacques, voisin du Bureau de Poste, Montréal.
Billets de passage pour steamers sur l'Atlantique et le Pacifique.

LE MOIS DE NOVEMBRE

Place qu'il occupa jadis chez les anciens; noms qu'il porta — Symboles sous lesquels les modernes l'ont représenté — Fêtes qu'on y célébra et celles qu'on y célèbre encore aujourd'hui — Personification du mois de novembre.

Les beaux jours ont fui loin de nous; le soleil devenu plus avare de ses rayons, ne nous distribue qu'à regret la chaleur et la lumière; les fruits ont perdu leur saveur; les fleurs, pour la plupart ternes et décolorées, n'exhalent plus leurs doux parfums; aux champs le laboureur se hâte de rentrer ses dernières récoltes pour les préserver de l'intempérie de l'air et aussi pour faire place aux semences nouvelles; tout à l'heure va se réveiller le courant glacé du nord qui emportera dans les airs les feuilles à demi-desséchées. La végétation ne vit plus que d'une vie factice, et, si elle n'a pas encore disparu, ce n'est que grâce à l'impulsion puissante qu'elle reçoit des saisons qui précèdent.

Tel est l'image du sort qui nous attend: un jour viendra où notre corps s'appesantira, ou notre front se courbera vers la terre, où nous n'aurons plus pour nous soutenir qu'un faible reste de la vigueur d'un autre âge, où les générations destinées à nous succéder paraîtront nous envier la place que nous occupons ici-bas. Or, quel moment plus propice pour nous rappeler notre fin, que celui où tout décline autour de nous. Gardons-nous pourtant d'assimiler les phases diverses de la vie humaine aux saisons de l'année. La nature semble mourir, mais sa mort n'est qu'apparente, et si elle concentre ses forces pendant l'hiver, c'est pour les retrouver plus vives au printemps. Pour l'homme, hélas! une fois l'automne arrivé, il n'est plus de printemps, et la triste vieillesse l'entraîne rapidement

Les Egyptiens au mois d'"Athyr", qui répond au mois de novembre, célébraient pendant quatre jours une fête lugubre en l'honneur du deuil de la déesse Isis, affligée de la perte d'Osiris, son mari, que le frère de celui-ci, Typhon, avait tué, au retour de la conquête des Indes. Cette fête s'appelait la "Recherche d'Osiris" dont Typhon avait coupé le corps en quatorze morceaux disséminés par toute l'Égypte. C'était une idée populaire en Égypte que l'âme d'Osiris était passée dans un boeuf; de là le culte rendu au boeuf Apis qu'on croyait être Osiris lui-même.

Les Romains célébraient le 5 de ce mois, les "Neptunales", en l'honneur de Neptune, fils de Saturne, frère de Jupiter, de Pluton et de Junon. On faisait aussi, ce jour-là, le festin de Jupiter, et on appelait cette fête "Clitterium" parce qu'on dressait communément des lits dans le temple des dieux pour y faire des festins.

Le 15 novembre, on représentait des "jeux plébéiens" dans le cirque pendant trois jours.

Depuis le 21 jusqu'au 24, on célébrait les "Thermales", ou les fêtes des jours d'hiver.

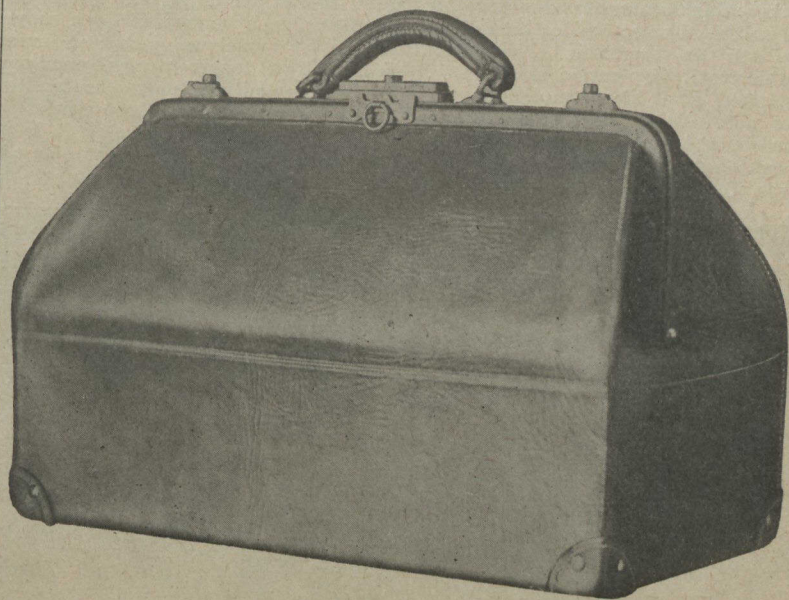
Le 27, on faisait des sacrifices mortuaires aux mânes des Gaulois et des Grecs, que l'on avait enterrés vifs à Rome dans le marché aux boeufs.

Les chrétiens ont placé dans les premiers jours de novembre deux de leurs principales fêtes, la "Toussaint" et la "Fête des Morts".

L'origine de la Toussaint remonte au VIIe siècle, sous le pape Boniface IV qui consacra le Panthéon de Rome au culte chrétien, et le pape Grégoire IV, en 835, fixa la fête au 1er novembre. La fête des Morts devint générale dans toute l'Église

SAC "CLUB" NOIR et BASANÉ

No 485



En cuir fort et cousu à la main. Monture couverte. Serrure en cuivre et fermoirs à coulisse. Doublure en cuir.

PRIX

14 pcs, \$7.50

16 pcs, \$7.81

18 pcs, \$8.12

Samontagne Limitée.

BLOC BALMORAL

RUE NOTRE DAME OUEST. MONTREAL, Can.



JÉSUS AU TEMPLE — D'après le fameux tableau de l'allemand Hoffmann.

vers la tombe au delà de laquelle il faut franchir le seuil de l'éternité...

Le mois de novembre doit son nom au rang qu'il occupait dans l'année romaine. Les changements introduits plus tard dans la division de l'année placèrent ce mois à la dixième place, puis à la onzième qu'il a toujours conservée depuis. Une seule fois il changea de nom sous les Romains: ce fut sous l'empereur Commodus, l'indigne fils de Marc-Aurèle, auquel il succéda l'an 180, à l'âge de 20 ans, qui prit pour ministres les hommes les plus corrompus, commit toutes sortes de cruautés, et périt empoisonné l'an 192.

Les anciens avaient donné le nom de "Sagittaire" à la constellation du Zodiaque à laquelle correspond alors le mois de novembre. La figure qu'on représente dans les sphères à la place de cette constellation a, comme les centaures, une tête et un buste. Ce centaure est armé d'un arc et tire une flèche. D'après la fable, le Sagittaire était le centaure Chiron, divinité qui habitait le mont Pelion, en Thessalie, fut gâté par accident, par accident, d'une flèche trempée dans le sang de l'Hydre de Lerne, serbait la mort de Chiron, afin d'abrégé ses souffrances, et le plaça dans le ciel où il forma la constellation du Sagittaire.

Notre élégant poète Fontanes, membre de l'Institut, président du corps législatif, mort en 1821, et qui a laissé quelques poésies remarquables par la pureté du style, a écrit dans l'une d'elles:

Déjà du haut des cieus le cruel Sagittaire
Avait tendu son arc et ravageait la terre;
Les coteaux et les champs et les prés dé-

flouris
[détruis:
Novembre avait compté sa première journée.

après que saint Odilon, abbé de Cluny, l'eût établie en 998.

C'est le 22 novembre qu'a lieu la Sainte-Cécile que les musiciens ont choisie pour patronne, parce qu'en chantant les louanges de Dieu, elle s'accompagnait d'un instrument.

La fête de la patronne des écoles de filles et des écoles de philosophie, "sainte Catherine", se célèbre le 25 novembre, et celle de "saint André", patron de l'Ecosse, le 30.

Ausone, poète latin, fils d'un sénateur, né à Bordeaux en 309, précepteur du jeune Gratien plus tard empereur, personnifie le mois de novembre sous la figure d'un prêtre d'Isis, habillé de toile de lin, ayant la tête chauve ou rasée, appuyé contre un autel sur lequel est une tête de chevreuil, animal qu'on sacrifiait à la déesse.

Chez les modernes, ce mois est vêtu de couleur de feuille morte et couronné d'une branche d'olivier; d'une main il s'appuie sur le signe du "Sagittaire", de l'autre il tient une corne d'abondance, d'où sortent diverses racines, derniers présents que nous fait la terre. Dupuis des Islets a dit en parlant de novembre:

Déjà le froid novembre a flétri nos cam-

[pagnes;

Zéphyr rase en sifflant la cime des mon-

[tagnes;

La feuille desséchée, en proie aux aquilons,

Voltige au sein des airs en nombreux tour-

[billons,

Tout gémit, et mon oeil des scènes de

[l'automne,

Contemple en soupirant la beauté mono-

[tone...

Le chanoine d'AGRIGENTE,
Vic. Gén.

Grand choix de nouveaux modèles de Bandeaux et Transformations invisibles.

Frisure naturelle garantie. Spécialité de cheveux blancs. Grand choix de modèles à essayer.

Essais gratuits. Prix modérés.

DEMANDEZ LE CATALOGUE ILLUSTRE—Envoi Franco.

PALMER & SON

Coiffeurs de Dames

1745, RUE NOTRE - DAME

Téléphone Bell Main 391



JOSEPH COURNOYER, 9 mois

Mon jeune bébé a maintenant 9 mois, il jouit d'une bonne santé remarquable et j'en attribue la cause à votre SIROP D'ANIS.

C'est pour vous exprimer ma reconnaissance et rendre service aux mères de famille que je vous envoie le portrait de mon bébé. Comme vous pouvez voir par ce portrait mon bébé est gros et gras. Cela est dû certainement au fait que son sommeil a toujours été abondant et régulier depuis qu'on lui donne du SIROP D'ANIS GAUVIN.

MADAME JOSEPH COURNOYER,

4 Rue River, Webster, Mass.

Le SIROP D'ANIS GAUVIN est en vente partout. Prix 35 cents. Méfiez-vous des imitations.

LA CODILINE pour l'extraction des dents sans douleurs.

pour plus amples informations s'adresser au

Dr. Joseph Versailles

CHIRURGIEN-DENTISTE

926 rue St-Denis, Quelques portes plus bas que la rue Rachel.

PATENTES OBTENUES PROMPTEMENT

AVEZ-VOUS UNE IDÉE ?—Si oui, demandez le Guide de l'Inventeur qui vous sera envoyé gratis par MARION & MARION, Ingénieurs-Consuls. — Bureaux: Edifice New York Life, Montréal et Washington, D. C.

Comment on monte un théâtre d'ombres

Voici une distraction simple, agréable, offrant des ressources illimitées à un esprit quelque peu imaginaire, et qui trouvera sans doute un accueil hospitalier chez tous ceux qui, voulant rompre la monotonie des longues soirées d'hiver ou des accablantes veillées estivales, cherchent à leur ennui quelque dérivatif d'exécution aisée.

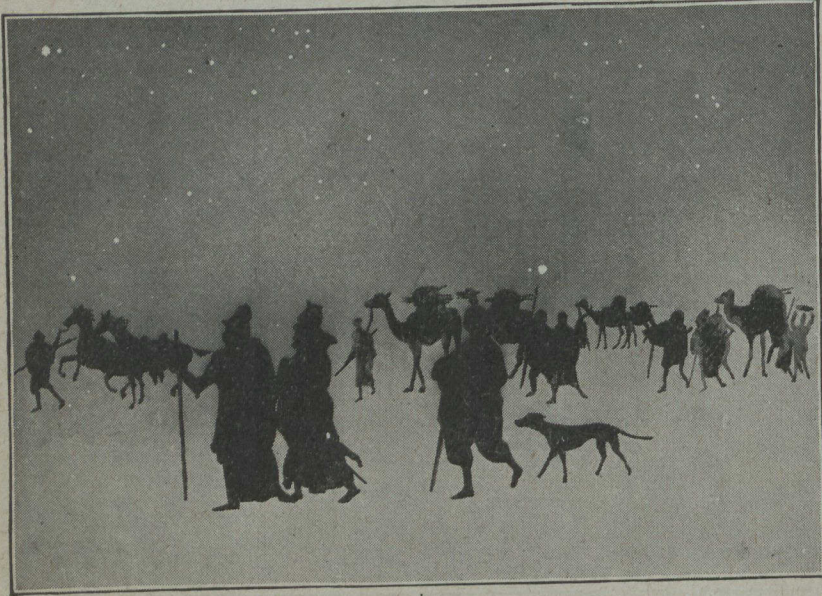
Le matériel est-il bien compliqué? Certes non. Point n'est besoin d'éclairages spéciaux, lampes à ruban de magnésium, arcs électriques, lumière oxyhydrique ou autres. Tous les objets dont nous avons

trémité inférieure sur de massives pièces de bois que l'on pose simplement sur les plans, comme l'indique la figure d'ensemble. De même les ciels ou les nuages seront figurés par de légères bandes de toile teintées que l'on suspendra au moyen de fils de fer à quelques pouces en arrière de l'écran et qui donneront ainsi, pour peu que l'on s'y prenne habilement, toutes les illusions d'horizons et de perspectives.

Il s'agit maintenant, et c'est là la partie la plus délicate de notre oeuvre, de confectionner les silhouettes.

Et maintenant, que manque-t-il à notre théâtre d'ombres? Rien, ou... presque rien, car, chers lecteurs, qui de vous ne possède pas, avec la modeste habileté des mains nécessaire à la confection de tous ces objets, l'imagination vive et brillante capable de suggérer les sujets de tableaux les plus variés et les plus charmants? Ajoutez-y encore ce qu'à Paris, on appelle le "boniment", le texte impromptu, d'autant plus amusant qu'il est de source spontanée; assaisonnez le tout avec un peu de musique, selon les péripéties graves ou joyeuses de votre oeuvre, et vous parviendrez en peu de temps à rivaliser avec les meilleures productions qui ont fait et font encore la gloire de l'immortelle Butte Montmartre, l'orgueil de la grande "Ville Lumière".

JEAN PORTAL.



Les bergers

LA PENDULE

A André Dumas.

Elle est bien là depuis cent ans.
Dans sa longue boîte enfermée.
La pauvre pendule enrhumée
Dont le balancier met le temps
En jours, en heures, en instants.
En bonheurs, en rêve, en fumée...

Oui, cent ans gravement ainsi,
Avec semblable exactitude,
Sans repos et sans lassitude,
Elle a, pour tous les gens d'ici,
Dosé la joie et le souci,
L'espérance et l'inquiétude.

Elle a marqué repas, sommeil,
Travaux, départs, retours sans nombre,
Les triomphes du jour sur l'ombre
Et de l'ombre sur le soleil,
Et toujours d'un rythme pareil,
Que le destin fût clair ou sombre.

"Tic tac!" Cadence des berceaux
Qui vous font, ô mères bénies,
De si pénibles insomnies.
"Tic tac!" aux lueurs des flambeaux,
Marches lugubres des tombeaux
Et noirs huchets des agonies!

"Tic tac! tic tac!" Que me veux-tu,
Pauvre vieille pendule amie,
Qui, dans la maison endormie,
Mets toujours ton refrain têtù?
Puisque tout le passé s'est tu,
A quoi bon l'heure et la demie?...

Je te comprends! C'est ton devoir
De m'avertir aussi, sans doute,
Que je suis au point de la route
Où l'on descend sans le savoir,
Et d'où l'on peut apercevoir
La maison que chacun redoute.

"Tic tac, tic tac!" Pardonne-moi!
Oui, je mérite tes reproches;
Oui, j'eus tort de quitter mes proches,
Et leur labeur avec leur foi...
Mes remords parlent comme toi,
Et comme toi parlent mes cloches.

J'eus tort de quitter le lit dur
Où tu m'éveillais de mon rêve.
A l'heure où le soleil se lève
Sur les coteaux vêtus d'azur;
Où d'un sommeil solide et pur,
Le soir, tu me rendais la trêve.

J'eus tort!... Réglée à ton compas,
Ici ma vie eût été bonne,
Calme sans être monotone,
Avec du bien à chaque pas,
Des bonheurs qu'on n'achète pas,
Mais que l'ombre, quelquefois, donne...

Regrets amers et superflus!
Si l'homme, à certains jours, remonte
Jusqu'en haut tes lourds poids de fonte,
Le Temps jamais n'a de reflux:
Et les minutes ne sont plus
Dès que ton balancier les compte...

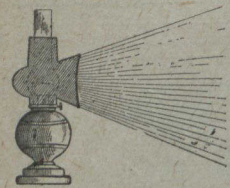
Sonne done, sonne sans éclats,
— Et, si tu peux à voix plus lente, —
Sonne, pendule vigilante,
Les heures que tu dois, hélas!
Verser encor sur mon front las
En attendant l'heure dolente.

Celle dont le sourd tintement
Au cerveau n'arrive qu'à peine,
Comme une musique lointaine,
— Tandis qu'on se sent brusquement
Sombrier dans l'épouvantement
De la grande Nuit incertaine.

FRANÇOIS FABIE.

besoin sont d'usage courant et se trouvent dans chaque famille. Une bonne lampe à pétrole, quelques feuilles de carton, du fil de fer, de la cire à cacheter, un morceau de toile blanche, des lattes de bois minces, un marteau, des clous et une bonne paire de ciseaux: avec cela, nous sommes capables d'accomplir des merveilles. Jugez-en plutôt.

D'abord la question de l'éclairage. Comme je viens de le dire, une forte lampe à essence, ou même à huile, fera parfaitement l'affaire. Il faudra simplement veiller à ce que la mèche soit en bon état



d'entretien, soigneusement coupée de manière à éviter tout "charbonnage" qui nuirait à la fixité et à la pureté des ombres. Sur cette lampe, nous ajusterons un réflecteur en fer-blanc dans le genre de celui que représente la figure 1, et que l'on trouve couramment dans le commerce. A défaut, le premier ferblantier venu saura, pour une somme minime, vous confectionner cet accessoire absolument indispensable.

Passons maintenant à la construction du théâtre.

D'abord l'écran sur lequel viendront se projeter les découpages.

C'est un simple cadre, de dimensions variables (un dépendant surtout de l'intensité de la lumière adoptée) formé de 4 lattes de bois sur lesquelles on tend une toile fine ou mieux une légère étoffe blanche préalablement passée à l'huile pour la rendre plus translucide. Avec quelques braquettes ou clous de tapissier, on obtient une rigidité parfaite, condition indispensable pour éviter toute déformation de l'image.

Puis la "scène" proprement dite.

Au sujet, le croquis ci-joint vous renseignera plus brièvement et plus exactement que je ne saurais le faire. Sa disposition peut affecter les formes les plus variables, selon les exigences des sujets, mais en général, l'on se contente de trois "plans" échelonnés en gradins à une distance de 2 pouces environ l'un de l'autre. Chacun d'eux est formé d'une solide règle de bois soutenue à ses deux extrémités par des montants reposant sur le sol ou sur un support quelconque. C'est sur ces différents "plans" que l'on fera glisser les silhouettes fixes ou animées dont nous allons parler maintenant.

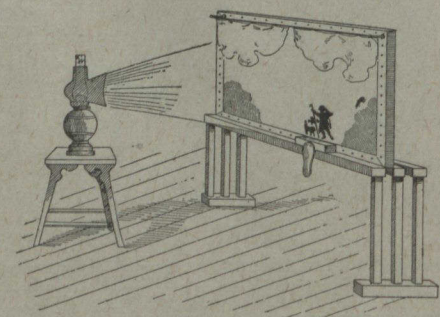
Toutefois, avant de quitter notre scène, il faut dire un mot du décors que l'on doit y fixer. Ceux-là sont découpés soit dans des planchettes de bois mince, soit dans des feuilles de carton, puis cloués par leur ex-

Comment les dessiner?

Evidemment, le choix des sujets varie à l'infini, et un véritable artiste n'a qu'à laisser simplement errer son crayon au gré de son imagination vagabonde. Mais, pour ceux de nos lecteurs qui n'ont pas eu le temps d'approfondir l'art du dessin, je dirai seulement qu'ils devront, autant que possible choisir des scènes ou des personnages dont les mouvements soient aussi distincts et détachés que possible. A cet égard, les



journaux illustrés ou amusants de tous les pays vous fourniront une abondante moisson de sujets dans tous les genres. Le meilleur système est de décalquer la silhouette, c'est-à-dire uniquement les contours intérieurs de l'image, sur du papier transparent, de la découper, puis de la coller sur une feuille de carton épais et rigide. Avec la pointe d'un canif bien tranchant, l'on découpera ensuite ledit carton en suivant les traits du papier calqué. La silhouette ainsi préparée, il faut la monter sur la "manette". La "manette" est une petite pièce de bois destinée à servir de support au découpage, agrémentée d'un manche que l'opérateur tient de la main et à l'aide duquel il fait glisser la silhouette sur les plans. Le carton découpé est maintenu au moyen de petits clous



Dispositif d'éclairage

et aussi par une armature de fils de fer épais que l'on y colle avec de la cire à cacheter. Si l'on désire avoir une pièce articulée, rien de plus simple que d'ajouter quelques élémentaires trucs de leviers et de ficelles comme ceux que l'on trouve dans les jouets d'enfants.

Cameras Brownie

No. 1, Grandeur 2 1/4 x 2 1/4 — \$1.10
No. 2, " 2 1/4 x 3 1/4 — \$2.18

Expédiés par Express franc de port sur réception du prix



Brochure descriptive sur demande.

The D. H. Hogg Co.
660, Rue Craig Ouest, - Montréal



CIE GÉNÉRALE TRANSATLANTIQUE

De New-York au Havre-Paris, (France)

Départ chaque jeudi, à 10 heures a. m.

*LA LORRAINE	nov. 8
*LA TOURAINE	nov. 15
*LA SAVOIE	nov. 22
*LA PROVENCE	nov. 29
*LA LORRAINE	déc. 6
*LA TOURAINE	déc. 13

*Paquebots à deux hélices.
Génin, Trudeau et Cie, agents généraux pour le Canada, No 22 rue Notre-Dame Ouest, Montréal.

Solution de Biphosphate de Chaux

DES FRÈRES MARISTES

32 ANS DE SUCCÈS

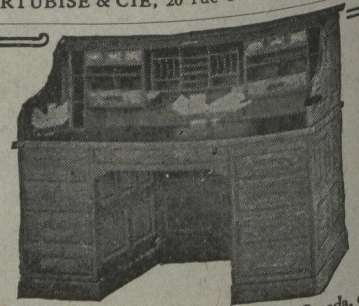
Cette solution est un excellent fortifiant: elle est très efficace pour combattre la consommation. Ceux qui en font usage pendant un certain temps, en obtiennent des effets excellents.

Employée pour combattre les bronchites, elle donne tous jours de très bons résultats; pour mieux dire, guérison complète si on en fait usage à temps et de la manière indiquée dans le prospectus.

A peu près toutes les maladies de poitrine proviennent du manque d'aliments phosphatés. La Solution de Biphosphate de Chaux des Frères Maristes, qui est très riche en phosphate de chaux, a pour effet de combattre ces sortes de maladies.

Cette Solution est un aliment précieux et nécessaire aux enfants qu'une croissance rapide épuise. Elle n'est pas moins avantageuse aux personnes qui pendant l'été digèrent mal et n'ont pas d'appétit, etc.

On trouve la Biphosphate de Chaux des Frères Maristes chez les principaux pharmaciens du Canada et des États-Unis. — Dépositaires Généraux, HURTUBISE & CIE, 20 rue St-Alexis, Montréal.



Nous avons le stock le plus considérable au Canada, de

MEUBLES DE BUREAUX

ainsi que de MEUBLES pour ECOLES, EGLISES, THEATRES, et EDIFICES PUBLICS.

Nos Bureaux "EMPIRE" vous donneront satisfaction et laisseront à vos clients une impression favorable de votre bon goût.

Si vous avez en vue quelques changements dans votre bureau, venez nous voir, ou écrivez-nous et nous vous fournirons des plans et estimés gratis.

CANADA OFFICE FURNITURE CO.,

221, rue St-Jacques, Montréal

Tél. Bell Main 1691

LA CODILINE

Du Dentiste Joseph Versailles

Contre la Névralgie et le Mal de Dents
En vente partout à 25 cts.



LE

Corset

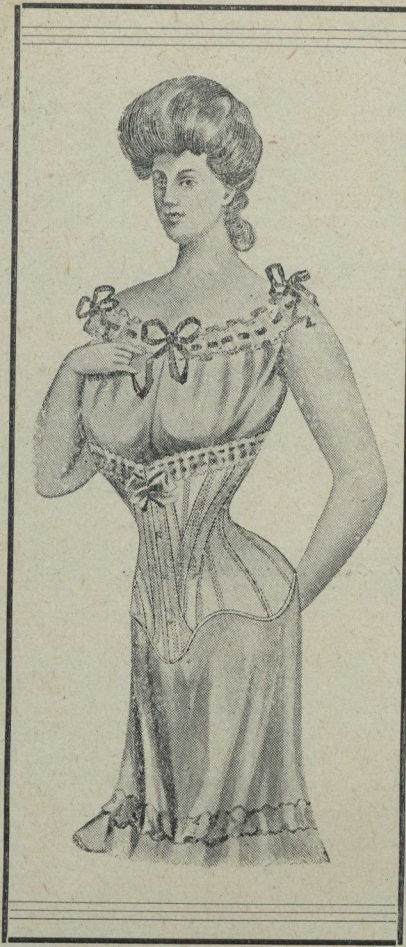
D & A

Ne se casse pas à la taille

La mode, l'élégance, la gracieuseté, le confort, telles sont les qualités qui distinguent les corsets "D. & A." Le corset Crest est le seul qui ne se brise pas à la taille. Ainsi il ne sera jamais une cause de désagrément en nuisant à l'ajustement des habits et à l'élégance de la taille.

Il est convenable pour toute personne — confortable au travail et même au repos. Le bon goût l'approuve, le sens commun et le confort le réclament.

Demandez le corset qui ne se brise pas à la taille. Le corset Crest "D. & A." — Patented.



Vous qui souffrez

de Faiblesse, d'Anémie, de Débilité, de Neurasthénie, de Dyspepsie, etc., vous pouvez obtenir la force, l'énergie, la vigueur en prenant avant chaque repas un verre de

Vin Biquina

Un tonique apéritif, au Quinquina et aux Phosphates de Chaux et de Soude, qui active l'appétit, aide la digestion et assure une parfaite assimilation.

Le Vin Biquina restaure la vitalité, crée un sang riche et pur et donne la vigueur aux nerfs.

Essayez-le pendant qu'il en est encore temps.

Le Vin Biquina est employé avec succès dans les hôpitaux et est recommandé par les médecins. Vous pouvez vous le procurer dans toutes les pharmacies et épiceries au Canada.

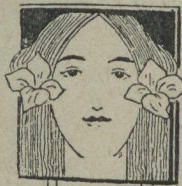
Seuls agents au Canada **A. Sabourin & Cie, 18, Place Jacques-Cartier**



Atelier

DE

Photo-Gravure



Le
Département
de
Photo-Gravure
de
"l'Album Universel"

The Montreal Photo-Engraving Company

Ce titre acheté de l'hon. T. Berthiaume, est la propriété de "l'Album Universel", 51, rue Ste-Catherine Ouest

CET atelier est installé dans le même local que "l'Album Universel", au No 51, rue Ste Catherine Ouest, coin de la rue St Urbain.

Toutes sortes de travaux de photo-gravure et de gravure entrepris et garantis pour l'élégance et le fini.

Demi-tons et dessins en ligne sous le plus court avis.

Nous avons à notre disposition un outillage complet, fort coûteux, qui nous permet de travailler les procédés des couleurs de toutes sortes: trois couleurs, procédé "Day", grain, etc.

Spécialité: "Catalogues", qui exigent le meilleur goût et la plus grande attention.

Venez nous voir, ou téléphonez, Bell Est 2145 et vous aurez satisfaction pour les prix comme pour le goût artistique de nos travaux. Les commandes par la poste sont promptement exécutées.

Que l'on veuille bien prendre note que M. G. Lyons, connu comme l'un des meilleurs photo-graveurs de ce pays, est le contremaître de notre atelier.

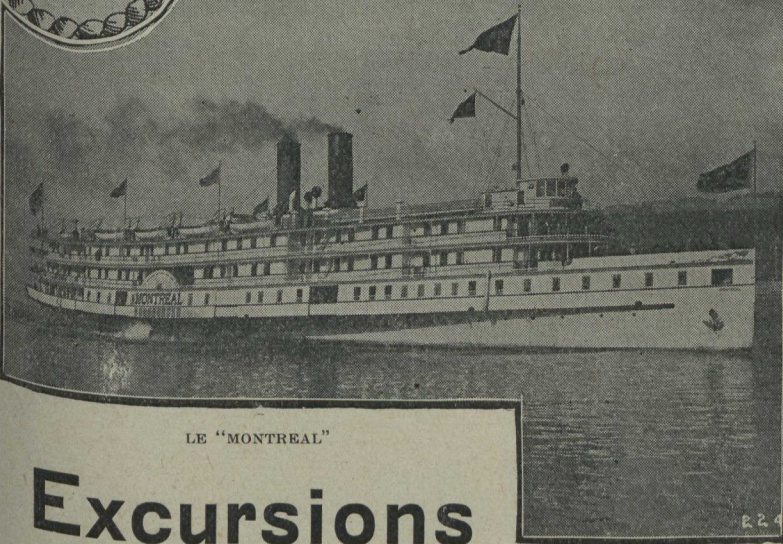
The Montreal Photo-Engraving Co'y,
51, Rue Ste-Catherine, Ouest
Coin de la Rue Saint-Urbain, MONTREAL

E. MACKAY, Propriétaire.

SUCCURSAE DE QUEBEC

LEGER BROUSSEAU, Agent 13, RUE BUADE, QUEBEC

R&O



LE "MONTREAL"

Excursions d'Automne

AU

Saguenay

LA COMPAGNIE RICHELIEU ET ONTARIO

vend des billets d'aller et retour au **SAGUENAY** y compris les repas et la cabine, au prix de \$18.00.

Les vapeurs sont chauffés à la vapeur et éclairés à l'électricité. Beaux panoramas tout le long de la route.

BUREAU DES BILLETS DE LA VILLE,
128, RUE SAINT-JACQUES,
EN FACE DU BUREAU DE POSTE.

Le Masseur Santé "SNYDER"

LA PLUS BIENFAISANTE
INVENTION DU SIÈCLE!!!

Plus de Rhumatisme
avec Le Masseur
Santé Snyder



Pourquoi donc souffrir
lorsqu'il est facile
de se guérir ?

9,000 à 15,000 Vibrations à la minute

Ce Vibrateur guérira toutes les douleurs rhumatismales, les Névralgies, la Surdité, les Congestions, les inflammations et toutes douleurs aux jambes, aux reins comme le lumbago, les maux de tête violents, etc. Il guérit aussi l'impuissance causée par les excès et la déchéance du système nerveux.—La constipation habituelle, par le Massage de l'intestin.

Achetez le Masseur Santé Snyder

IL REDONNE LA JEUNESSE
ET LA FORCE

M. LAMBERT SNYDER a été l'heureux inventeur du MASSAGE SANTÉ PARFAIT. Ce Masseur SNYDER qui est portatif, renferme le bonheur de la santé dans ses vibrations douces, délicates ou fortes, profondes et puissantes   volonté. Chacun peut facilement l'appliquer sur soi-même.—La Patente de ce merveilleux instrument a été acquise par un certain nombre de capitalistes, parmi lesquels plusieurs médecins distingués de Montreal et de la Province, avec les droits pour toute la Puissance du Canada.

Prix \$3 C.O.D.

UN ESCOMPTE LIBERAL
AU COMMERCE

Nos prospectus expédiés gratuitement sur demande.

Docteur E. G. DAGENAI, S,

Président de la Commission d'Hygiène
de Montréal, Président de la Compagnie

SIMEON MONDOU,

Gérant

55, St-François-Xavier, Montréal, Qué.

BOITE POSTALE 756